

Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Théâtre royal de Dannemarc ou Recueil des
meilleures pièces dramatiques françoises,
représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis
1766 ... : Opéra-Comédies.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 3

Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhagen : Cl. Philibert, 1770-73

Fysiske størrelse | Physical extent:

5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





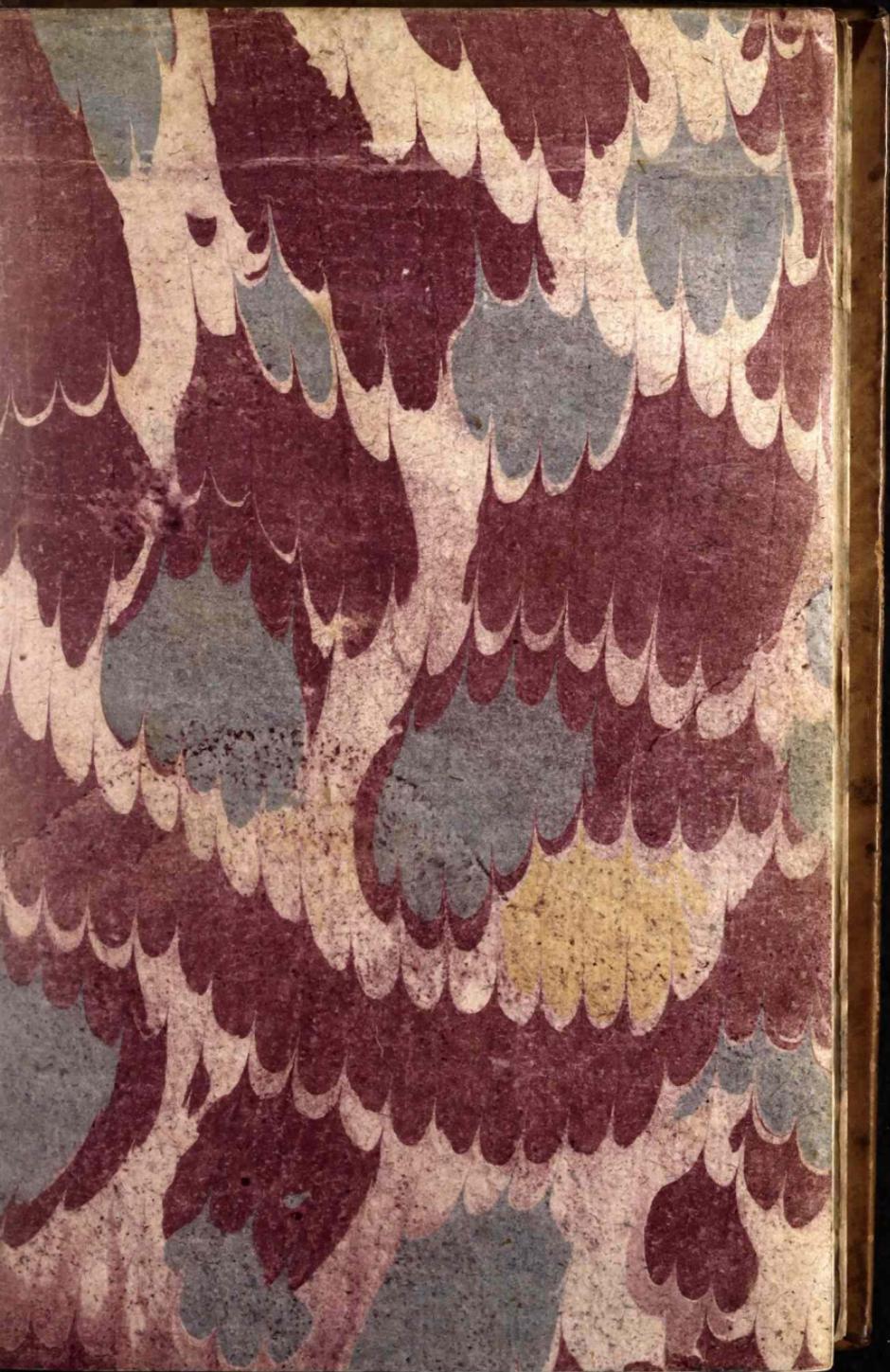
DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°



1 1 56 0 8 01279 X

7/REX





56, - 163, - 8°

TABLEAU ROYAL

DE DANEMARQUE

RECEVEU

DES MEMBRES STRONGS

DE DANEMARQUE

Par le Roy & par le Conseil

Le 10 Mars 1744

En la Ville de Copenhague

Imprime par la Cour

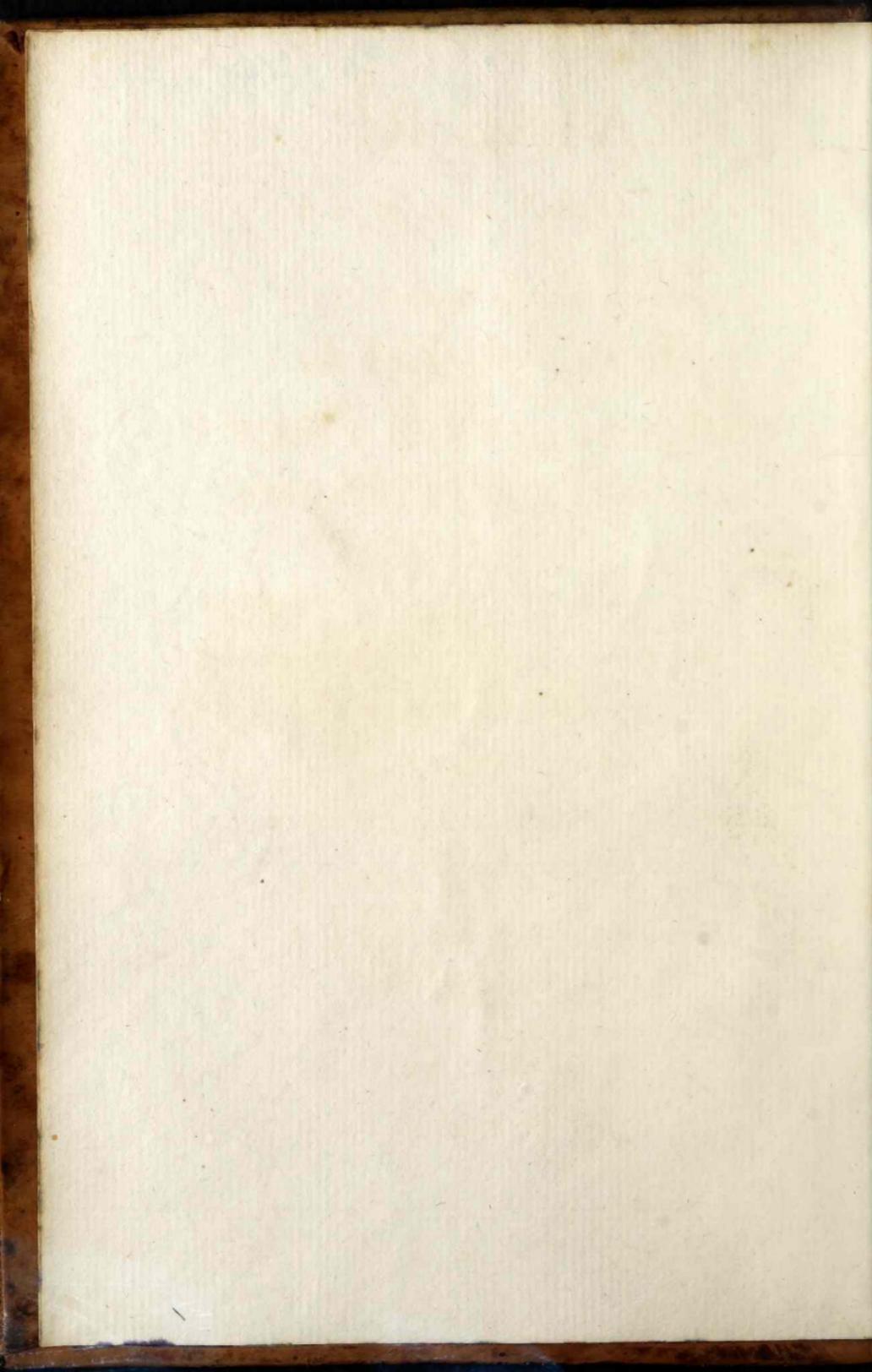
chez Jean de la Cour

Imprimeur de la Cour

à Copenhague

chez le Citoyen de la Cour

à Copenhague



THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANCOISES,

*Représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis
1766 à 1769.*

OPERA-COMIQUES.

TOME III.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

MDCCLXX.

Avec Permission du Roi.

56,-163,-8°

Pieces contenues dans ce Volume.

OPERA-COMIQUES.

Les Sabots, -	f. 2.
L'Afile de l'Amour & Carlile & Fanni,	5 $\frac{1}{4}$.
La Soirée de Village, -	3.
Lucile, - -	3.
Le Serrurier, - -	2 $\frac{1}{4}$.
Le Huron, - -	3 $\frac{1}{2}$.
La Fée Urgele, ou ce qui plait aux Dames,	4 $\frac{1}{4}$.

f. 23 $\frac{1}{4}$. à 2 sols - Rixd. 1.



LES SABOTS,

OPERA COMIQUE,

EN UN ACTE,

MÊLÉ D'ARIETTES.

Par M^{rs}. C*** & SEDAINE.

La Musique par Mr. DUNY.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.
Avec Permission du Roi.

LES SABOTS

OPERA COMIQUE

EN UN ACTE

PAR M. DE LA HARPE

PAR M. C... & SEDANNE

La Musique par M. DUNY

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens Français ordinaires de Sa

1769



A COTANHAGUE

Chez CL. PHILIBERT

Imprimeur-Libraire

M DCC LIX

Acc. Par. de Sa Majesté



AVERTISSEMENT.

UN Homme de Lettres avoit jetté rapidement sur le papier quelques Scènes, pour disposer en Opera Comique une Chanſon aſſez connue, dont le refrain eſt que *Colin donne à propos & ſon pain & ſes ſabots*. L'Auteur, forcé de reſter en province, ne put mettre la dernière main à cet Ouvrage, & travailler de concert avec le Muſicien. Il le remit entre les mains de M. Duni, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Invité par quelques circonſtances à finir cet Ouvrage, il me pria de m'en charger, il me dit ſes motifs: ils m'encouragèrent, & j'y travaillai avec plaiſir. Mais chacun a ſa façon de voir; & je n'ai conſervé que la première Ariette, quelques parties du plan, & quelques phraſes dans les détails. Peut-être cela étoit-il mieux, avant qu'il paſſat ſous ma plume; mais le Muſicien a approuvé mes changemens, & il ſ'en eſt ſervi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LUCAS , <i>Fermier,</i>	Mr. Monbrun.
MATHURINE, <i>mere de Ba-</i> <i>bet ,</i>	Mme. Dartimon.
BABET, <i>filie de Mathurine,</i>	Mme. Mercier.
COLIN, <i>Berger du canton,</i>	Mr. De la Tour.

*La Scène se passe dans la campagne , près d'un
cerisier.*

Représenté pour la premiere fois par les Co-
médiens Italiens ordinaires du Roi, (à
Paris) le Mercredi 26 Octobre 1768.

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre change & représente une avenue & la façade du château de Sir Charles. Au-dessus de la porte on voit le Chiffre de SA MAJESTE' LA REINE RÉGNANTE. Tout est illuminé & orné de guirlandes de fleurs. On a dressé de distance en distance des tables chargées de rafraîchissemens. Les personnages du divertissement sont dispersés dans l'avenue: Les uns prennent du punch, d'autres mangent ou se promènent, tous sont supposés attendre l'arrivée de Sir Charles pour commencer la Fête. La porte du château s'ouvre. Sir Charles & Sir Arthur sortent les premiers. Ensuite Milord donnant la main aux deux jeunes Miss. : Sara, James, Jones & quatre domestiques suivent leurs maîtres & vont se mêler à la Fête. Aussi-tôt que Sir Charles paroît, tout le monde court en foule au devant de lui; on le salue; ensuite les jeunes filles conduisent Milord, & les jeunes garçons Miss Fanny sur un siege de gazon qui leur est destiné: on a mis plusieurs chaises. Sir Arthur se place à côté de Miss Fanny, Miss Lucie à côté de Milord. Sir Charles

Charles parcourt l'assemblée & n'a point de place fixe jusqu'au commencement de la fête, qu'il revient se placer entre Milord & Fanny. Les paysans & paysannes se rangent sur deux colonnes. Les hommes viennent mettre une corbeille de fleurs aux pieds de Miss Fanny ; les femmes en présentent une autre à Milord. Milord offre un bouquet de roses à Fanny & un à Lucie. Fanny en recevant le bouquet de Milord lui en rend un autre. Pendant cette pantomime les danseurs prennent leur place & le divertissement commence.





LES SABOTS,
OPERA COMIQUE,
EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS.

ARIETTE.

Etre amoureux à mon âge !
A mon âge être amoureux !
Je peste, j'étouffe, j'enrage ;
Si j'en croyois mon courage,
Je m'arracherois les cheveux,
Oh l'imbécille ! oh la bête !
Se mettre l'amour en tête.
Pour qui ? pour une fillette ;
Il faut que je me soufflette ;
Pin, pan, pin pan, pan, oh la bête !
Vas, cours aux pieds de ta fillette,
Pleurer, gémir, faire le langoureux.
Etre amoureux à mon âge, &c.

SCÈNE II.

LUCAS, MATHURINE.

MATHURINE *entre sur la Scène, en riant.*

AH, ah, ah, Lucas qui s'affomme de coups. Comment, Lucas, vous vous battez? je ne voudrois pas être votre femme. Si vous vous battez vous-même, que lui feriez-vous donc?

LUCAS.

Cependant, Mathurine, j'ai à vous proposer.

MATHURINE.

A me proposer! Non, je ne veux pas de vous.

LUCAS.

C'est que je suis amoureux.

MATHURINE.

Et vous aimez à battre, quand vous êtes amoureux?

LUCAS.

Tenez, Mathurine, il n'y a qu'un mot qui serve. Voulez-vous de moi?...

MATHURINE.

De vous! de vous! de vous! Mais, mais, il y a à y penser.

LUCAS.

OPERA COMIQUE. 7

LUCAS.

Voulez-vous de moi pour votre gendre ?

MATHURINE.

Ah , c'est de ma fille.

LUCAS.

Oui , commere , c'est de votre fille ; c'est de Babet , c'est de cette belle enfant.

MATHURINE.

Eh ! vous disiez tant que le mariage étoit une chaîne , & qu'il ne falloit jamais s'enchaîner.

LUCAS.

Ah ! je n'avois pas regardé Babet.

MATHURINE.

Lucas, Lucas.

ARIETTE.

Il faut s'aimer pour s'épouser.

Vous l'aimez : mais vous aime-t-elle ?

Lucas, la chaîne n'est pas telle,

Qu'il soit aisé de la briser.

Je ne contrains pas ma fille ,

Elle est douce, elle est gentille ;

Mais celui qu'elle aimera,

Est celui-là qu'elle aura.

Alors si dans son ménage

Il arrive du tapage ;

S'il arrive du tapage,

Je compte lui dire ainsi :

Tu l'as voulu, restes-y.

Il faut s'aimer, &c.

SCENE III.

MATHURINE, LUCAS,
COLIN.

LUCAS.

AH, voilà ce grand nigaud de Colin.

MATHURINE.

C'est un garçon bien ferviable.

LUCAS.

Oui, à ses dépens. Eh bien, Colin, es-tu consolé de tes dix écus?

COLIN.

Je n'y ai jamais pensé.

LUCAS.

Il faut que tu fois bien sot d'aller prêter dix écus à un Milicien.

COLIN.

Il en avoit besoin.

LUCAS.

Oui, & s'il te les emporte...

COLIN.

Il ne m'a pas emporté le plaisir que j'ai eu à lui rendre service.

LUCAS.

Pense toujours comme ça, & tu deviendras riche.

CO-

COLIN.

Hé mais riche de ça.

LUCAS.

Et hier que tu as pensé te noyer pour rattraper le linge à Marie-Jeanne.

COLIN.

Est-ce que je ne le lui ai pas rendu ?

LUCAS.

Et si tu avois rendu l'ame.

COLIN.

Eh bien, ça auroit été pour obliger quelqu'un.

LUCAS.

Tais-toi avec tes raisons.

MATHURINE.

Il n'a pas tort, il n'a pas tort.

LUCAS.

Allons, venez chez moi, Mathurine ; aussi-bien il va faire un orage.

MATHURINE.

Un orage ? Ah ! cet orage-là ressemble à votre amour ; il ne faudra pas sonner long-tems pour le faire passer.

LUCAS.

Venez, venez, je vais vous faire voir le nouveau quartier de terre que je viens d'acheter.

SCENE IV.

COLIN.

ARIETTE.

Eh pourquoi ne puis-je donc pas
 Tout bonnement, sans stratagême,
 Lui dire, Oui Babet, je t'aime,
 Je t'aimerai jusqu'au trépas?

Parlons-lui... je lui parlerai :
 Difons-lui... oui... je lui dirai ;
 Mais si-tôt que je la verrai
 Tout droit me regarder en face,
 Je me connois... je me tairai :
 Comment faut-il donc que je fasse ?

Eh pourquoi, &c.

Ah! que n'ai-je autant de courage,
 Pour lui parler de mon amour,
 Que pour m'occuper chaque jour
 De ses beaux yeux, de son corsage,
 Et de sa taille faite au tour ?

Eh pourquoi, &c.

SCENE V.

LUCAS, COLIN.

LUCAS.

Comment, te voilà encore-là ? Au reste j'en
 suis bien-aïse; car je te prierai de me ren-
 dre un service... Tu es si serviable.

CO.

COLIN.

Tant que tu voudras.

LUCAS.

Cours vite chez mon beau-frere; tu lui diras, & à ma sœur, qu'ils viennent ce soir souper chez moi, qu'ils apportent leur souper, je payerai le vin. Et puis tu passeras chez l'oncle de Babet, chez le frere de Mathurine, & puis chez Monsieur le Baillif: je les attends tous.

COLIN.

Pour ce soir.

LUCAS.

Pour ce soir.

COLIN.

A souper.

LUCAS.

Oui, à souper. Je payerai le vin.

SCENE VI.

LUCAS.

AH que j'ai bien fait de l'éloigner; elle va sûrement passer par ici. Mais cette Mathurine, oui, elle a raison, elle n'est pas sotte, Mathurine: elle est encore fraîche cette femme-là: elle vous a un œil éveillé, c'est qu'elle se porte bien. Mais sa fille, sa fille, ah mon petit nez, ah mon petit cœur, baise-moi, embrasse-moi; oui, bon,

bon , comme cela ; cette pauvre petite , qu'elle est gentille ! Mais chut , paix , ah la voici , la voici qui vient. Comme elle a de la grace ! Comme elle vous tricotte bien ses jolis petits pieds ! Il me semble à chaque pas qu'elle fait , que je ramasse un écu. Je crois qu'elle cherche un endroit pour s'asseoir. Si elle pouvoit venir jusqu'ici. La voilà qu'elle chante. Comme elle chante bien ! Si on payoit pour l'entendre chanter... Cachons nous pour la contempler tout à mon aise.

SCENE VII.

BABET, LUCAS dans le fond du théâtre qui l'admire, qui la contemple, qui fait toutes les folies d'un vieillard amoureux : il va chercher une paille , & lui chatouille le col aux reprises de l'air.

BABET.

CHANSON.

L'un de ces jours dans un vallon
 Qui termine la plaine,
 J'entendois dire à Magdelon
 Au bord de la fontaine :
 Ah ! ah ! ah !
 Ce n'est pas cela,
 Cela qui me met en peine.

Hé Magdelon, qu'avez-vous donc ?
 Qu'avez-vous qui vous gêne ?

N'a-

N'avez-vous pas un beau jupon,
Un jupon de futaine ?
Ah ! ah ! ah ! &c.

Voulez-vous ce joli ciseau,
Le ruban & la gaine ?
Ou bien voulez-vous ce couteau,
Le manche en est d'ébène.
Ah ! ah ! ah ! &c.

Magdeleine, que voulez-vous !
Vous l'aurez pour étrenne,
Est-ce de l'or ou des bijoux ?
Voulez-vous être reine ?
Ah ! ah ! ah !

Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.
LUCAS dit aux refrains.
Ce n'est pas cela,
Cela qui me met en peine.

BABET.

Ah comme je vais goûter ! mais voilà de belles cerises, il faut que j'en cueille : c'est dommage qu'elles appartiennent à M^c. Lucas ; s'il me voyoit, il me les reprocheroit. O ciel ! je ne peux pas en avoir.

LUCAS, à part.

Bon, bon.

BABET.

Si Colin étoit ici, je le prierois de monter sur l'arbre. Si j'y monte, je vais toute m'arracher. (*Elle ôte son sur-corset, son chapeau, son tablier.*)

LUCAS, à part.

Oh, je te tiens.

BA-

B A B E T.

Que voilà une belle branche !

L U C A S à part.

Monte, monte.

B A B E T.

Quelles sont bonnes ! c'est du sucre.

L U C A S.

Ah c'est du sucre ! Ah, ah, je vous y attrape ; vous trouvez cela doux, Babet, je vous y prends, vous mangez mes cerises.

B A B E T.

Pour celui-là non, Monsieur Lucas.

L U C A S.

Est-ce pour moi que vous les cueillez ? Je veux bien les manger de votre main, de votre blanche main, une à une ; je trouverai cela doux à mon tour.

B A B E T.

Je ne donne à manger qu'à Robin mon mouton.

L U C A S.

Qu'à Robin votre mouton ? j'en fais bien-aïse. Voilà de jolis sabots bien tournés : cela vaut bien mes cerises.

B A B E T.

Rendez-moi mes sabots, M^e. Lucas.

LUCAS.

LUCAS.

Oh non , chere Babet , je veux les garder pour l'amour de vous ; ou dites-moi bien tendrement, Mon cher ami, rendez-les moi.

BABET.

Je vous dirai d'autres mots, si vous voulez ; mais ceux-là, je ne sçaurois les dire.

LUCAS.

Hé bien , dites-moi d'aller trouver votre mere de votre part, pour lui apprendre que vous consentez à m'épouser.

BABET.

Hé bien , allez trouver ma mere , allez trouver ma mere... dites-lui, dites-lui... qu'elle vous paye vos cerifes.

LUCAS.

Quoi ? je n'aurai pas une bonne parole de vous.

BABET.

Je n'en sçais pas dire.

LUCAS.

Mais voyez la petite mauvaife : hé bien vous n'aurez pas vos sabots ; je vais vous prendre un baiser en dépit de vous. Embrassez-moi tout-à-l'heure ; voulez-vous bien me baiser , mauvaife. Ah , la mauvaife, mauvaife que vous êtes ; fi, la mauvaife.

BABET.

Tenez , tenez , voilà vos bestiaux qui vont dans les prés du Procureur Fiscal.

LUCAS.

LUCAS.

Oh ! ciel.

BABET.

Courez-vîte.

LUCAS.

J'y cours ; mais je vous retrouverai-là, car j'emporte vos sabots, j'emporte votre panier, j'emporte votre pain, & je voudrois vous emporter vous-même.

BABET.

Mes sabots... mes sabots.

SCENE VIII.

BABET.

ARIETTE.

Voyez donc ce vieillard malin,
 Il me dit que je le baïfé :
 Baïféz-moi, me dit-il, mauvaïfé ;
 J'aimerois mieux baïfer ma main.
 Est-ce qu'une honnête bergere
 Doit baïfer d'autres que sa mere,
 Ou sa ſœur, ou ſon petit frere ?
 Je ne baïferois pas Colin.
 Voyez donc ce vieillard, &c.

Ah le voilà, ah, voilà Colin.

SCENE

SCENE IX.

COLIN, BABET. *Elle s'assied si-tôt qu'elle voit Colin.*

COLIN.

AH ! c'est vous Babet , ah ! que je suis aise de vous voir. Il y a plus de deux heures que je ne vous ai vue. Que faites-vous-là toute seule ?

BABET, *montrant ses pieds.*
Vois, Colin, je n'ai pas de sabots.

COLIN.

Voilà les miens, prenez, prenez.

BABET.

Et toi.

COLIN.

Ah , c'est bien mieux que si je les avois. Et qu'avez-vous fait de vos sabots ?

BABET.

On me les a pris.

COLIN.

Qui ?

BABET.

Lucas.

COLIN.

A vos pieds ?

BABET.

Non, je les avois ôtés, je les avois mis là.

B

CO-

COLIN.

Il est bien hardi de prendre vos sabots.

BABET.

Parce que je lui ai mangé quelques cerises.

COLIN.

Pour cela ?

BABET.

Oui ; & pour les rendre, il vouloit que je lui dise
que je l'aime.

COLIN.

Ah ! Babet, ce n'est pas aisé à dire.

BABET.

Et puis il vouloit que je lui donne un baiser.

COLIN.

Un baiser ! ah ! Babet.

BABET.

Qu'est-ce que tu as là dans ta pannetière ?

COLIN.

Du pain & des cerises pour ma journée ; mais depuis quelque temps je ne puis pas manger. Le cœur vous en dit-il, Babet ? tenez, tenez.

BABET.

Et toi.

COLIN.

COLIN.

Ce n'est pas m'en priver que de te les donner.

BABET.

Comme ton pain est bon ! Il est comme de la brioche. Mange donc, Colin.

COLIN.

J'ai encore moins faim , quand je te regarde.

BABET.

Hé mais je prends ton pain , je prends tes cerises. Vois donc ces petits oiseaux qui viennent tout près, jette-leur cela.

COLIN.

ARIETTE.

Qu'ils sont heureux ces oiseaux !

C'est le mâle & la femelle :

Vois comme il vole après elle.

Les vois-tu sur ces ormeaux ?

Ils agitent les rameaux.

Qu'ils sont heureux ces oiseaux !

Ah ! Babet, je les envie :

C'est d'aimer qu'ils sont heureux.

Le ciel a tout fait pour eux :

Ils s'aiment, c'est pour la vie.

Qu'ils sont heureux ces oiseaux !

C'est le mâle & la femelle :

Vois comme il vole après elle.

Les vois-tu sur ces ormeaux ?

Ils agitent les rameaux.

Qu'ils sont heureux ces oiseaux !

BABET.

Mais mange donc , Colin. Tiens , partageons tout par moitié , une à une , en commençant par la première ; la dernière payera un ruban à la fête du village.

COLIN.

Un ruban ?

BABET.

Un ruban.

COLIN.

J'y cours.

BABET.

Où ?

COLIN.

T'en chercher un.

BABET.

Non, j'aime mieux te le gagner.

COLIN.

Et moi té le donner.

BABET.

Mais si tu gagnes , est-ce que tu ne voudrais pas en recevoir un de ma main ?

COLIN.

Allons donc, un ruban.

BABET.

Un ruban, un ruban.

COLIN.

Comme je voudrais avoir la dernière.

DUO.

OPERA COMIQUE, 21

D U O

B A B E T.

COLIN.

Tu me donneras la mienne, Je te donnerai la tienne,
Tu ne me tricheras pas : Je ne te tricherai pas :
Colin, le charmant repas ! Babet, le charmant repas !

Une & deux : qu'elles sont belles ! Une & deux ; qu'elles sont belles !
Tiens, Colin, prends ces jumelles. Babet, le joli repas .
Colin, le charmant repas !

En voici deux bien pareilles. Tes lèvres sont plus vermeilles.
Ah ! Colin, ne triche pas. Babet, le charmant repas !

B A B E T.

COLIN.

J'en donne trois à la fois : Babet, comme ces cerises,
Tu viens d'en jeter par terre. Si-tôt que tu les a prises,
Tu triches, non, non, attends. S'embellissent sous tes doigts !

Ah ! Babet, j'ai la dernière :

Tu viens d'en jeter par terre ! Je veux payer le ruban.
Je ne veux pas du ruban.

Je veux payer le ruban.

B A B E T à la fin de la ritournelle étend sa main , comme s'il pleuroit.

Ah, Colin ! voilà qu'il pleut. Il pleut, il pleut.
Je vais chercher les sabots de ma mere, & te rap-

porter les tiens. Si la pluie augmente, prends tout cela, enveloppe-toi bien, garde-moi tout ça. Je ne tarderai pas.

COLIN.

Si j'allois avec toi.

BABET.

Non, non; ils ont fait le chemin neuf avec de gros cailloux qui coupent.

COLIN.

Hé bien, faisons une chose, je remettrai mes sabots, & je te porterai. Babet, que le fardeau seroit léger!

BABET.

Non, non, cela ne seroit pas bien, & cela effrayeroit ma mere, elle croiroit que je me serois blessée: attends, reste, je serois déjà revenue.

COLIN.

Je t'attends, je t'attends.

SCENE X.

COLIN *s'affuble des habits de Babet.*

ARIETTE.

LE joli chapeau que voilà!
 Ma bergère a mis tout cela
 Sur son corsage & sur sa tête.
 Pour mon cœur c'est une fête
 De toucher à tout cela.

Met-

 Mettons cela sur ma tête !
 C'est ainsi qu'il l'a couvroit,
 Cette étoffe la ferroit.
 Pour mon cœur c'est une fête
 De me parler de cela.

 Ah ! ciel, comme me voilà !
 Si quelqu'un... ciel ! c'est Lucas.
 Ne difons-mot, ne bougeons pas.

SCENE XI.
 LUCAS, COLIN.

LUCAS.

MAudits bestiaux ! Ah , la pauvre petite Babet !
 je suis cause qu'elle a été mouillée ; comme
 elle me tourne le dos, elle me boude. Babet, est-
 ce que vous êtes fâchée ? ah ! vous ne le ferez pas
 long-tems. Babet , vous ne sçavez pas tout. Sça-
 vez-vous que je vous ai demandée en mariage à vo-
 tre mere ? ça vous fait rire , je pense ; (*Colin fait
 un mouvement de dépit*) mais je ne peux pas croire
 ce qu'elle m'a assuré : elle m'a dit comme ça , que
 vous lui aviez dit que vous aimiez Colin.

COLIN.

Elle m'aime , ciel ! ah ! ah ! Monsieur Lucas,
 pour vous remercier , que je vous embrasse ; elle
 m'aime, elle m'aime, est-il bien vrai ?

LUCAS.

Qui diable te sçavoit là ? qu'est-ce que tu fais là ?

Réponds, réponds : tu as les hardes de Babet.
Qu'est-ce que tu as fait de Babet ? Réponds.

COLIN.

Elle m'aime. Ah Lucas !

LUCAS.

C'a n'est pas vrai, ç'a n'est pas vrai.

SCENE XII.

COLIN, BABET, LUCAS.

COLIN.

AH, Babet !

BABET.

Tiens, Colin, voilà tes fabots.

LUCAS.

Comment ses fabots ? Est-ce comme ça que tu es
à la garde de ton troupeau ? Je te ferai étriller par
ton pere : refuser de moi vos fabots, en prendre
d'un berger du village, lui donner vos hardes pour
se couvrir ; c'est bien mal.

BABET.

Falloit-il qu'il se mouillât pour votre plaisir ?

LUCAS.

C'est bien mal. Voici votre mere : je vais me
plaindre à elle ; je vais le lui dire.

BABET.

Dites, dites.

SCE-

SCENE XIII. & DERNIERE.
MATHURINE, LUCAS, COLIN, BABET.

QUATUOR.

LUCAS.

BABET.

Vous venez bien à propos.

Vous venez bien à propos.

C'est que j'ai pris ses sabots.

C'est qu'il a pris mes sabots.

C'est que moi. . .

Non, c'est que nous. . .

COLIN.

MATHURINE.

Vous venez bien à propos.

Lucas a pris ses sabots.

Mes sabots, sabots, sabots:

Je n'entends que des sabots.

COLIN.

MATHURINE.

C'est que nous. . .

Taisez-vous, taisez-vous,
tous.

Taisez-vous tous, taisez-
vous tous, tous.

Vous donneriez une alarme.

Grands Dieux ! c'est pis
qu'un enfer.

Ai-je la tête de fer,
Pour entendre un tel va-
carme ?

Mes sabots, &c.

B 5

MA-

MATHURINE.

Parlez donc l'un après l'autre, si vous voulez que je vous entende.

LUCAS.

Elle a pris les sabots de Colin.

BABET.

Lucas m'avoit pris les miens.

LUCAS.

Elle cueilloit mes cerises.

BABET.

Les voilà par terre.

LUCAS.

Je suis au désespoir. Mathurine, votre fille a fait une sottise.

MATHURINE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Une sottise, jarnombille, si je sçavois...

BABET.

Hé non, ma mere.

LUCAS.

Elle me prenoit mes cerises.

MATHURINE.

Hé bien, je vous les payerons.

LUCAS.

LUCAS.

Hé, ce n'est pas cela ; je lui ai pris ses sabots.

MATHURINE à *Lucas*.

Voilà qui n'est pas bien, entendez-vous ?

LUCAS.

Ce n'est pas là tout ; c'est Colin , pour revenir,
qui lui a donné les siens.

MATHURINE.

C'est à propos. Voulez-vous qu'il la laiffât re-
venir nuds pieds.

LUCAS.

Elle a été lui en chercher d'autres.

MATHURINE.

Voyez la faute.

LUCAS.

Ce n'est pas tout ; elle lui a donné son tablier
pour le couvrir pendant la pluie.

MATHURINE.

Mais où est donc la sottise ?

LUCAS.

C'est qu'elle aime Colin.

BABET.

Hé bien, oui, je l'aime ; oui, je l'aime.

COLIN.

Ah, Babet, que je suis content !

COLIN

COLIN.

Et si ma mere veut, je n'en aurai jamais d'autre que lui.

MATHURINE.

Je le veux bien, il est serviable; & qui seme bien, recueille bien.

BABET.

Il m'a donné son pain; il m'a donné ses cerises; il m'a donné ses sabots, & bien à propos encore.

COLIN.

Ah! Je voudrois vous donner; ah! Babet, que ne vous donnerois-je pas?

LUCAS.

Comment, vous accorderiez votre fille à Colin?

MATHURINE.

Oui.

LUCAS.

Comment, je ne verrois plus Babet?

MATHURINE.

Non.

LUCAS.

Non! non! Non, c'est inutile; j'aime trop Babet. Si je ne la voyois plus, je mourrois. Il y a un biais à tout: tenez, Mathurine, marions-nous; & si je ne peux faire l'amour à Babet, je peux lui faire du bien un jour à venir.

BABET.

B A B E T.

Et je vous aimerai bien comme mon beau-
pere.

L U C A S.

Qu'en dites-vous, Mathurine?

M A T H U R I N E.

Eh mais, compere, c'est faisable.

L U C A S.

Oui, c'est faisable. Ils sont tous chez nous pour
souper, on ne se moquera pas de moi. Je verrai
Babet : car tenez, Mathurine, tattigué, tattigué,
toute cette ardeur-là ne se passera qu'avec vous.

M A T H U R I N E.

Soit, compere, ça me paroît plus à propos que
d'épouser ma fille, & il n'est rien tel que de faire
les choses à propos.

V A U D E V I L L E.

M A T H U R I N E.

EN amour comme en affaire,
C'est là propos qui fait tout ;
Aux choses faites pour plaire,
C'est lui qui donne le goût.
Si Colin enfin décide
Une bergère timide,
C'est qu'il lui donne à propos
Et son pain & ses sabots.

LUCAS.

LUCAS.

Mesurons le labourage
 Aux forces que nous avons,
 Pourquoi chercher tant d'ouvrage,
 Et plus que nous ne pouvons ?
 Jeune fille & barbe grise
 Me paroissoient peu de mise.
 J'ai changé bien à propos
 Mes fouliers pour des sabots.

MATHURINE.

Sçais-tu pourquoi le ménage
 Ne connoît point le repos,
 Et que le bruit, le tapage
 En font les moindres des maux ?
 C'est que même la tendresse
 S'y traite avec peu d'adresse,
 C'est qu'on n'y donne à propos
 Ni le pain ni les sabots.

COLIN.

Près des grands & près des belles,
 Sans l'à propos rien ne vaut :
 Mais c'est sur-tout auprès d'elles,
 C'est en amour qu'il le faut.
 L'à propos préside aux graces,
 Elles volent sur ses traces ?
 On sourit à l'à propos,
 N'auroit-il que des sabots ?

BABET.

L'instant le plus favorable,
 Le moment le plus flatteur,
 L'à propos le plus aimable
 N'est faisi que par le cœur.
 Si le cœur peut lui suffire,
 En ce jour nous pouvons dire
 Que nous faisons à propos
 L'hommage de nos sabots.

F I N.



L'ASILE DE L'AMOUR:

FÊTE

POUR LE JOUR DE NAISSANCE DE
SA MAJESTE LA REINE REGNANTE
DE DANNEMARC ET DE NORVEGE, &c. &c. &c.

*Représentée à Copenhague sur le Théâtre de la Cour, le Samedi
22 Juillet 1769. par les Comédiens François ordinaires
du Roi.*

Par Mr. DESCHAMPS.

La Musique de Mr. J. SARTI,
Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de
la Musique de Leurs Majestés.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permission du ROI.

<i>Personnages.</i>	<i>Nom des Acteurs.</i>
VENUS,	Mad. DINESY.
PROTEE,	Mr. DE LA TOUR.
PALLAS,	Mad. DARTIMON.
APOLLON,	Mr. CASIMIR.
DIANE,	Mad. MERCIER.
MERCURE,	Mr. DINESY.

La Scene est à Paphos.

NB. *Cette Fête est imitée, & porte le titre d'un
Drame, -de la composition du célèbre Méta-
stasio. Comme ses ouvrages sont fort
connus, je me suis dispensé de marquer les
endroits dont j'ai pris la liberté de me ser-
vir.*





L'ASILE DE L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

VENUS, APOLLON, DIANE,
MERCURE, PALLAS.

Le Théâtre représente une partie du Palais de Vénus, ornée des différens attributs de l'Amour. Dans l'enfoncement, on voit la mer au travers d'une colonade. Vénus est sur son char tiré par des colombes. Apollon est aussi sur le sien traîné par des chevaux blancs, celui de Diane est tiré par des biches. Pallas & Mercure sont sur des nuages. L'étoile de Vénus s'est arrêtée au dessus de son char.

CHOEUR.



Suivons nôtre vengeance;
Perdons qui nous offense;
Soyons sans indulgence,
Pour le cruel Amour.

DIANE.

Mortels, que l'Amour guide,
Livrez-nous le perfide;

L'ASILE DE L'AMOUR.

Son air simple & timide
Vous perdra fans retour.

CHOEUR.

Soyons fans indulgence
Pour le cruel Amour.

APOLLON.

Tout garde le silence:
Se peut-il qu'on balance
A nous livrer l'Amour?

CHOEUR.

Soyons fans indulgence
Pour le cruel Amour.

MERCURE.

RECITATIF.

Le dieu qui lance le tonnerre,
Pour rendre la paix à la terre,
Veut que l'Amour remonte aux cieux.
Vénus, le destin vous sépare;
Il faut enfin que le barbare
Epreuve la haine des dieux.

VENUS, à part.

Mon fils, quel fort on te prépare!

CHOEUR.

Suivons notre vengeance,
Soyons fans indulgence
Pour le cruel Amour.

VENUS, à part.

Graces à mes conseils, il fuit loin de ma cour.
O destin, fers mes vœux! Sauve un fils que j'adore.

APOLLON.

Vénus, qu'est devenu l'Amour?

VENUS.

Hélas! Il me fuit, & j'ignore
Quels lieux vont être son séjour.

AIR.

Sous un berceau de roses,
Nouvellement écloses,
J'étois auprès de lui.
Les Plaisirs & les Graces,
Voltigeans sur ses traces,
Chassoient le froid ennui.
J'examinois ses armes :
Bientôt un trait vainqueur,
Vient pénétrer mon cœur,
Et fait couler mes larmes.

MERCURE.

S'il n'épargne pas sa mere,
Qui peut échapper à ses traits?

VENUS.

J'allois punir le téméraire ;
Mais bientôt, d'une aîle légère,
Il s'envole & quitte Cythère,
En riant des maux qu'il a faits.

MERCURE.

Que tout ressente notre injure.

PALLAS.

A me venger je goûte mille appas.

APOLLON.

C'est trop ménager le parjure ;
Venez, suivons ses pas.

VENUS.

Arrêtez: Il vaut mieux l'attendre.
Chaque jour il vient se rendre

Près de ces lieux, dans un bois écarté,
Plus aisément vous pourrez le surprendre.

MERCURE.

Eh ! bien, il faut l'attendre.

VENUS, *à part.*

Voilà, du moins, mon fils en sûreté.

A leur fureur il pourra se soustraire.

Contraignons-nous encor ; la feinte est nécessaire.

(haut)

Autant que vous, maintenant je le haïs.

Dieux, pour irriter ma colere,

Retracez-moi tous ses forfaits.

PALLAS.

RECITATIF.

La vigilance la plus sage,

Ne deffend pas même l'Aréopage

Des pieges que lui tend l'Amour.

A la ville, aux champs, à la cour,

L'oisiveté lui donna l'être,

La vanité le fit paroître.

On craint de l'éviter, & s'il est écouté,

Il devient aussi-tôt une nécessité.

AIR.

Ingrat, trompeur, & volage,

Sous un tendre badinage,

L'Amour, au milieu des armes,

Semble braver les allarmes,

Et fait tromper avec art.

En folâtrant, il enflâme,

Il pénètre dans votre ame;

Mais aussi-tôt le parjure,

Loin de guérir la blessure,

S'enfuit & vole au hafard.

VENUS.

VENUS.

Tout est dans l'univers soumis à son empire.

MERCURE.

Le fier, le redoutable Mars,
Couché sur des lauriers, adoucit ses regards,
Invoque l'Amour & soupire.

APOLLON.

RECITATIF.

Noble compagne de la gloire,
Ma lyre chantoit les Héros,
Gravés au temple de mémoire,
Mes vers illustroient leurs travaux;
L'Amour paroît, touche ma lyre, ...
Dieux! je rougis du changement!

Je veux célébrer Mars ... un doux enchantement
Rend mes sons plus flatteurs, me pénètre, m'inspire;

Je m'exprime plus tendrement:
Je ne songe plus à la gloire,
Je ne chante plus la victoire,

Mes vers peignent l'amour & je deviens amant.

A I R.

Tout chante la tendresse,
Et les feux qu'elle inspire.

A la divine Astrée,

A la vertu sacrée,

On n'offre plus d'encens.

Apollon, qui sans cesse,

Célébroit la sagesse,

Aujourd'hui de sa lyre

Consacre les accens

A l'amoureux délire.

Tout chante, &c.

PALLAS.

L'Amour ne doit qu'à la foiblesse
 L'empire qu'il obtient chaque jour sur vos cœurs.
 Dieux, si vous écoutiez la voix de la sagesse,
 Loin de céder aux traits dont le cruel vous blesse,
 Vous mépriserez ses fureurs.

APOLLON.

Vous ne connoissez pas les charmes du perfide;
 Votre cœur fut toujours à l'abri de ses coups.
 Hélas! que n'ai-je eu votre Egide,
 Je l'ignorerois comme vous!

PALLAS.

Que les foibles mortels au gré de ses caprices,
 Gémissent de ses injustices;
 Le destin les condamne à souffrir tous les maux.
 Mais vous, qu'il nomma ses égaux,
 Vous pouvez de l'Amour craindre les artifices!
 Un enfant vous fait soupirer!
 C'est trop long-tems rougir, vous plaindre & mur-
 murer;
 Si vous ne le perdez, vous êtes ses complices.

DIANE.

RECITATIF.

Sous les loix de l'indifférence,
 Je goûtois les douceurs d'une tranquille paix:
 Je croyois à jamais,
 Braver l'Amour & sa puissance:
 Irrité de ma résistance,
 Le cruel me perça de ses traits.
 J'aimai... Dieux! l'auriez-vous pû croire!
 Endimion parut, & je vis mon vainqueur.
 En vain pour fuir une si douce erreur,

Je

Je voulus consulter ma gloire,
L'Amour, malgré mes soins, disposa de mon cœur.

A I R.

Comment se deffendre,
Et ne pas se rendre?
L'Amour pour surprendre
A mille secrets.
Plus ferme & moins timide,
De la vertu rigide
Il emprunte les traits.
Plus doux, plus agréable,
De la folie aimable
Il prend le ton badin.
Hardi, fourbe & malin,
Toujours il séduira,
Toujours il trompera.

MERCURE.

Souffrirons-nous que les mortels
Osent applaudir à ses crimes?
L'Amour reçoit les vœux, l'encens & les victimes
Qui devoient orner nos autels.

PALLAS.

Il faut le punir, quoi qu'il coûte.

VENUS, *à part.*

Ah! que mon cœur est agité.

APOLLON.

Qu'à son tour, l'ingrat nous redoute.

DIANE.

Que le cruel perde sa liberté.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare
Dont le feu nous égare;

L'ASILE DE L'AMOUR.

Poursuivons le barbare,
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

MERCURE & PALLAS.

Que sa perte répare
Tous les maux qu'il a faits.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

APOLLON & DIANE.

Que l'ingrat, qui nous brave,
Devienne nôtre esclave
Et perde ses attraits.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare
Dont l'orgueil nous prépare
De si honteux regrets.

VENUS.

Votre haine est légitime,
Je suis loin d'excuser mon fils;
Mais il peut réparer son crime.

MERCURE.

Nous ne pouvons cesser d'être ennemis.

DIANE.

Dans la fureur qui nous anime,
Tous les ressentimens doivent être permis.

CHOEUR.

CHOEUR.

Poursuivons le barbare,
 Dont l'orgueil nous prépare
 De si honteux regrets.

(Pendant cette dernière reprise du chœur, la mer s'agite,
 on en voit sortir Protée sur un Char tiré par des che-
 vaux marins.)

SCENE II.

PROTE'E & les Acteurs précédens.

PROTE'E.
 Dieux offensés, calmez votre colere.

PALLAS.
 Nous n'écoutons en ce jour
 Que la vengeance & la haine.

PROTE'E.
 La fureur qui vous entraîne
 Va disparoître sans retour,
 On vient de retrouver l'Amour.

VENUS, à part.
 Hélas! qui pourra le deffendre!

APOLLON à Protée.
 Non, vous cherchez à nous surprendre.

DIANE.
 Vengeons-nous.

VENUS à Protée.
 Ne le perdez pas.

MER.

MERCURE.

Daignez nous rendre l'espérance.

PALLAS.

Secondez-nous.

VENUS.

Grace.

APOLLON.

Vengeance.

VENUS.

Sage Protée, hélas!

Ne le découvrez pas.

PROTE'E *aux Dieux & Déeses.*

Votre vengeance est inutile.

L'Amour poursuivi par vous,

En fuyant votre courroux

A fû trouver un Asile.

VENUS.

Je renais!

PALLAS.

Un Asile à cet enfant trompeur!

PROTE'E.

L'Amour n'est plus ce séducteur,

Dont les foibles mortels redoutent l'esclavage.

Devenu sincere & plus sage,

La douceur de ses yeux a passé dans son cœur,

Ami des vertus immortelles,

Il les chérit avec ardeur,

Et son flambeau les rend encor plus belles.

PALLAS.

Comment espérer qu'en ce jour,

L'Amour & la vertu réunis sans retour? . . .

PRO-

PROTE'E.

Ils le feront sans cesse.
 En quittant ce séjour,
 Hai, persécuté, consumé de tristesse,
 Il vole au sein d'une brillante cour.
 Conduit par la vertu, guidé par la sagesse,
 Contre le malheur qui le presse,
 Le berceau d'une JEUNE PRINCESSE
 Devient L'ASILE DE L'AMOUR.

VENUS.

O jour heureux!

PROTE'E.

Cette AUGUSTE MORTELLE
 Réunira l'esprit, les graces, les talens.
 Vénus aura moins d'agrémens,
 Pallas fera moins sage qu'elle.

DIANE.

Où verra-t-on désormais
 Briller de si puissans attraits?

PROTE'E.

Sur les rives de la Tamise.

PALLAS.

Se pourroit-il? . . . Dieux! qu'elle est ma surprise!
 Ah! nous devons pardonner à l'Amour.
 Dans le cœur de l'objet que le ciel favorise,
 La vertu par mon ordre a fixé son séjour.

APOLLON.

Que votre étonnement cesse.
 Protecteur & dieu des talens,
 Je les consacre à la PRINCESSE
 Que le ciel veut orner de ses rares présens.

VENUS.

VENUS.

Autant qu'à vous elle m'est chere.
 Pour rendre son destin plus doux,
 Je veux lui donner plus que vous,
 En lui cédant le don de plaire.

Que son nom brille à jamais dans ces lieux.
 Que l'Astre qui préside au succès de mes vœux,
 Ne dirige plus sa carrière,
 Qu'au gré du jeune Objet qui nous est précieux.
 (L'Etoile de Venus s'ouvre & laisse voir le Chiffre de
 SA MAJESTE' LA REINE RE'GNANTE.)

PROTE'E.

RECITATIF.

Le destin à son sort vivement s'intéresse.
 Un brillant avenir se découvre à mes yeux.
 Paré des fleurs de la jeunesse,
 Chéri des morrels & des dieux,
 Un MONARQUE DU NORD sera l'Epoux heureux,
 Qui doit obtenir la PRINCESSE.
 Pour consacrer de si beaux nœuds,
 L'amour, la vertu, la constance,
 Ne cesseront jamais de se trouver entr'eux,
 Dans la plus douce intelligence.

AIR.

L'Amour sur ce rivage,
 D'un bonheur sans nuage,
 Vous offre le présage.
 Un objet plein d'appas,
 Enchaîne le volage,
 Qui suit par tout ses pas.
 Déjà dans cet Asile
 L'air est pur & tranquille;

Dans

Dans les Jardins de Flore,
A la voix du Plaisir,
Au souffle du Zépher,
Les Roses vont éclore.
Vénus les cueillera,
Et s'en couronnera.

L'Amour, &c.

PALLAS.

En faveur d'un instant si doux,
L'Amour peut en ces lieux reparoître sans crainte.

VENUS.

Je respire.

APOLLON.

Je sens expirer mon courroux.

DIANE.

C'en est fait, pour jamais ma colere est éteinte.

MERCURE.

Je lui pardonne comme vous.

PROTE'E.

Puisque cette AUGUSTE MORTELLE,
Entre l'Amour & vous a rétabli la paix,
Dieux, qu'une Fête solemnelle,
De ce jour glorieux célèbre les attraits,
Et tous les ans se renouvèlle.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour désirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

PAL-

PALLAS & DIANE.

Dans les allarmes,
L'Amour sembloit
Puiser ses armes.

Il abusoit
De sa puissance :
Mais désormais,
C'est l'innocence,
Qui lance ses traits.

CHOEUR.

Jour désirable, &c.

VENUS & PROTEE.

Une PRINCESSE adorable
Rend la sagesse plus aimable,
L'Amour par sa voix,
Fait aimer ses loix.

CHOEUR.

Jour favorable!
Jour désirable!
Vos plus doux charmes,
Vont à jamais,
Fixer la paix.

FIN.



LA
DOUBLE MÉPRISE,
OU
CARLILE ET FANNY,
COMEDIE ANGLOISE,
EN UN ACTE,
MESLÉ E D'ARIETTES.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le Samedi 22 Juillet 1769. à l'occasion du
JOUR DE NAISSANCE DE S. M.
LA REINE REGNANTE DE
DANNEMARC ET DE NOR-
VEGE, &c. &c. &c.*

Par Mr. DESCHAMPS.

La Musique de Mr. J. SARTI,

*Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la
Musique de Leurs Majestés.*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.

Avec Permission du Roi.

P E R S O N N A G E S.

- MILORD CARLILE, *jeune Seigneur, nouvellement arrivé de ses voyages, fils d'un ancien ami de Sir Howard. Caractere noble, tendre & délicat : ayant le ton du plus grand monde,* *Noms des Acteurs.* Mr. De la Tour.
- SIR CHARLES HOWARD, *Seigneur habitant à la campagne, franc, humain, & pourtant un peu brusque,* Mr. Casimir.
- MISS FANNY HOWARD, *filie de Sir Charles, & destinée à Milord Carlile, caractere doux & tendre.* Mad. Dinezi.
- MISS LUCIE MONFORD, *Niece de Sir Charles, vive, légère & un peu étourdie,* Mad. Dartimon.
- SIR ARTHUR, *tuteur de Milord Carlile, caractere brouillon,* Mr. Dinezi.
- SARA, *femme de chambre de Miss Fanny,* Mad. Mercier.
- JAMES, *valet de chambre de Milord Carlile.*
- JONES, *domestique de Sir Charles.*

La Scene est à la campagne, dans un château de Sir Charles, au Comté de Midlesex.





CARLILE ET FANNY,
COMEDIE ANGLOISE,
EN UN ACTE,
MESLE'E D'ARIETTES.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, MISS FANNY,
MISS LUCIE, SARA.

*Le Théâtre représente un Sallon de Compagnie.
Dans un des côtés, sur le devant, les Acteurs
assis autour d'une table, sont supposés avoir fini
de boire le thé. Sir Charles laisse échapper des
mouvemens de colere & d'impatience : Miss
Fanny baisse tristement les yeux. Miss Lucie
regarde d'un air inquiet, tantôt Fanny, tantôt
Sir Charles: Sara est appuyée sur la chaise de
sa maîtresse.*

QUATUOR.

SIR CHARLES.

Ce que je vous propose
Peut-il vous chagriner ?

A

LU-

2 *CARLILE ET FANNY,*

LUCIE à *Fanny*.
Répondez quelque chose.

FANNY.
Ah ! si je vous suis chere
Pardonnez-moi , mon pere.
Ce que l'on me propose
A droit de m'étonner.

SIR CHARLES.
Vous m'êtes toujours chere;
Mais craignez ma colere
Si vous me résistez.

LUCIE & SARA.
Refuser Milord Carlile ,
C'est être bien difficile.

SIR CHARLES.
En vain vous me résistez.

FANNY.
Je gémiss de vous déplaire.

SARA.
Vous méprisés sa colere.

SIR CHARLES, à *Fanny*.
Vous êtes trop difficile.
Milord sera votre Epoux.

FANNY.
Mon pere, qu'exigez-vous ?
Ce délai que je demande. . .

SARA.
Vous le mettez en courroux.

LUCIE & SARA.
Gardez-vous de lui déplaire,
Vous méprisés sa colere.

SIR CHARLES.
Ne croyez pas que j'attende;
Milord sera vôtre Epoux.

ENSEM-

COMEDIE ANGLOISE.

3

ENSEMBLE.

SIR CHARLES.

FANNY.

C'est une étrange affaire ! C'est une étrange affaire !
On ne fait comment faire On ne fait comment faire,
Pour obtenir la paix. Pour obtenir la paix.

LUCIE.

SARA.

C'est une étrange affaire ! C'est une étrange affaire !
On ne fait comment faire, On ne fait comment faire,
Pour obtenir la paix. Pour obtenir la paix.

SIR CHARLES.

Je veux que l'on m'obéisse.

FANNY.

Daignez au moins m'écouter.

LUCIE.

D'où peut venir ce caprice ?

SARA.

Gardez-vous de l'irriter.

SIR CHARLES.

Oui, je soutiens qu'à votre âge
Il est tems de faire un choix.

SARA.

A Sir Charles cette fois,
Je veux donner mon suffrage.

FANNY.

Taisez-vous.

SIR CHARLES.

Morbleu, j'enrage !

SARA.

Il s'agit de mariage
On doit y penser deux fois.

FANNY.

Voulez-vous baisser la voix ? (*)

A 2

ENSEM-

(*) Sara va tirer un cordon de sonnette: deux domestiques viennent enlever la table, & tous les Acteurs se lèvent.

E N S E M B L E.

SIR CHARLES.

LUCIE.

J'entends que ceci finisse. D'où peut venir ce caprice?
 Je veux que l'on m'obéisse, Il veut que l'on obéisse,
 Et que l'on fuive mes loix. Soumettez-vous à fes loix.

FANNY.

SARA.

Non, ce n'est point un caprice. D'où peut venir ce caprice?
 Mais s'il faut que j'obéisse, Il veut que l'on obéisse,
 Imposez-moi d'autres loix. Soumettez-vous à fes loix.

FANNY.

Mon pere...

SIR CHARLES.

Je n'écoute rien. (*Il regarde à sa montre.*) Il est
 déjà cinq heures! Sara, qu'on aille chez Sir Arthur
 savoir si Milord Carlile est arrivé.

SARA.

Dans l'instant, Monsieur.

SIR CHARLES.

Dites à George de tout préparer dans la grande
 avenue. Qu'il paye la journée des ouvriers comme
 s'ils avoient travaillé... au reste, il fait l'usage...
 ah! l'illumination jusqu'au château de Sir Arthur...
 qu'elle ne manque pas, qu'on n'oublie rien & que
 nos paysans ayent de tout en abondance.

SARA.

Oui, Monsieur.

(*Elle sort.*)

SCENE

SCENE II.

SIR CHARLES, FANNY, LUCIE.

SIR CHARLES.

Je veux que tout respire la joie... morbleu, si quel-
qu'un s'avoit d'être triste aujourd'hui chez moi...
vous m'entendez, Fanny ?

FANNY.

Mais, mon pere ; qu'ai-je de commun avec la cir-
constance ?

SIR CHARLES.

La circonstance ! Jamais il n'en fut de plus heu-
reuse pour vous. Il y a 18 ans qu'à pareil jour
nâquit nôtre jeune Princesse : Deux années aupa-
ravant, à pareil jour, j'avois épousé votre mere ; six
années ensuite, à pareil jour encore, je conclus vôtre
mariage avec le fils de Milord Edouard Carlile, mon
meilleur ami.

FANNY.

Eh ! bien, mon pere ?

SIR CHARLES.

Eh ! bien, ma chere enfant, vous êtes née à pareil
jour. N'admirez-vous pas ce rapport ? oui, ma
Fanny, le même jour. Ce moment, le plus intéres-
sant de ma vie, est toujours présent à mon cœur.
Votre mere souhaitoit un fils, le ciel trompa son
espérance : Pour moi, qui ne désirois que d'être
pere, je vous reçûs avec toute la joie dont j'étois
capable.

6 *CARLILE ET FANNY,*

ARIETTE.

Titre sacré, doux nom de pere,
Heureux qui peut vous obtenir !
En vain ce tendre caractère
Offre des devoirs à remplir,
Ils font chers, la peine est légère,
Et la plus importante affaire
Devient la source du plaisir.

Titre sacré, &c.

LUCIE.

Le succès a couronné vos soins, mon cher oncle.

SIR CHARLES.

En célébrant la naissance de la Princesse, je célèbre aussi votre mariage avec Milord Carlile. C'est une double époque que je veux consacrer dans ma famille. Je signale en même tems & mon attachement pour le sang de mes Rois & ma tendresse pour vous.

LUCIE.

Je vous assure, Sir Charles, que ma cousine est très reconnoissante des bontés que vous daignez avoir pour elle.

SIR CHARLES.

Cependant elle refuse de m'obéir.

FANNY.

Dans cette seule occasion, mon pere, il m'est impossible d'être de votre sentiment.

SIR CHARLES.

Vous êtes obstinée, Miss; mais je suis maître; je veux votre bonheur, je fais ce qui vous convient, & je ne consulterai que moi. Le jeune Carlile arrive ou doit être arrivé ce matin: Ce soir on signe le
con-

contrat , & demain vous ferez mariée ; pas plus de tems que cela. Vôte hymen, arrêté depuis plusieurs années, doit confirmer l'union de deux familles, entre lesquelles l'amitié ne s'est jamais altérée : j'ai promis à Milord Edouard mourant, de ne différer que jusqu'au retour de son fils, je l'attens aujourd'hui ; & je ne crois pas que vôte entêtement ridicule me mette dans le cas de manquer à mes engagements.

LUCIE.

Quelles objections pouvez-vous faire contre Milord ? La mort de ses parens le rend possesseur d'une fortune immense : Il est jeune, bien fait, spirituel, généreux ; ses voyages auront encor perfectionné les qualités que vous vantiez vous même. D'où revient-il actuellement, Sir Charles , n'est-ce pas de France ?

SIR CHARLES.

Oui, sans doute.

LUCIE.

Ah ! il doit être charmant.

SIR CHARLES.

Sir Arthur, son tuteur, m'assure qu'il revient avec l'élégance, la politesse & les graces qui caractérisent la nation Françoisé.

FANNY.

Et peut-être aussi avec tous ses ridicules.

LUCIE.

Qu'importe ? pourvu qu'il soit aimable.

FANNY.

Vous êtes bien peu délicate, Miss Lucie.

8 *CARLILE ET FANNY,*

SIR CHARLES.

Et vous bien précieuse, Fanny. Quoiqu'il en soit, c'est une affaire conclue, préparez-vous y de bonne grace.

LUCIE.

Mon oncle a raison, Fanny : de la gaieté, un jour de fête, la veille d'un mariage ! en vérité cet air de de tristesse ne vous sied point, & si Milord arrivoit...

FANNY, *avec humeur.*

Je vous prierois de le recevoir à ma place.

LUCIE.

Vous vous en repentiriez peut-être l'instant d'après. Je suis vive, enjouée, & Milord revient de France.

SCENE III.

FANNY, SIR CHARLES,
LUCIE, JONES.

JONES, *à Sir Charles.*

Milord Carlile & Sir Arthur...

SIR CHARLES.

Où sont-ils ?

JONES.

Abraham les a vus traverser la première cour, & je suis venu vous en avertir.

SIR CHARLES.

Je vais au devant d'eux. Lucie, Fanny, songez à paroître lorsque je vous l'ordonnerai.

SCENE

SCENE IV.

LUCIE, FANNY.

LUCIE, *après un instant de silence.*

Miss Hovard... Miss Fanny... un mot, de grace,
un seul mot.

FANNY.

Que voulez-vous, Miss Monford?

LUCIE.

Est-ce ainsi que vous comptez recevoir Milord ?
Il fera fort édifié de votre accueil.

FANNY.

Ah ! laissez-moi réfléchir sur ma situation.

LUCIE.

Réfléchir, quand il est question de quitter ce château, ces bois, cette campagne, pour aller à la cour; pour épouser le plus riche & le plus aimable Seigneur d'Angleterre !

FANNY.

Nous pensons bien différemment.

LUCIE.

Je m'en apperçois... quant à moi, si j'étois à votre place, le titre de Milady, un carrosse & des diamans, m'auroient bientôt déterminée.

ARIETTE.

Songez-vous au plaisir extrême
De briller, de vivre à la cour ?
C'est dans ce fortuné séjour,
Qu'on jouit du bonheur suprême.

Là , tout célèbre la beauté.
 L'Amour qui lui doit son empire,
 Près d'elle fixe la gaieté.
 Milady paroît. . . on l'admire.
 Elle parle. . . on est enchanté.
 Vive , sage & jamais hautaine ,
 Elle reçoit les vœux flatteurs
 De mille & mille adorateurs.
 On brûle de porter sa chaîne,
 Et Milady dans tous les cœurs,
 Regne bientôt en souveraine.

Songez-vous, &c.

FANNY.

Où avez-vous appris tout cela, Lucie ?

LUCIE.

J'ai tant entendu parler de la cour , Miss
 Fanny !

FANNY.

Que vous desirez d'y aller pour le seul plai-
 cier d'y faire des conquêtes ?

LUCIE.

Eh ! mais , il est bien flatteur de vivre avec
 des gens en état de sentir ce qu'on vaut.

FANNY.

Vous êtes coquette , Lucie.

LUCIE.

Est-ce être coquette que d'aimer à s'entendre
 dire qu'on est belle ?

FANNY.

Il suffit , je crois, de le paroître aux yeux
 de son mari.

LUCIE

COMEDIE ANGLOISE. II

LUCIE.

Je suis vôtre servante ; s'il faut, en se mariant, renoncer à plaire , j'aime mieux rester fille toute ma vie.

FANNY.

Revenons à Milord Carlile.

LUCIE.

Eh ! bien , il est charmant , riche , bien à la cour , & vous allez être sa femme ; je ne vois là rien que de très avantageux.

FANNY.

Pour quelqu'un qui ne cherche qu'un rang, de la fortune , ou un Epoux.

LUCIE.

Mais enfin vous connoissez Milord.

FANNY.

Je l'ai si peu vû !

LUCIE.

Il me semble vous avoir entendu dire que vous ne le haïssiez pas, & que vous ne lui étiez par indifférente.

FANNY.

Il peut avoir changé.

LUCIE.

Et c'est là ce que vous craignez, Miss Fanny.

FANNY.

J'étois bien jeune lors qu'il quitta cette Comté : Il ne me reste de lui qu'une idée très confuse. Six ans d'absence doivent avoir produit le même effet sur lui. Ses voyages m'auront effacée de son cœur & peut-être de son souvenir. Jugez combien la précipitation de mon pere doit
m'allar-

m'allarmer. J'en suis d'autant plus effrayée que, malgré sa bonté naturelle, il est inébranlable dans ses résolutions ; me refuser le tems de pénétrer les sentimens d'un homme que je vais être obligée d'aimer !

LUCIE.

Et que vous aimerez, Miss Fanny.

FANNY.

Oui ; mais que je ne connoîtrai plus ; qui prévenu pour quelqu'autre, ne va peut-être recevoir ma main, que par respect pour les volontés de son pere... Ah ! Lucie, j'en mourrois de douleur.

LUCIE.

Vous avez beau dire, je ne vous plaindrai jamais, Fanny. L'épouse de Milord Carlile ne sauroit être malheureuse.

SCENE V.

SARA, FANNY, LUCIE.

SARA, *accourant avec précipitation.*

Miss Fanny... Miss Lucie... Je l'ay vû, il est dans le jardin avec Sir Charles... Le joli Cavalier!

LUCIE.

Que veut dire cette folle ?

FANNY.

C'est de Milord qu'elle parle, sans doute.

LUCIE.

Quelle pénétration, ma cousine ! elle ne l'a pas encore nommé.

SARA.

SARA.

C'est lui-même... Il vous a demandée, Miss Fanny... Ah ! Il est charmant !

ARIETTE.

Ah ! daignez m'excuser ;
Mais je ne puis me taire.
N'allez pas refuser,
Un Epoux fait pour plaire.
Le plus beau coloris !...
Une taille élégante !...
Sur sa bouche charmante,
Regne le doux souris,
Son air tendre & mutin,
Lance un regard malin,
Et s'il disoit qu'il aime,
On prétendroit eu vain
Ne pas dire de même.

Ah ! daignez m'excuser, &c.

LUCIE.

Ah ! dès qu'il est du goût de Sara ..

SARA.

Vous riez, Miss Lucie; mais il sera du vôtre, j'en suis sûre.

FANNY.

Il m'a demandée, Sara!... Laissez-la parler, ma Cousine.

LUCIE.

De la curiosité, Fanny ! A demain la nôce.

SARA, à Miss Fanny.

Il vous a demandée, je l'ai entendu.., je m'étois glissée derriere le grand cabinet pour le voir plus à mon aise... Puis-je saluer Miss Hovard, a-t-il dit.. Je la crois à sa toilette, a répondu sir Charles.

FANNY.

14 *CARLILE ET FANNY,*

FANNY.

Après.

SARA.

Après ils ont parlé plus bas... puis tout d'un coup le contrariant, Sir Arthur, qui comme vous savez n'est jamais de l'avis de personne, s'est écrié : Non, Milord, non ce badinage est déplacé, tous ces airs françois ne seront point du goût de Miss Fanny... ensuite ils se sont éloignés, et je n'ai plus été à portée de les entendre.

LUCIE.

De quoi se mêle Sir Arthur ?

FANNY.

Il a raison.

LUCIE.

Et moi je vous soutiens...

FANNY.

Finissons, Miss Lucie... allons nous ajuster ; si mon pere nous faisoit avertir, nous ne sommes point en état de paroître.

LUCIE.

Vous n'étiez pas si pressée tantôt ! L'envie de plaire ! de la coquetterie ! vous allez sur mes brisées, Fanny, je commence à croire...

SARA.

J'entends quelqu'un.

FANNY.

Je m'enfuis.

LUCIE.

Pourquoi donc ?

FANNY.

Si c'étoit Milord ?

LUCIE.

LUCIE.

Voyez le grand malheur ! nous le verrions un instant plutôt.

FANNY.

Non, en vérité... Ne venez-vous pas ?

LUCIE.

Je vous suis. (*Fanny & Sara sortent ; Lucie reste seule.*) Miss Fanny, Miss Fanny ! vous n'êtes pas de bonne foi, & votre prétendue répugnance... (*Milord paroît au fond du théâtre.*) Bon, le voici sans doute... Il est fort bien... Sara ne le flattoit pas.

SCENE VI.

MILORD CARLILE *dans le fond du théâtre*, MISS LUCIE *sur le devant.*

MILORD.

C'est apparemment Miss Fanny... La gaieté brille dans ses yeux... Approchons, & abordons la à la françoise.

LUCIE.

Je ne saurois l'éviter, il m'a vue... Comment faire ? maudite curiosité ? (*elle veut sortir, Milord l'arrête.*)

MILORD.

ARIETTE.

Non, je suivrai par tout vos pas,
L'amour qui vers vous me rappelle,
L'amour qui vous forma si belle,

M'en

M'enchaîne auprès de vos appas.
Après une cruelle absence,
J'accours, je vole à vos genoux,
Daignez, par un regard plus doux,
Approuver mon impatience.

(Elle essaye de retirer sa main que Milord n'a pas quitté.)

Non, je suivrai, &c.

LUCIE, *à part.*

Puisque j'ai eu l'imprudence de rester, il faut que je m'en amuse. *(haut.)* Soyez le bien venu, Milord... car c'est Milord Carlile, je pense?

MILORD CARLILE.

Votre sincère adorateur, Miss Fanny.

LUCIE, *à part.*

Miss Fanny!... *(haut.)* A qui croyez-vous parler, Milord?

MILORD.

Quand mon cœur ne vous auroit pas nommée, mes yeux suffiroient pour m'assurer que vous êtes Miss Howard.

LUCIE, *à part.*

Il me prend pour ma cousine, profitons de l'erreur pour éclaircir les doutes de Miss Fanny. *(haut.)* Est-il possible que vous m'ayez reconnue après six ans d'absence? convenez, Milord, que l'habitude de dire de jolies choses, vous emporte, vous y cédez sans vous en appercevoir. Par exemple, si je n'étois pas Miss Fanny...

MILORD.

Vous n'en seriez pas moins la plus charmante personne

COMEDIE ANGLOISE. 17

sonne du monde, & en cette qualité vous auriez toujours droit de prétendre à mon hommage.

LUCIE.

Vous êtes galant, Milord.

MILORD.

Mais enfin, vous êtes Miss Fanny ?

LUCIE.

Regardez-moi bien.

MILORD.

Vos traits ont absolument changé ; mais pour se perfectionner. Lorsque je vous quittai vous n'étiez que belle, aujourd'hui vous êtes adorable, c'est la seule différence qui m'ait encore frappé.

LUCIE.

Prenez garde, Milord, vous revenez de France : Je crains bien que vous n'en ayez rapporté plus de politesse que de sincérité.

MILORD.

Rendez-moi plus de justice. Ce soupçon...

LUCIE.

Est fondé, Milord ; mais je ne vous en fais point un crime. On est convenu de n'aborder une femme qu'en lui disant des douceurs, vous vous conformez à l'usage, il n'y a rien à dire à cela.

MILORD.

Je vous proteste, Miss...

LUCIE, *Pinterrompant.*

Où avez-vous laissé Sir Charles ?

MILORD.

Dans le jardin avec Sir Arthur. Ils étoient occupés à régler les préparatifs de notre hymen. Je

n'ai pû me résoudre à perdre des momens précieux :
Je me suis échappé pour venir vous présenter mes
respects.

LUCIE, *à part.*

Mes respects ! ce langage est bien froid. (*haut.*)
Votre empressement est obligeant, Milord. (*à part.*)
Je plaindrois ma Cousine s'il disoit vrai.

MILORD.

Sir Charles fixe à demain le jour de notre union,
& j'ose espérer que Miss Fanny ne le retardera pas.

LUCIE.

Dispensez-moi de vous répondre là-dessus, Milord.

MILORD, *à part.*

Ce silence est une approbation. La petite personne
me paroît assez naturelle.

LUCIE.

Oserois-je vous prier de m'apprendre quel ordre
vous comptez établir dans votre maison ?

MILORD.

Celui qu'il vous plaira, Miss, vous en ferez abso-
lument la maîtresse.

LUCIE, *à part.*

La maîtresse ! cela est d'assez bon augure.

MILORD, *à part.*

Dès la première entrevue ! cette question me
paroît singulière.

LUCIE.

Votre naissance vous fixe à la cour... tant mieux ;
je m'en suis fait l'idée la plus séduisante.

MI-

MILORD.

Vous êtes destinée à y jouer un rôle intéressant, Miss Fanny, la cour est le séjour de la beauté, de l'esprit & des graces.

LUCIE.

Les plaisirs s'y succèdent, dit-on, avec une rapidité qui laisse à peine le temps de jouir de soi-même. Vous êtes d'âge à les suivre tous, Milord, & je ne doute pas que vous ne permettiez à votre Epouse de les partager avec vous.

MILORD.

Assurément.

LUCIE.

Votre hôtel sera le rendez-vous de la jeunesse la plus brillante. Le jeu, le spectacle, le bal rempliront les momens que vous pourrez dérober à vos devoirs.

ARIETTE.

Badinons, folâtrons sans cesse,
Sans jamais blesser la sagesse,
Sachons amuser nos loirsirs,
Ce n'est qu'en suivant les plaisirs
Que l'on peut fixer la jeunesse.

La raison n'est qu'un esclavage,
Dont il faut s'affranchir.
La folie est nôtre partage.
On doit au printems de son âge,
Ne songer qu'à se réjouir.

Badinons, &c.

MILORD, *à part.*

Est-ce Miss Fanny que j'entends!

LUCIE.

En votre absence, vos amis s'empresseront de procurer à celle que vous avez choisie tous les amusemens que la bienséance lui permettra de prendre sans vous.

MILORD, *à part.*

Je n'ai pas la force de rien dire !

LUCIE.

Je vous ai laissé réfléchir, Milord, & puisque vous ne m'objectez rien, je continue. Les étrangers feront toujours bien accueillis chez vous, les François sur-tout... A propos, Milord, quand vous verrons-nous habillé à la Françoisé?.. ce soir.. cela rendroit la fête plus piquante.

MILORD.

Si Miss Fanny l'ordonne.

LUCIE.

Vous nous ferez le plus grand plaisir.

MILORD, *à part.*

Sir Charles, Sir Charles ; je commence à craindre que vous ne m'ayez trompé.

LUCIE, *à part.*

Sa gaieté s'évanouit.

MILORD, *à part.*

C'est une franche coquette... En ce cas, nous sommes bien mal assortis... Il me vient une idée... oui, feignons de penser comme elle ; c'est un moyen sûr pour mettre sa délicatesse à l'épreuve.

LU-

LUCIE, *à part.*

L'entretien commence à languir. Milord est taciturne, mauvaise qualité pour un mari!

MILORD.

Il me paroît que Miss Fanny s'accoutumeroit facilement aux usages François, & si elle l'approuve, ce sont les seuls que je serois charmé de suivre.

LUCIE.

Si Milord daigne me les détailler...

MILORD.

Peu de tems après le mariage, qui se fait rarement par inclination, il est du bel air que Madame quitte l'appartement de Monsieur, pour en occuper un absolument opposé.

LUCIE.

Fort bien.

MILORD, *à part.*

Elle consentiroit à un pareil arrangement! Ce ne seroit pas là mon compte.

LUCIE.

Continuez, Milord.

MILORD.

Monsieur compose sa société de gens qui lui conviennent & laisse à Madame la liberté d'en faire autant.

LUCIE.

Cela est tout-à-fait bien imaginé.

MILORD, *à part.*

Miss Fanny! Miss Fanny!.. Contraignons-nous.

LUCIE.

Ensuite.

MILORD.

Les deux époux, entraînés dans des cercles différens, les parcourent sans inquiétude & passent des semaines entières sans se rencontrer.

LUCIE.

Cette courte absence rend plus vif le plaisir de se revoir.

MILORD, *à part.*

Elle appelle huit jours une courte absence ! Je suis anéanti.

LUCIE.

Eh ! bien.

MILORD.

Parmi ceux qui lui rendent des soins, il est d'usage que Madame distingue un cavalier pour lui donner la main, la conduire par tout où elle veut aller, & présider à ses amusemens. Ce choix tombe assez ordinairement sur un homme de guerre.

LUCIE.

D'où vient cette préférence, Milord ?

MILORD.

Par un motif de sensibilité & de reconnoissance. La seule idée des dangers auxquels un jeune militaire vient d'échapper, ou qu'il est sans cesse à la veille de courir, suffit pour intéresser en sa faveur, & les dames se sont chargées de tout tems, d'acquiescer, à cet égard, les dettes de la Patrie.

LUCIE.

Ce sentiment est tout-à-fait noble.

MI-

MILORD.

ARIETTE.

Favori du dieu de Cithere,
 Toûjours comblé de ses bienfaits,
 Par tout on voit le militaire,
 Jusques dans le sein de la paix,
 Combattre, triompher & plaire.

La belle,

La plus rebelle,
 Veut en vain disputer son cœur;
 Inutile résistance!

L'amour en habit d'ordonnance,
 Est toûjours sûr d'être vainqueur.

Favori du Dieu, &c.

LUCIE.

Et de quel œil Monsieur voit-il ces sortes d'arrangemens?

MILORD.

N'est-il pas trop heureux que quelqu'un se charge d'amuser Madame, tandis qu'à son tour il cherche d'agréables objets qui puissent le dédommager des plaisirs qu'il ne trouve plus chez lui? Mais tout cela se fait sans conséquence, c'est une convention du savoir vivre, à laquelle il seroit ridicule de vouloir se soustraire.

LUCIE.

J'imagine que le cœur n'entre pour rien dans cette convention, & qu'une femme qui se respecte a toûjours soin de ménager la délicatesse de son Epoux.

MILORD.

L'indifférence que l'on a réciproquement l'un pour l'autre, empêche de faire toutes ces distinctions.

LUCIE.

De l'indifférence, Milord!

MILORD.

Affurément. C'est la qualité la plus nécessaire au bonheur des deux Epoux.

LUCIE, *à part.*

Voilà une petite morale fort agréable.

MILORD.

Qu'en dites vous, Miss, vivrons-nous à la Française?

LUCIE, *à part.*

Il le mériterait bien, & si j'étois Miss Howard, j'aurois bientôt pris mon parti.

MILORD, *à part.*

Elle réfléchit & ne me refuse pas! Oseroit-elle balancer! (*baut.*) Vous ne répondez rien, Miss, trouveriez-vous quelque chose à réformer dans le plan que je viens de vous offrir?

LUCIE.

Non pas absolument: à l'indifférence près, je le trouve assez raisonnable.

MILORD, *à part.*

J'étois sûr qu'elle l'approuveroit: J'enrage.

LUCIE, *à part.*

Milord Carlile, vous venez de vous dévoiler. Vous pourriez me convenir; mais à coup sûr vous n'êtes pas du goût de Miss Fanny.

MILORD.

Oserois-je vous prier, Miss...

LU-

LUCIE regardant à sa montre.

Je ne songe pas qu'il est tard, & qu'il faut me préparer pour la fête. Adieu, Milord, je vole à ma toilette. Je vais y méditer sérieusement sur les instructions que vous venez de me donner & tâcher de me rendre digne de vous. (*à part en sortant.*) Allons prévenir ma cousine sur tout ceci.

SCENE VII.

MILORD CARLILE *seul.*

Voilà donc cette Fanny, qui dès l'enfance réunissoit à un caractère plein de candeur, toute la sensibilité d'une ame tendre & délicate ! Aujourd'hui légère, coquette, ambitieuse... ah ! je ne l'ai pas reconnue : Je ne me suis pas reconnu moi-même. Elle est embellie, que dis-je ? Elle est charmante, je viens de la voir, & je n'ai point retrouvé dans mon cœur ce sentiment délicieux qui m'avoit fait voler auprès d'elle.

ARIETTE.

Amour, viens calmer ma douleur.

J'ai perdu l'espoir enchanteur,

Dé voir partager mon ardeur,

A l'objet dont je prends la chaîne.

En vain je souhaitois d'aimer,

Le cœur que je veux enflâmer,

Va former un nœud qui le gêne.

L'hymen qui devoit me charmer

Pour jamais va faire ma peine.

Amour, &c.

SCENE VIII.

MILORD CARLILE, JAMES.

JAMES.

Sir Charles & Sir Arthur font demander à Milord, s'il veut les venir rejoindre dans le parc.

MILORD.

Je ne suis point en état de les voir... Ah! James, que je suis malheureux!

JAMES.

Vous, Milord! Cela n'est pas possible. Chéri de Sir Arthur, adoré de Sir Charles, possesseur d'une fortune immense, & sur le point d'épouser la belle Fanny.

MILORD.

Non, je ne puis m'y résoudre; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre.

JAMES.

Se pourroit-il que Milord eût appris quelque chose?..

MILORD.

Je l'ai vue, je lui ai parlé... Nos caractères, nos humeurs ne se rapportent point.

JAMES.

Vous êtes trop difficile, Milord. Cependant Sir Charles compte bien que le mariage se fera demain.

MILORD.

Il a ses raisons pour agir avec cette précipitation.

JAMES.

JAMES.

Vous même, Milord, indifférent pour toutes les femmes, (& j'en ai vû plus d'une briguer votre conquête,) vous même, paroissiez absolument occupé de Miss Fanny. Combien de fois ne m'avez-vous pas entretenu de ses charmes naissans! avec quelle impatience vous attendiez les ordres de Sir Arthur pour terminer vos voyages! Enfin à sa première requisition vous avez brusquement quitté la France pour voler ici. Il sembloit que vous n'arriveriez pas assez tôt.

MILORD.

Je croyois retrouver Fanny telle qu'on me la peignoit, telle que je l'avois vue. Quelle différence, six ans l'ont bien changée!

JAMES.

Il est vrai que j'ai eu bien de la peine à la reconnoître... Et sa cousine Miss Lucie Monford...

MILORD.

Je ne me rapelle pas de l'avoir jamais vue. Est-elle jolie?

JAMES.

C'est un friand morceau... Le portrait de Miss Fanny; la taille un peu plus mince, voilà tout. Je viens aussi d'entrevoir une certaine Sara qui seroit bien mon affaire. Je l'ai lorgnée... elle m'a regardé; ses yeux sembloient me dire, vous me couvenez, je serois charmée de lier connoissance avec vous... J'ai voulu l'aborder; mais sa maîtresse est survenue assez mal à propos... Il ne m'écoute seulement pas! vous avez l'air bien agité, Milord; vous seroit-il arrivé quelque chose?

(Pen-

(Pendant le couplet, Milord se promène à grand pas & doit marquer l'agitation la plus violente.)

MILORD *se parlant comme s'il étoit seul.*

Enivrée de l'espoir de faire admirer ses charmes, a-t-elle daigné m'honorer d'un mot qui ait pû me laisser entrevoir le plaisir que doit naturellement lui causer mon retour!

JAMES.

Il ne me paroît pas épris de la future; tant pis pour l'un & pour l'autre.

MILORD.

Choqué de son indifférence, je feins de vouloir l'imiter, elle n'a pas même la délicatesse de s'en appercevoir. (*Il continue de se promener.*)

JAMES.

Que fais-je ici? Il ne pense plus à moi; allons retrouver Sara...

MILORD *s'arrête.*

Je lui propose une manière de vivre qui doit blesser sa vanité, & dont elle n'avoit, je crois, aucune idée; elle la trouve admirable; elle l'adopte. Je le vois, elle ne cherche dans l'hymen que le plaisir de jouir de sa liberté, sans même s'embarrasser de l'usage que je compte faire de la mienne.

JAMES.

Il faut absolument que Miss Fanny...

MILORD.

Je voulois, j'aurois pû l'aimer, mais c'en est fait, je prends mon parti.

JAMES,

JAMES.

Milord.

MILORD.

James, je compte sur ton zèle & sur ta discrétion. Ce soir pendant le tumulte de la fête, fais avancer ma chaise à l'entrée du petit bois.

JAMES.

Quoi, Milord?..

MILORD.

Je pars pour Londres... tu resteras ici encore un jour ou deux. Williams me suffira. Observe bien ce que penseront, ce que diront Sir Charles & Miss Fanny; ensuite tu me rapporteras la réponse à une lettre dont je te chargerai pour Sir Arthur.

JAMES.

Milord, excusez ma franchise; mais un état de cette nature entre deux Maisons liées depuis long-tems par la plus tendre estime... Sir Charles, ami de feu Milord votre pere, le tort que vous vous ferez, & plus encore à Miss Howard...

MILORD.

Ne t'inquietes de rien. J'entends quelqu'un. C'est Sir Charles, va m'attendre dans mon appartement, & sur-tout ne laisse rien échapper de ce que je t'ai confié.

SCENE IX.

SIR CHARLES, MILORD CARLILE, SIR ARTHUR.

SIR ARTHUR.

Vous nous avez quittés bien brusquement,
Milord. MI.

MILORD.

Pardonnez, Sir Arthur : Je n'ai pû résister à l'envie de saluer Miss Fanny.

SIR CHARLES.

Quoi ! vous avez déjà vû ma fille ? Fort bien, Milord , je vous fais bon gré de votre impatience, & je ne doute pas que Miss Fanny n'en ait été très flattée... Parlez, Milord, n'y a-t-elle pas été sensible ?

MILORD, *d'un ton ironique.*

Oh ! beaucoup.

SIR ARTHUR.

Il étoit bien plus naturel d'attendre avec nous que Miss Fanny fût visible.

MILORD.

Vous parliez d'affaires avec Sir Charles, à quoi ma présence pouvoit-elle vous être nécessaire ?

SIR ARTHUR.

Ces affaires sont les vôtres, Milord.

MILORD.

J'en conviens ; mais ne m'en suis-je pas toujours rapporté à vous ?

SIR CHARLES.

Il a raison... Que dites-vous de ma fille ? Elle est un peu sérieuse, trop délicate peut-être, trop exigeante ; mais elle a le cœur excellent. Elle vous aimera, Milord, vous la conduirez comme il vous plaira.

MILORD, *du ton d'ironie la plus amère.*

Oh ! je n'en doute pas. Miss Fanny est bien née, sur-tout fort raisonnable. (*à part.*) Et Sir Charles

les

les le plus faux, ou le plus aveugle de tous les hommes.

SIR ARTHUR.

Que dit-elle de vos airs françois, Milord, les approuve-t-elle ?

MILORD.

On ne peut davantage, Sir Arthur; Miss Howard a du goût.

SIR CHARLES.

Je vous en répons. Elle a été élevée par une tante qui en avoit infiniment. Lady Betty Monford, vous l'avez connue, Milord ?

MILORD.

Je ne m'en souviens pas, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Ah! c'est vrai, vous étiez trop jeune... C'étoit une amie de votre mere. Elles se sont suivies de près. Elle n'a laissé qu'une fille que j'ai ici, Miss Lucie Monford... Sir Arthur, c'est un bon parti, & si Milord avoit un frere j'en ferois mon neveu.

MILORD.

Je vous demande la permission de vous quitter, Messieurs. J'ai promis à Miss Fanny de m'habiller à la françoise, je vais profiter du tems qu'elle emploie à sa toilette. Vous m'excuserez, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Vous vous moquez, Milord, point de ces façons là. Chez moi tout le monde est libre & vous plus que tout autre. (*Milord Carlile sort.*)

SCENE

SCENE X.

SIR CHARLES, SIR ARTHUR.

SIR CHARLES.

Savez-vous que je le trouve fort à mon gré? Sage, posé, c'est un excellent garçon... Mais reprenons nôtre conversation de tantôt. Vous voyez que j'augmente la dot de ma fille de mille guinées; c'est un don que m'a fait un vieux parent & dont il me permettoit de disposer. Je désirerois, Sir Arthur, que Milord n'eût rien à souhaiter; cet argent m'est inutile & peut lui servir.

SIR ARTHUR.

On ne peut mieux agir, Sir Charles; mais Carlile n'est pas intéressé, je le connois, mille guinées de plus peuvent ajouter à sa reconnoissance; & non pas à son bonheur.

SIR CHARLES.

Enfin j'espère que vous ne changerez rien à ce que nous venons de conclure.

SIR ARTHUR.

Non vraiment; aussi-tôt le mariage fait je rendrai mes comptes à Milord. Cette administration m'enluye, Sir Charles, je ne m'en étois chargé que par égard pour la famille: je m'en suis fidèlement acquitté, ainsi vous ne devez pas trouver étrange que je veuille me débarrasser d'un fardeau toujours pesant pour quiconque veut agir avec droiture.

SIR

SIR CHARLES.

Mais enfin...

SIR ARTHUR.

Mais enfin , je n'irai pas plus loin ; je ne veux plus entendre parler d'affaires. Milord est généreux ; mais il est sage, oeconyme, il a de l'ordre dans sa conduite, beaucoup plus même qu'on n'auroit lieu de l'attendre d'un homme de son âge & de son rang : ses terres sont en bon état ; j'ai trouvé le secret d'améliorer son bien, qu'il continue. J'ai travaillé pour lui. N'est-il pas juste que je vive à présent pour moi ?

ARIETTE.

Je veux jouir du reste de ma vie :

Les beaux jours,

Sont toujours.

Trop courts ;

C'est une folie

De n'en pas embellir le cours.

Plus de soins , plus d'affaire ;

La bonne chère,

Charmera mon loisir.

Je veux qu'à ma table

Un vin délectable

Coule & réveille le plaisir.

Je veux jouir, &c.

SIR CHARLES.

J'approuve votre projet ; mais je crains que l'exécution n'en soit difficile.

SIR ARTHUR.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

C

SIR

SIR CHARLES.

Je crains que votre humeur n'écarte de chez vous tous ceux que vous y voudriez rassembler. Jusqu'à présent vous n'avez eu aucune société; toujours opposé au sentiment des autres, brusque, chagrin; du peu de monde que vous voyez je suis à peu près le seul qui ai pu me plier à votre caractère.

SIR ARTHUR.

Ne vous inquietez pas, Sir Charles, un bon cuisinier attirera chez moi plus de monde que je n'en voudrai, peut-être, & fera disparaître tous mes défauts.

SIR CHARLES.

A la bonne heure... Oh ça, nous voilà d'accord, ainsi rien ne nous empêche de finir demain.

SIR ARTHUR.

Demain, Sir Charles! il me semble que quelques jours de plus...

SIR CHARLES.

C'est par contradiction apparemment? Vous étiez de mon avis il n'y a qu'un instant.

SIR ARTHUR.

Oui; mais depuis j'ai réfléchi...

SIR CHARLES.

Que ce seroit déroger à votre caractère, que d'être si long-tems du même sentiment. Pour moi je ne change point, & je n'imagine pas que ce soit Milord qui demande ce délai.

SIR ARTHUR.

Non; c'est moi qui pense qu'il seroit plus à propos...

SIR

SIR CHARLES.

Sir Arthur, vous êtes le tuteur de Milord Carlisle; vous devez savoir ses intentions; quant à moi, voici les miennes. Mariés demain, ou point du tout, cela est positif. Je vous ai prévenu de ma façon de penser, Milord a paru y consentir... Je n'aime pas à voir traîner les affaires en longueur.

SIR ARTHUR.

Quel homme! quoi! l'on ne peut pas raisonner avec vous?

SIR CHARLES.

Vous êtes contrariant, Sir Arthur, vous l'êtes; mais voilà mon dernier mot.

SIR ARTHUR.

Je ne m'oppose pas à ce que vous voulez, puisque vous êtes décidé. Est-ce être contrariant que de vouloir vous représenter?..

SIR CHARLES.

Vous aimez les contradictions, vous dis-je. Eh, tenez, tout-à-l'heure encore, ne trouviez-vous pas mauvais que je donnasse une fête pour célébrer la naissance de notre aimable & jeune Princesse.

SIR ARTHUR.

Comme vous tournez les choses! Je suis, je crois, aussi bon citoyen que vous; mais je trouve à redire que vous fassiez perdre la journée entière à des gens...

SIR CHARLES.

Mais si je la paye cette journée?

SIR ARTHUR.

Comment ! les payer pour qu'ils se divertissent !

SIR CHARLES.

Comme c'est pour mon plaisir que je les divertis ,
je n'entends pas qu'ils y perdent rien.

SIR ARTHUR.

J'espere qu'au premier jour tous ces gens là se
moqueront de vous.

SIR CHARLES.

Pourquoi ?

SIR ARTHUR.

Parceque vous vous compromettez avec eux &
qu'ils ne sont pas faits pour connoître le prix d'un
bon procédé.

SIR CHARLES.

Ce sont des hommes ; ils sont faits pour être bien
traités ; au reste, jamais aucun d'eux ne m'a manqué.

SIR ARTHUR.

Cela viendra.

SIR CHARLES.

J'attendrai. Pourquoi voulez-vous que j'aïlle cher-
cher dans l'avenir des désagrémens que je n'ai pas
encore éprouvés ? Que m'importe après tout ? Je
fais le bien, pour le bien même. Si j'avois du cha-
grin, c'est un sentiment si douloureux, que je ne
voudrois pas le communiquer à mes amis ; mais je
me suis fait une maxime invariable de leur faire par-
tager ma joie. Sans cela je n'en jouirois pas.

SIR ARTHUR.

Vos amis ? des paysans, des ouvriers ?

SIR

SIR CHARLES.

Je n'entendois parler ni de mes ouvriers, ni de mes payfans; mais quand eela feroit, je n'aurois peut-être pas tort. Interrogez-les tous; je gage qu'il n'y en a pas un qui, si j'en avois besoin, ne donnât pour moi le peu qu'il possède.

SIR ARTHUR.

Vous leur faites bien de l'honneur; mais c'est encore une suite de cette singularité que je vous reproche sans cesse.

SIR CHARLES.

Je m'en suis toujours bien trouvé, de cette singularité là, Sir Arthur.

ARIETTE.

Pour enchaîner près de moi le bonheur,

Je le répands sur ce qui m'environne.

Je jouis du bien que je donne,

Et toujours le succès couronne

Le plaisir que cherche mon cœur.

Je soulage les malheureux,

Qui gémissent dans l'indigence.

Le superflu de mon aisance

Se partage sans cesse entr'eux,

Et j'en suis payé par les vœux,

Que m'offre la reconnoissance.

Pour enchaîner, &c.

SIR ARTHUR.

Ruinez-vous pour eux, je le trouverai très bon, & chacun fait comme il l'entend, Sir Charles.

SIR CHARLES.

Déridez-vous un peu. Ne vous refusez pas au plaisir que je m'empresse de vous procurer. Songez

combien nous chérifions la Princesse qui est l'objet de cette fête. Souvenez-vous avec quel transport Son Auguste Epoux fut reçu dans la capitale. Le ciel daigne les conserver. C'est le sang de nos Rois, Sir Arthur, & je ne signalerois pas mon amour pour lui ! Morbleu, j'aurois, je crois, perdu ma fortune aujourd'hui, que je n'en partagerois pas moins l'allégresse publique.

SCENE XI.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES,
JONES.

JONES, à *Sir Charles.*

Miss Fanny demande, si avec la permission de Sir Arthur, vous voudriez bien lui accorder un moment d'entretien ?

SIR CHARLES.

Dites-lui que je l'attends. (*Jones sort.*)

SIR ARTHUR.

Elle veut vous parler tête à tête, sans doute. Je vous laisse.

SIR CHARLES.

Vous ne ferez pas de trop, Sir Arthur. Ce sont quelques petits scrupules, quelques fantaisies de jeunes filles ; mais tout cela est inutile, je suis ferme. La voici ; je lui parlerai d'abord avec douceur, si elle en abuse... vous verrez.

SCENE

SCENE XII.

MISS FANNY, SIR CHARLES,
SIR ARTHUR.

SIR CHARLES, à Fanny qui approche avec
timidité.

Approchez, Fanny, levez les yeux.. qu'as-tu,
mon enfant? Tes regards ne tombent sur moi
qu'avec peine. Puis-je ajoûter quelque chose à ton
bonheur? Parle, tu fais que ce feroit augmenter
le mien.

FANNY, tombant aux genoux de Sir Charles.

Mon pere, je tombe à vos pieds... votre fille im-
ploze votre tendresse.

SIR CHARLES, surpris.

Ma tendresse! oseriez-vous en douter, Fanny?

FANNY.

Non, mon pere; mais vous voulez me forcer
d'être à Milord Carlile.

SIR ARTHUR.

Et c'est là ce qui vous chagrine, Miss?

SIR CHARLES.

Vous ne feriez pas encore déterminée à m'obéir?..
Si je le croyois? .. Levez-vous.

(Il veut la relever: Elle saisit sa main sur laquelle
elle appuye sa tête.)

FANNY.

Votre colere m'accable, mon pere, je ne puis la supporter.

SIR CHARLES.

Levez-vous, vous dis-je.

(Elle se leve.)

SIR ARTHUR.

Ceci mérite attention, Sir Charles; Miss Fanny nous apprendra sans doute les raisons qu'elle peut avoir pour rompre un mariage avantageux, auquel elle doit être préparée depuis long-tems.

FANNY.

L'incertitude d'être heureuse, Sir Arthur, on ne commande point à son cœur, & Milord devoit m'estimer assez pour ne pas abuser de l'empressement de mon pere.

ARIETTE.

Lentement

Le penchant veut naître:

Le sentiment

Ne peut éclore en un moment.

Avant d'aimer,

Il faut connoître,

L'objet qui doit seul nous charmer.

Un tendre amant,

Met sa gloire,

A prouver qu'il est constant.

Il attend

Que l'amour fixe l'instant,

Qui doit assurer sa victoire.

Lentement, &c.

SIR

SIR CHARLES.

Je n'ai pas voulu vous interrompre... gloire, victoire, expressions de roman, auxquelles il faut substituer l'obéissance.

SIR ARTHUR.

Si Milord déplaît absolument à Miss Howard... ?

SIR CHARLES.

Il ne lui déplaît que parceque c'est moi qui le lui ai proposé.

FANNY.

Que dites-vous, mon pere ? Je ne hais point Carlile : accoutumée dès l'enfance à le regarder comme l'époux que vous me destiniez, je l'aurois peut-être aimé ; mais son indifférence, le ton qu'il a pris en arrivant ici...

SIR CHARLES.

Son indifférence!.. le ton qu'il a pris!.. expliquez-vous.

SIR ARTHUR.

Milord auroit-il pû vous dire quelque chose d'offensant ?

SIR CHARLES.

Vous êtes minutieuse, Fanny ; parlez, que vous a-t-il dit ?

FANNY.

Lui, mon pere ! Je ne l'ai pas encore vû.

SIR CHARLES.

Vous ne l'avez pas encore vû ! quel galimathias !

Il n'y a qu'un moment qu'il vous quittoit, & qu'il paroïssoit même très content de vous.

FANNY.

Miss Lucie qu'il a prise ou feint de prendre pour moi...

SIR ARTHUR.

Sir Charles, Miss Fanny veut rompre; le fait est clair. Je vais trouver Milord, & s'il m'en croit, avant qu'il soit deux heures, nous ne ferons plus ici.

SIR CHARLES.

Que voulez-vous dire? quoi! vous croyez que je céderois à cette capricieuse, Sir Arthur!

SIR ARTHUR.

Milord n'est point accoutumé à essuyer des affronts & je vais lui conseiller...

SIR CHARLES.

Vous vous plaisez dans le désordre, Sir Arthur; je vous dis...

SIR ARTHUR.

Je vous dis que Miss Fanny ne peut se résoudre à épouser Milord, & que pour leur bonheur réciproque, il est prudent que nous nous retirions.

FANNY.

Vous êtes bien peu généreux, Sir Arthur, au lieu d'adoucir mon pere...

SIR CHARLES, *avec violence.*

Taisez-vous.. Elle obéira, je vous en réponds, elle obéira.

SIR

SIR ARTHUR.

Vous connoissez bien les femmes !

SIR CHARLES.

Miss Fanny, Miss Fanny.. je suffoque de colere.

(Il se jette dans un fauteuil.)

FANNY *s'appuye sur une chaise.*

Que je suis malheureuse !

SIR ARTHUR.

ARIETTE.

En vain on veut résister,
A femme qui fait tapage ;
C'est un torrent qui ravage,
Et qu'on ne peut arrêter.
Je crois qu'en pareille affaire,
Loin de vous mettre en courroux,
Il faut souffrir & se taire,
Oui, se taire & filer doux.

SIR CHARLES *se lève.*

Encore une fois, Sir Arthur...

SIR ARTHUR.

Je vous donne le reste du jour... songez-y mûrement, réfléchissez sur les conséquences d'un mariage mal assorti; de mon côté, je vais trouver Milord & lui représenter ce qu'il doit faire en pareille occasion.

SCENE

SCENE XIII.

SIR CHARLES, FANNY.

SIR CHARLES.

Sir Arthur... Il ne m'écoute pas... Son esprit brouillon, le plaisir qu'il trouve dans les querelles... Insolente Miss, vous voyez le trouble où me jette votre résistance. Vous abusez de ma tendresse & de ma bonté; mais je ne ménagerai plus rien, .. Je veux, je vous ordonne. ..

FANNY *lui mettant la main sur la bouche.*

Mon père, suspendez l'arrêt que vous voulez porter! Interrogez Miss Monford, & jugez ensuite si ma répugnance est fondée.

SIR CHARLES.

Et que me dira-t-elle, Miss Monford!

FANNY.

Mon père, daignez la voir. Elle vous l'expliquera...

SIR CHARLES.

Soit... C'est la dernière complaisance que j'aurai pour vous, vous n'en méritez aucune; mais je veux débrouiller cette énigme...

FANNY.

J'ose espérer qu'après cela...

SIR CHARLES.

Non, ne vous flattez pas de me fléchir. Rien ne peut me faire manquer à mes engagements. Voici
Milord

Milord qui vous cherche apparemment. Sir Arthur n'a pas eu le tems de lui parler, songez à prévenir ce qu'il pourroit dire... De mon côté je vais trouver Sir Arthur & l'engager à se taire. Sur-tout que Carlile ne s'apperçoive pas de votre extravagante aversion... Vous me connoissez, Fanny, craignez de me pousser à bout.

SCENE XIV.

SIR CHARLES, FANNY, MILORD
CARLILE *habillé à la françoise.*

(l'habit doit être riche & galant.)

SIR CHARLES *allant au-devant
de Milord.*

Recevez mon compliment, je vous prie, Milord, voilà bien l'habit le plus galant...

MILORD.

Je ne m'en suis paré que pour obéir à Miss Fanny.

(En abordant Sir Charles, Milord salue Fanny, & la regarde avec intérêt. Fanny de son côté jette furtivement les yeux sur lui.)

SIR CHARLES à Fanny.

Vous l'entendez... Je vais trouver votre cousine... Je vous laisse avec elle, Milord, j'agis sans façon, nous en sommes convenus.

SCENE

*SCENE XV.**FANNY, MILORD CARLILE.*

(Ils font tous deux une Scene muette : Milord fait un pas pour approcher de Fanny. Il s'arrête & la regarde.

MILORD, à part.

*C'*est aparamment, Miss Lucie; sa figure est intéressante... Elle a les plus beaux yeux du monde! Que Miss Fanny ne les a-t-elle aussi touchans!

FANNY, à part.

Son air est noble; son maintien honnête & raisonnable... Pourquoi la solidité de son cœur ne répond-elle pas à des dehors aussi séduisans!

MILORD, l'abordant avec timidité.

Vous paroissiez désirer d'être seule, Miss... Je me retirerai si vous l'ordonnez.

FANNY.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, je craindrois que la politesse ne vous fit sacrifier ici des momens que vous pouvez peut-être mieux employer.

MILORD.

Je ne regarderai jamais comme perdus ceux que j'aurai le bonheur de passer auprès de Miss Lucie Monford.

FANNY, à part.

Miss Monford! il prend le change encore une fois. L'occasion est favorable, tâchons de le déterminer à différer nôtre hymen.

MI-

MILORD, *à part.*

Ses regards, le son de sa voix, portent dans mes sens une émotion que je n'ai jamais éprouvée.

FANNY.

Puisque le hazard me procure le tems de vous entretenir, me permettez-vous, Milord, de vous faire une question?

MILORD.

Et c'est à Miss Lucie que j'aurai l'honneur de répondre?

FANNY.

Daignez m'éclaircir, Milord; vous avez vû Miss Fanny, comment la trouvez-vous? Ma curiosité vous étonne, peut-être; mais un intérêt que vous approuverez quelque jour, me fait insister... Milord, que pensez-vous de Miss Fanny?

MILORD, *d'un air indifférent.*

Eh! mais elle me paroît une très belle personne.

FANNY.

Ne lui trouvez-vous que de la beauté?

MILORD.

Je lui crois de l'esprit.

FANNY.

Est-ce tout?... Vous ne dites rien, Milord? Je la connois, c'est par d'autres qualités que Miss Fanny désireroit de mériter vôtre tendresse.

MILORD.

Vous auroit-elle fait part de la conversation que nous avons eue ensemble? en ce cas, je pourrois douter de ce que vous venez de me dire.

FAN-

FANNY.

Milord , les apparences sont quelque fois trompeuses. Quant à Miss Fanny, c'est par les qualités du cœur qu'elle désireroit de vous fixer , & à cet égard elle pense , comme je penserois à sa place.

A R I E T T E.

De la main du tendre amour,
L'hymen veut tenir sa chaîne :
Du penchant qui nous entraîne
Le bonheur est le retour.

De la beauté, l'éclat frivole,
Brille & s'envole
Sur l'aîle du tems ;
Mais la tendresse
Qui naît de la délicatesse,
Conserve tous ses agrémens.

De la main , &c.

MILORD, *à part.*

J'ai peine à cacher le trouble qu'elle m'inspire.

FANNY.

Ne seroit-il pas prudent, afin de prévenir le malheur d'une union mal assortie, qu'un délai de quelques mois... Vous pourriez l'obtenir de Sir Charles...

MILORD.

Soyez mon juge, aimable Miss. Me conviendrait-il de solliciter ce délai... Que diroit Sir Charles ? Que penseroit Miss Fanny elle-même ?

FANNY.

Imaginez Milord , que c'est en son nom que je vous fais cette prière, & qu'elle vous l'auroit déjà faite

faite elle-même, si vous aviez marqué plus d'empres-
sement pour la voir.

MILORD.

Ce reproche annoncerait de la part de Miss Fanny
un intérêt qui ne s'accorderoit point avec l'inconfé-
quence & l'étourderie que j'ai cru remarquer en elle.

FANNY.

De l'étourderie! de l'inconféquence! Je ne recon-
nois point là Miss Howard.

MILORD.

Je ne fais point dissimuler... Miss Lucie, un sen-
timent que je ne puis définir & qui m'a pénétré dès
l'instant que je vous ai vue, m'inspire pour vous une
confiance sans réserve. Je voudrois mériter la vôtre
en vous parlant avec toute la franchise qui fait la
base de mon caractère.

FANNY.

Je n'en abuserai pas, Milord, ma Cousine ne
faura que ce que vous me permettrez de lui dire.
(à part.) En vérité je ne fais où Miss Lucie a pris
tout le mal qu'elle m'en a dit.

MILORD.

Apprenez donc, Miss, que cette Fanny en faveur
de laquelle je vous vois si prévenu, ou vous trompe
par des sentimens joués, ou n'est en effet qu'une
coquette.

FANNY.

Vous la jugez bien sévèrement... Mais si je l'en
crois, cette coquetterie que vous lui reprochez, lui
paroît le seul moyen de vous plaire.

MILORD.

Elle a pû le penser; mais cela ne la justifie pas.
J'ai feint devant elle de traiter de mariage avec

D une

une légéreté qui , loin de la révolter , comme je m'y attendois, a paru la satisfaire : Que dis-je ? elle a promis , sans hésiter, de suivre exactement le plan le plus ridicule... Preuve incontestable qu'il est absolument conforme à sa façon de penser.

FANNY , *à part.*

Ah ! Je respire ! Il trompoit Miss Lucie. Non, Milord n'est point ce que je craignois qu'il fut.

MILORD.

Tout ceci vous étonne , Miss , vous avez peine à croire...

FANNY.

Mais supposons un moment que Miss Fanny ait voulu vous éprouver à son tour ; que son consentement & votre proposition ne fussent tous deux qu'une feinte, & que l'on pût vous en convaincre, ne rendriez-vous pas votre estime à une personne, que ses engagemens presque indissolubles vous obligent d'épouser !

MILORD.

Il n'est plus en mon pouvoir d'aimer la fille de Sir Charles ; elle a négligé l'instant de triompher de mon indifférence. . .

SCENE XV.

MILORD CARLILÉ , FANNY , JAMES.

JAMES, *s'approchant mystérieusement de Milord.*

Milord...

MI-

MILORD.

Que me veux-tu ?

JAMES.

Vous dire que...

MILORD.

Parle haut.

JAMES.

Vous me l'avez défendu.

FANNY.

Ne vous gênez pas, Milord, je me retire.

MILORD, *l'arrêtant.*

Non, demeurez, je vous en conjure. (*à James.*)
Sors.

JAMES.

Mais, Milord, je venois vous dire qu'il est impossible que vôtre chaise soit prête pour ce soir.

FANNY, *vivement.*

Pour ce soir ? que veut-il dire, Milord ?

JAMES.

Oh ! rien, Mademoiselle ; une fantaisie de Milord, une promenade... Enfin, il manque bien des choses à vôtre voiture, Milord, & je n'ai pas trouvé un seul ouvrier qui voulut quitter la fête pour la raccommoder.

MILORD.

Cela est inutile, je ne pars plus... Laissez-nous.

JAMES.

Vous ne partez plus !... Ah ! Milord, je vous avois bien dit que vous y penseriez à deux fois.

MILORD.

Va-t-en.

JAMES.

De bon cœur. Puisque nous ne partons pas , je
vais consoler Sara.

SCENE XVI.

FANNY , MILORD CARLILE.

FANNY , *inquiète.*

Répondez , Milord , que veut-il dire?.. Votre
chaïse... Cette promenade...

MILORD.

Je n'ai plus rien à vous cacher ; plutôt que
d'être à Miss Fanny je partoïis ce soir pour Lon-
dres.

FANNY.

Ah ! Milord, qu'alliez-vous faire?

MILORD.

Je vous ai vue, ma résolution est évanouie. Je
ne songe plus à m'éloigner. Vos charmes ont fait
sur mon cœur l'impression la plus vive & la plus
prompte. Je retrouve en vous ces graces ingénues,
cette aimable simplicité , qui me prévinrent autre-
fois en faveur de Miss Fanny.

FANNY.

Milord...

MILORD.

Ne craignez rien , Miss , c'est la seule fois que
j'oserai vous parler d'un amour qui vous offense.
Je

Je ne dois pas vous offrir un cœur dont une autre fait si peu de cas. Je fais tout ce que vous pouvez m'alléguer. Je sens la difficulté de rompre des nœuds dont mes parens m'ont fait un devoir, d'autant plus sacré, que j'ai marqué moins d'éloignement pour le remplir... Mais ce que je sens encore mieux, c'est que je ne puis cesser de vous aimer... Jugez de ma situation... Ah! Miss Lucie, pourquoi vous ai-je rencontrée, ou pourquoi n'êtes vous pas Miss Fanny!

FANNY, *à part.*

J'ai peine à cacher ma joie; tout m'assure de sa sincérité; mais il n'est pas encore tems de me découvrir. (*haut.*) Je vais payer vôtre confiance par la mienne. Vous dites que vous m'aimez & je vous crois, mais, Milord, puisque vous convenez vous même des raisons qui vous défendent d'écouter une passion naissante, j'exige de vôtre estime pour moi...

MILORD.

De l'amour le plus tendre, Miss Lucie.

FANNY.

J'exige que vous en triomphiez, Milord. Allez remplir vos engagements avec Sir Charles... Epousez Miss Fanny... Sa vertu, la tendresse que vous ferez forcé de lui accorder... Vous ferez heureux, Milord, vous le ferez. Si pour rendre vôtre bonheur parfait, il ne faut que vous assurer de l'intérêt qu'y prendra Miss Lucie, j'ose vous répondre...

MILORD.

N'achevez pas, Miss, épargnez-moi l'aveu de vôtre indifférence. Moi! du bonheur sans vous!.. Non, Miss Lucie, jamais.

A R I E T T E.

L'amour qui pour vous m'enflâme,
 Règne à jamais sur mon ame ;
 Je sens, du feu qui me dévore,
 Chaque moment encore ,
 Augmenter l'ardeur.

Du sentiment qui m'engage ,
 Vous refusez l'hommage ;
 Loin de vous je serois volage ;
 Sans jamais trouver le bonheur.

L'amour , ' &c.

FANNY, *à part.*

Ah ! s'il pouvoit favoir !.. Mais non , cachons-lui encore ma sensibilité. (*haut.*) Milord , s'il est vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites & qu'il m'est doux de le croire, donnez-m'en la preuve la plus convaincante : Allez trouver Sir Charles...

M I L O R D.

Mais , quand je pourrois m'y résoudre, ne vous souvient-il plus que Miss Fanny vous a chargée de m'informer de son aversion pour moi. Vous m'en assuriez il n'y a qu'un instant, & ce délai qu'elle désire est un effet...

FANNY.

De sa prévention. Elle étoit mal fondée , je me charge de la dissiper.

M I L O R D, *avec dépit.*

Et vous chargez-vous aussi de résoudre Miss Fanny à recevoir ma main ?

FANNY.

A cet égard je ne puis vous répondre de rien. Il se pourroit...

MI-

MILORD, *vivement.*

Qu'elle la refusat ! Si j'en étois certain je ne balancerois pas à vous obéir.

FANNY.

Milord, le tems presse... Ma cousine a lieu de se plaindre de la froideur avec laquelle vous la traitez ; allez vous en justifier... Comblez les vœux de Sir Charles... Prouvez-moi que j'ai sur vous assez d'empire... Il m'en coûte de vous affliger, Milord ; mais la tranquillité d'une famille respectable exige cette démarche, vous la devez à Miss Fanny, vous devez lui épargner...

MILORD.

Vous voulez que je la trompe ! Je sens que je ne l'aimerai jamais.

FANNY, *tendrement.*

Vous ne l'aimerez jamais !.. Je ne crains rien pour l'avenir, Milord, vôtre générosité me rassure.

MILORD.

Oh ! bien, jouissez de tout l'ascendant que vous avez sur moi. Il augmente de moment en moment. Vous en abusez, peut-être ; mais il m'est impossible d'y résister. Je vous adore, & je vais chercher Miss Howard... Cruelle, apprenez moi, du moins, quel sera le prix du sacrifice que vous exigez ?

FANNY.

Mon estime & vôtre bonheur. Oui, Milord, j'aime à me persuader que vous serez heureux & que j'y aurai contribué. Que n'étoit-il en mon pouvoir de vous engager plutôt...

MILORD.

Achevez.

DUO

FANNY.

Je sens trop ma foiblesse :
 Pour vous je m'intéresse.
 J'en garderai sans cesse
 Un tendre souvenir.

MILORD.

Ma flamme vous offense,
 Je vais dans le silence,
 Gémir de vôtre absence,
 Vous aimer & vous fuir.

FANNY.

Le destin vous prépare,
 Un avenir plus doux.

MILORD.

Le destin nous sépare,
 Puis-je être heureux sans vous ?

ENSEMBLE.

FANNY.

MILORD.

Vous m'aimez & je vais, C'en est fait & je vais,
 Vous quitter pour jamais. Vous quitter pour jamais.
 (*Milord fait quelques pas pour sortir: Il s'arrête & regarde Fanny avec le plus grand attendrissement.*)

MILORD.

Quels regards ! que d'attraits !

(*En ce moment Fanny lève les yeux & détourne la tête du côté où Milord s'est arrêté... Leurs regards se rencontrent, Milord revient à Miss Fanny dont il prend la main avec l'expression de la plus vive douleur.*)

MILORD.

Quoi ! c'est donc pour jamais !

ENSEMBLE.

FANNY.

MILORD.

Ma douleur vous suivra. Mon amour vous suivra.
 Loin de vôtre présence, Loin de vôtre présence,
 Mon cœur dans le silence, Mon cœur sans espérance,
 Toujours vous chérira. Toujours vous chérira.

(*Ils sortent tristement & ne se trouvent dans la coulisse qu'à la fin de la ritournelle.*)

SCENE

SCENE XVII.

SIR ARTHUR, SIR CHARLES,
MILORD CARLILE, LUCIE,
MISS FANNY.

(Milord Carlile est ramené par Sir Charles, & Fanny par Lucie, chacun par le côté où il est sorti.)

SIR CHARLES.

Rassurez-vous, Milord ; je viens vous éclaircir ; ..
mais vous le savez déjà , fans doute , & Miss
Fanny...

MILORD.

Je lui dois ma main , si elle daigne l'accepter , je
suis prêt à recevoir la sienne.

LUCIE.

Elle daignera , Milord , c'est moi qui vous en
répond.

SIR CHARLES.

Je ne crois pas qu'elle songe encore à me
défobeir. Repondez, Fanny...

FANNY.

Mon pere...

MILORD.

Son père !... Miss Fanny... Quoi ! cette char-
mante personne...

LUCIE.

Est l'Épouse qu'on vous destine : en êtes-vous fâché, Milord, je ne le crois pas.

SIR CHARLES.

Que trouvez-vous là de si surprenant, Milord ? Ne saviez-vous pas encore ?..

SIR ARTHUR.

Est-il possible qu'il l'ignore depuis une heure qu'ils sont ensemble !

MILORD, à *Fanny*.

Vous m'avez annoncé mon bonheur, belle *Fanny*, vous pouvez seule confirmer ce présage.

SIR CHARLES.

Je n'y comprends rien.

MILORD.

Une double méprise cause l'étonnement où vous me voyez, Sir Charles ; Miss Lucie que j'ai prise pour Miss *Fanny*...

SIR ARTHUR.

Nous savons cela.

MILORD.

Et Miss *Fanny* que je viens d'entretenir sous le nom de sa Cousine.

SIR CHARLES.

Bon !

MILORD.

Voilà l'énigme. Toutes deux ont voulu jouir d'une erreur à laquelle j'ai donné lieu moi-même, & qui durerait peut-être encore si vous n'aviez pas nommé Miss *Fanny*.

SIR

SIR CHARLES.

L'aventure est très plaisante.

LUCIE.

J'aurois bien quelques reproches à vous faire, Milord, & le personnage que je joue ici...

SIR CHARLES.

Est le prix de votre curiosité, Miss Lucie.

FANNY.

Il vous trompoit, ma Cousine; Milord aussi sensible que délicat...

LUCIE.

Quoi! vous le justifiez? fort bien... Milord, ferions-nous brouillés?

MILORD.

Jamais, Miss Lucie, & si j'avois pû disposer de mes sentimens...

LUCIE.

Prenez garde, Milord, Fanny vous écoute; vous ne pourriez me faire un compliment sans offenser son amour propre. Je vous pardonne une préférence que sans elle vous m'auriez peut-être accordée; je serai même assez judicieuse pour avouer qu'elle la mérite.

MILORD.

Cet aveu vous en rendroit encore plus digne, si...

SIR ARTHUR.

Si nous finissions cela ne vaudroit-il pas mieux?... A demain, Milord. N'y consentez-vous pas, Miss Fanny?

LUCIE.

Elle rougit, c'est répondre.

MI-

MILORD.

Vous avez lû dans mon cœur, vous savez s'il est digne de vous.

FANNY *regarde son pere, en présentant sa main à Milord.*

Mon pere, j'attends que vous me l'ordonniez.

SIR CHARLES *prend la main de Fanny & la met dans celle de Milord.*

Milord, elle est à vous.

MILORD.

Je l'accepte avec la plus tendre reconnoissance.

(*Si l'on veut jouer cette piece sans Divertissement, on peut la finir ici, en ajoutant à cette Scene les deux dernieres lignes de celle qui suit, après lesquelles on placera le Chœur. Tout ce qui peut se passer se trouve guillemeté.*)

SCENE XVIII. & DERNIERE.

SARA, & les Acteurs précédens.

SARA, à Sir Charles.

„ Sir Charles, on vous attend... des instrumens...
 „ de la musique... L'illumination dans l'avenue,
 „ cela fait le plus beau coup d'œil...

MILORD.

„ A propos ; j'ai vû les préparatifs d'une fête...

SIR CHARLES.

„ La naissance d'une JEUNE PRINCESSE que
 „ nous chérifions...

MI-

MILORD.

„ Et que tous ceux qui ont le bonheur de la con-
„ noître, doivent chérir, Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ C'est un jour solennel ici, Milord.. Et puis
„ votre mariage.

LUCIE.

„ C'est un jour de bénédiction pour Sir Charles.

SIR CHARLES.

„ Més domestiques, mes ouvriers, les payfans du
„ village & des environs, je rassemble tout cela,
„ je les régale de mon mieux, & je leur donne moi-
„ même le signal de la joie.

SIR ARTHUR.

„ Quelle nécessité d'aller?..

SIR CHARLES.

„ C'est un plaisir pour moi, Sir Arthur.

MILORD.

„ Que nous partagerons si vous le permettez, Sir
„ Charles.

SIR CHARLES.

„ Je n'osois vous le proposer, Milord ; mais j'al-
„ lois vous quitter un instant. Mon usage est d'an-
„ noncer la fête, de la voir commencer, si j'y man-
„ quois aujourd'hui, ces bonnes gens là croiroient
„ peut-être que je les méprise ou que je ne les
„ aime plus.

MILORD.

„ Digne, Sir Charles ! De pareilles attentions font
„ honneur à l'humanité.

SIR

SIR CHARLES.

„ Et votre approbation , Milord, fait l'éloge de
 „ votre cœur.

SIR ARTHUR.

„ Oui, tout cela est fort beau.. mais finissons.. A
 „ demain la nôce.

SIR CHARLES.

A demain... mes enfans, mes chers enfans,..
 vous allez être heureux...

MILORD, *en l'embrassant.*

Mon pere.. Nous le ferons tous.

C H O E U R.

De ce beau jour,

Gouçons	} les charmes,
Goutez	

Jouissez	} sans allarmes
Jouissons	

Des bienfaits de l'amour.

FANNY, *à Milord.*

Qu'il regne sans cesse,

Dans votre cœur.

MILORD.

Que sa douce yvresse

Egale mon ardeur.

C H O E U R.

De ce beau jour,

Goutez	} les charmes,
Gouçons	

Jouissez	} sans allarmes,
Jouissons	

Des bienfaits de l'amour.

F I N.



LA
SOIRÉE
DE
VILLAGE,
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE, EN VERS,
& Mêlé d'Ariettes;

*Representé pour la premiere fois à Copenhague le lundy 16 May 1768. Sur le Théâtre de la Cour,
par les Comédiens-français ordinaires du Roy.*

LES PAROLES SONT DE Mr. D***,



COPENHAGUE,
chez PIERRE STEINMANN, Libraire.

1769.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLAISE, <i>Paysan,</i> . . .	Mr. Dinézy.
MACE', <i>vieille Paysanne,</i> .	Mad. Dartimont.
COLIN, <i>Jeune Berger amoureux de Lison,</i> . . .	Mr. Delatour.
THERESE, <i>Fille de Blaise,</i>	Mlle. Sainval.
LISON, <i>Jeune Bergere,</i> .	Mad. Dinézy.
LUCAS, <i>amoureux de Rosette,</i>	Mr. Cazimir.
ROSETTE, <i>compagne de Thérèse & de Lison,</i> . . .	Mad. Mercier.

PAYSANS ET PAYSANNES.



chez PIERRE STEIN... Libraire

A. MONSIEUR

DE LA TOUR.

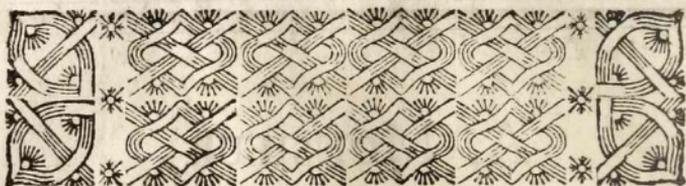
Comédien françois au service de sa Majesté le Roy de Dannemark.

 De ces deux Bagatelles *), l'une est oubliée **); l'autre que vos talens auroient fait valoir, fut destinée à célébrer une circonstance intéressante & n'en est pas moins restée dans l'obscurité; quel présent, Mon cher Ami! Daignerez-vous le recevoir? Aurois-je dû vous l'offrir? Vous pouvez seul décider la question. J'espère que vous la résoudrez favorablement, en acceptant ces deux ouvrages, tels qu'ils sont, avec autant d'indulgence, que j'ay de plaisir à vous assurer de l'estime & de l'amitié que je vous ay voués pour la vie.

D***.

*) La Soiré de Village.

**) La Fête de L'Amour divertissement Allégorique, à l'occasion du retour de sa Majesté le Roy de Dannemarck.



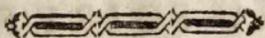
LA SOIRÉE DE VILLAGE, DIVERTISSIMENT EN UN ACTE.

Décoration.

Le Théâtre représente une Campagne agréable: des Cabannes de Paysan sur les aîles, & dans le fond, un côteau couvert d'arbres fruitiers. La maison de Macé est sur le devant à droite; à gauche, dans le fond, est celle de Blaise, dont la porte est ouverte. Plusieurs Paysans travaillent dans la campagne, soit à cueillir des fruits, soit à les rapporter chez eux. Des Bergers assis aux pieds des arbres, gardent leurs troupeaux, qui sont dispersez sur le Côteau.

Overture.

La musique de Cette Overture doit être douce & voluptueuse, & peindre la sérénité d'un beau jour. On doit entendre le chant des oiseaux, le son de la Flutte, de
la



la Musette, ou d'autres instrumens champêtres. Ces sons s'éloignent & se-rapprochent par Intervalles. A-peu près au milieu de l'ouverture, la toile se leve. Thérèse est sur le Théâtre, occupée à cueillir du fruit dont elle remplit un petit Panier. Lorsqu'il est plein, elle le porte chez Macé; elle sort aussitôt, & entre chez Rosette, dont la maison est un peu-plus haut, vis'à vis celle de Blaise. Plusieurs Paysannes vont s'asseoir aux pieds des arbres & travaillent au Rouet à l'Eguille ou à d'autres ouvrages; quelques une vont aider aux hommes & rapportent le fruit à mesure-qu'il est cueilly. Rosette sort & apporte son Rouet, Thérèse la suit une chaise à la main. Colin qui descend du Côteau court au devant de Rosette & La-debarasse de son Rouet. Elle va parler à ses Compagnes, ensuite elle revient sur le devant du Théâtre, s'asseoit & se met à l'ouvrage. Colin & Thérèse vont & Viennent de Côté & d'autre. La Scene Commence, entre cinq & six heures du Soir, dans une des plus belles Journées de l'Été.



SCENE PREMIERE.

ROSETTE, COLIN, THE'RESE,

& ensuite MACE', PAYSANS.

CHOEUR.

Jouissons dans cet azile
De la fin d'un si beau jour
Le Ciel est pur & tranquille,
Le plaisir est de retour.

COLIN.

Les oiseaux de ce-bocage,
Célébrent dans leu ramage
Et l'Amour & le-bonheur.

ROSETTE.

Zéphire agite le feuillage
Et vient nous-donner la fraîcheur.

CHOEUR.

Jouissons dans cet azile
De la fin d'un si beau jour. & C.

(Pendant la-dernière reprise du Chœur, Macé sort de chez elle, apporte un Rouet, ensuite une chaise. Thérèse va lui aider.)

MACE', *en se mettant à l'ouvrage.*

Vraiment, voilà bien du-tapage.

ROSETTE.

N'allez vous pas déjà nous attrister?

THE-

THERÈSE.

Air.

Quand l'hiver glace la Nature
 Le froid chasse le doux Zéphir;
 On voit sécher fleurs & verdure,
 Tout ici ne fait que Languir.
 Mais au printems, les fleurs renaissent,
 Le soleil vient nous réjouir.
 Zéphir sourit, nos chagrins cessent,
 On ne sent plus que le plaisir.

MACE', avec humeur.

Travaillez au lieu de chanter;
 Le jeu n'avance pas l'ouvrage.

THERÈSE.

Voyez si l'on peut être un moment en repos!
 On a beau l'éviter, on la trouve sans cesse.

COLIN.

Le seul plaisir de la vieillesse
 Est de contrarier, Chaqu'âge à ses défauts;
 Et . . .

MACE'.

Quedis-tu?

ROSETTE.

Moi? Rien.

MACE'.

Non, je parle à Thérèse.

THERÈSE.

à moi? vraiment, je dis que vous grondéz tou
 jours.

MACE'.

J'avois bien entendu.

THERÈSE.

Tant mieux, j'en suis fort aise.

A 4

COLIN.

COLIN.

La mere, parlez-nous plutôt de vos amours.

MACE' *se radoucissant.*

De mes amours! Eh! mais, dans le Village,
Lorsque j'étois à mon jeune âge
On parloit de mes agrémens.
J'étois drolette, j'étois sage. . . .

ROSETTE.

Sans doute vous deviez avoir beaucoup d'amans?

MACE'.

Si j'en avois! je vous crois, mes Enfans.
Sans Compter Mathurin; Pierre & le beau
Philene,

Tous les deux vouloient m'épouser.

Si je voulois vous amuser

Je vous en nommerois encore une douzaine.
Cetems est Loin: Il à bien proutement passé
Cetems où nos Bergers, jusqu'à perte d'haleine
Faisoient retentir dans la plaine,
Le nom de la belle Macé.

Voici ce qu'ils chantoient; il m'en Souvient a
peine.

Air.

Il n'est qu'une seule bergere
Qui soit digne de tout charmer,
Le Ciel fit Macé pour nous plaire,
On ne peut la voir sans l'aimer.

2.

Rien n'est si doux que son sourire;
Ses yeux ont l'éclat d'un beau-jour;
Et dans Macé, chacun admire
Les traits de la Mere d'Amour.

THE.

THERÈSE *répète Ironiquement les deux derniers vers.*

Et dans Macé chacun admire
Les traits de la Mere d'Amour.

MACÉ.

Attends, je vais t'apprendre à rire.

THERÈSE.

Ses yeux ont l'éclat d'un beau-jour.

MACÉ.

Voyez, avec quelle arrogance,
On se mocque des Vieilles gens!

ROSETTE.

C'est une Enfant, la mere, un peu de patience.

THERÈSE.

Comment donc? un Enfant! N'ai-je pas quatorze ans?

COLIN.

Quatorze ans! Macé, le belâge!

MACÉ.

Comme elle, autrefois je les eûs
Quatorze ans; mais, dis moi, que sont-ils devenus?

Je les ay confumez dans un dur esclavage:

Des Enfans, le soin d'un ménage. . .

Enfin, vous viendrez-la peut-être à vôtre tour,

Et vous gémirez quelque jour

De n'avoir pas du tems fait un meilleur usage.

THE' RESE à Rosette en bâillant.

Je m'en vais appeler Colas ;
Il à toujours quelque chanson pour rire,
ça nous réveillera.

MACE' se levant pour l'arrêter.

Non, tu m'écouteras,
C'est moi, qui vais chanter.

ROSETTE à Thérèse.

Il faut la laisser dire,
Sinon de tout le soir on ne finira-pas.

MACE'.

ARIETTE.

Le tems passe comme un éclair ;
C'est un souffle que la Jeunesse,
Après l'Automne vient l'hyver,
l'Hyver venu, la beauté cesse.

Fille gentille

Rit & Sautille,

Vous la voyez toujours en l'air ;
Le tems passe comme un éclair.

On méprise la vieilleffe,

On croit par là fixer le tems ;

Jeunes gens,

Bientôt le charme cesse ;

Et vous chantez à Cinquante ans,

C'est un souffle que la jeunesse.

Je me souviens encor. . . .

ROSETTE.

Reposez-vous, la mere,
Lucas que j'apperçois va chanter à son-tour.

SCENE

SCENE SECONDE.

LUCAS, MACE', COLIN,
ROSETTE, THE'RESE,
PAYSANS, & C.

LUCAS.

Oui, si tu me permets de chanter mon amour
Je suis prêt à te satisfaire.

ROSETTE.

Tiens, Lucas, si tu veux me plaire,
Ne me parles jamais de ton amour.

LUCAS.

Comment?

ROSETTE.

Si Je-t'en crois, l'Amour est un-tourment,
Il bannit la gayté, fait naître la tristesse,
Et tu veux m'en parler sans cesse?
Voyez le bel amusement!

ARIETTE.

Dans nos champs, lorsque ta musette
Forme d'agréables accens,
Je suis attentive & muette,
Le plaisir fixe tous mes sens.
Mais quand ta voix flexible & tendre
Chante l'amour & sa douceur;
l'Ennuy S'empare de mon cœur,
Et je suis pour ne plus t'entendre.

THE'RESE.

Ne la crois point, Lucas, souvent elle s'arrête;
En-

En s'en allant; elle tourne la-tête;
Et S'enfuit lentement, pour te mieux écouter.

ROSETTE.

Thérèse, en vérité, c'est être bien peu sage.
Si Lucas alloit s'arrêter
à cet indiscret badinage. . . .

THÉRÈSE.

Voyez le grand malheur!

LUCAS.

Je n'ose me flatter,
De vous voir quelque jour approuver mon hom-
mage.

MACE'.

Finirez-vous bientôt? quelle honte à votre âge
De vous voir ainsi Coquetter!
Je ne m'étonne plus si dans tout le Village. . .

THÉRÈSE à Rosette,

Pour empêcher son radotage
Fais signe à Lucas de chanter,
Un-peu plus loin sous Ce-feuillage,
Colin & moi nous allons l'écouter.

*(Thérèse va chercher Colin, qui est au fond du
Théâtre: Ils s'assoient au pied d'un arbre
& jouent au-pied debœuf. Rosette fait signe
à Lucas, qui vient se placer auprès d'elle &
chante.)*

LUCAS.

ROMANCE.

Gentille tourterelle,
Sous vos tendres ormeaux,
Célébrez la plus belle
Qui soit dans nos hameaux;

C'est

C'est Rose qui m'engage:
Chantez Ses-doux attraits,
Mon cœur lui rend hommage,
Pour ne changer jamais.

2.

Ses yeux à fleur de tête
Semblent lancer des feux;
Un regard vous apprête
Des tourmens rigoureux;
Mais quand sa belle bouche
Appelle le desir,
Sa rigueur effarouche
L'Amour & le plaisir.

3.

Sur sa lèvre vermeille
Repose le Zéphir;
C'est Vénus qui sommeille
Quand on la voit dormir.
ô! Bergere cruelle,
Soulage ma languer!
Ou cesse d'être belle,
Ou bien, rends moi mon cœur.

ROSETTE.

Crois-moi, ne gardes point une vaine espérance.
Je chéris ma tranquillité. . .

THERESE jouant avec Colin.

C'est moi; tu n'as pas bien compté.

COLIN.

Recommençons.

LUCAS.

Eh! quoi, mes soins, ni ma Constance,
Jamais n'obtiendront du retour?

THERESE jouant avec Colin.

Je prétends compter à mon tour.

COLIN.

COLIN à *Thérese.*

Tu me-dois un-baiser.

MACE'.

Voyez cette effrontée!

La voila dans ou coin feule avec un garçon.

THE'RESE *prenant la main de Colin.*

Oh! pour cette fois-cy, tu ne diras pas non ;
Je-la-tiens.

COLIN *voulant retirer sa-main.*

Point dutout.

MACE' *voulant frapper Thérese avec sa-quenouille.*

Je serois bien tentée. . . .

Oh! si javois là mon bâton!

ROSETTE.

Qu'est-ce donc?

THE'RESE *S'approche.*

C'est Colin qui doit une chanson.

Jel'ay gagnée.

ROSETTE.

Eh! bien?

THE'RESE.

Il cherche, une défaite,

Et ne veut plus chanter.

COLIN.

écoutez-moi, Rosette,
Et décidez après qui de nous à raison.

THE'RESE.

Oh! c'est moi, ne vous en-déplaise.

RO-

ROSETTE.

Nons allons voir.

COLIN.

Je viens de gagner à Thérèse
Un Baïser. . . .

MACE'.

Un Baïser!

COLIN.

Qu'elle à fû-refuser.

THERESE.

Assurément.

COLIN.

Eh! bien, ne puis-je pas user
Du droit de refuser comme elle?

THERESE.

Non; vôtre dette est plus nouvelle. . .
Et puis, vous convient il d'exiger ce baïser?

LUCAS.

Pourquoi l'avoir promis?

THERESE.

C'étoit pour m'amuser.

COLIN.

Moi de même.

ROSETTE.

Je vais ajuster la-querelle.
Thérèse, quand on jouë il ne faut point ruser.
Colin va nous chanter une chanson nouvelle,
Et tu lui donneras une main à baïser.

THE-

THERÈSE.

Oh! passe pour la main.

LUCAS.

Vour y perdez, la-belle.

COLIN.

A RIETTE.

Profitez bien, jeunes fillettes,
 De la saison des amourettes:
 Employez bien vòtre printems
 On cesse bientôt d'être belles,
 L'amour s'envole à tîre d'aîles,
 Et d'avoir été trop cruelles,
 On se désole à quarante ans,
 Fille, qui touche à la vieillesse,
 Voudroit rappeler la tendresse,
 Elle veut plaire, il n'est plus tems.

(à Thérèse après avoir chanté.)

Je viens de m'acquitter. . . .

THERÈSE

Rosette y pense t'elle?

(Ici Blaise paroît & s'arrête au fond du Théâtre.)

LUCAS.

Que de façons!

THERÈSE donne sa main à Colin.

Colin embrasse Thérèse.

Colin, je vous défends d'oser. . . .

(à Rosette après que Colin l'a embrassée.)

Voyez-vous?

MACE'.

Attendez, petite peronnelle.

ROSETTE.

Je te devois cela, pour t'apprendre à jazer.

(Les

(Les paysans & paysannes occuppez dans la Campagne, se dispersent insensiblement & sont supposéz avoir fini du Côté où on les à vûs. Les uns rentrent chez eux, les autres commencent d'autres ouvrages; mais il en doit rester fort peu sur la Scene.)

SCENE TROISIEME.

LUCAS, MACE', COLIN,
THERESE, BLAISE,
ROSETTE & C.

BLAISE s'approchant.

Fort bian, Monsieur Colin, vous avez bon
Courage,
A ce qu'il me paroît: c'est fort bian fait à vous.

THERESE.

Mon pere. . .

BLAISE.

Qu'est ce? Eh bian? ce jeu là t'sembloit
doux?

Tu n'ime croyois pas là, je gage.

LUCAS.

Bon soir, Blaise.

MACE'.

Pour moi, je suis dans une rage. . .

BLAISE.

Bon soir, Enfans. Macé, calmez donc vot'cour-
roux.

Ils ont tort, j'en convians; mais morguenne, à
leur âge,

B

N'fai-

N'faisons nous pas comme eux ? Ils font tout
comme nous.

Une autre fois pourtant, Thérèse, fois plus sage.
La Couteume de ça, vois-tu, ne vaudroit rian.
ç que j't en difons, c'est pour ton bian,
Et je n'prétendons pas t'en parler d'avantage.

M A G E'.

Oui, passez-leur ce badinage,
Et vous verrez après ce qu'il arrivera.

B L A I S E.

La mere, l'on y pourvoira.
Laissez-les s'amuser en faisant leur ouvrage.

Morgué, ça fait plaisir à voir.
Chantez, riez, enfans, j'n'ons pas l'humeur fau-
vage. . . .

Mais, chacun s'tait ! s'riez vous devenus muets
ce soir ?

Pour un mot que j'ons dit, le trouble, est au
ménage.

Eh ! r'venez à vous, mes Enfans,
Quoi qu' j'ayons passé, not' jeun' tems,
Jaimons encor l'plaisir ; je n'gênons point ma
fille ;

Mais alle est vive, alle est gentille,
ça va, ça viant, soir & matin,
Et je craignons, Colin . . . tu m'entends bian,
. . . Enfin

Il faut qu' un pere de famille
Se souviennie toujours que le Diable est bian fin.

T H E' R E S E.

Je n'auerois pas donné ce baiser si Rosette . . .

BLAI-

BLAISE.

Ce baiser, ce baiser, c'est une affaire faite,
N'y a pûs de r'mede à ça, n' songeons qu' a nous
réjouir.

LUCAS.

C'est vrai; c'étoit pour rien, faire bien du ta-
page.

MACE.

Pour rien! pour rien! Comment, une fille à
son âge. . .

COLIN.

Elle est insupportable.

BLAISE.

Hon! j'voyons dans tes yeux
Qu' t'aime à batifoler, Colin, t'es un bon drille.

COLIN.

A mon âge, Papa, le tems est précieux.

BLAISE.

Tu le mets à profit.

COLIN.

Eh! puis-je faire mieux?

BLAISE.

T'as raison. Dans le cœur, drès que l'plaisir
pétille,

Faut être prompt à le saisir.

Si l'on ne songe pas à le bien retenir,

Il s'échappe comme une Anguille

Au moment qu'on croît le tenir.

COLIN.

Oh! je fais comme il faut s'y prendre:

B 2

à vingt

à vingt ans, avec un cœur tendre,
On n'a pas besoin de leçon.

ROMANCE.

La Nature nous inspire
Et nous guide pas à pas.
à quinze ans le cœur soupire,
Il craint, il cherche, il desire
Un bien qu'il ne connoît pas.

2.

La plus timide bergere
Sent l'usage de son cœur.
Elle veut aimer & plaire,
à vingt ans l'amour l'éclaire
Et la conduit au bonheur.

3.

En vain l'austère sagesse
Croit écarter les desirs.
Sur les pas de la jeunesse
L'amour voltige sans cesse
Et rassemble les plaisirs.

BLAISE.

A cinquante ans, on peut encor, ne vous déplaîse.

MACE'.

Thérèse, viens de ce côté.

BLAISE à Colin.

Alle nous écouteit.

MACE'.

Riez. En vérité. . .

Oh! la belle leçon! tu devrois rougir, Blaise.

BLAISE.

Va t'en à la maison, Thérèse, va nous qu'rir
Un'bouteille d'bon vin, j'voulons nous raffraî-
chir.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

LES ACTEURS PRECEDENS

excepté THERESE.

BLAISE.

A propos. Savez vous çqu'on dit dans le
village?

ROSETTE.

Non, qu'est ce?

BLAISE.

Gros Thomas veut épouser Lizon,
La mere l'voudroit bian; mais la fille refuse.

COLIN *à part.*

Lizon! qu'ai-je entendu?

ROSETTE.

Je crois qu'elle à raison.

MACE'.

Elle à tort: qui refuse, muse.

BLAISE.

L'y à queuqu' amour sur jeu; j'avons même
soupon.

Mais qu! as-tu donc, Colin?

COLIN *troublé.*

Oh! rien. C'est que je pense...

BLAISE.

A Lizon? C'est bian fait .. au surplus j'saurons
tout,

B 3

All'va

All'va v'nir & J'allons l'y d'mander d'bout en-
bout.

C'qu'est d'vrai touchant cette alliance.
J' nous en doutons quasi; mais J'n'en sommes
pas certain.

J'avons crû long tems que Colin
Près de Lizon pouffoit sa chance.

MACE'.

Vraîment; c'est pour son nez! il la voudroit en
vain.

COLIN.

Oui, J'aimerois sans espérance.

ROSETTE.

Pour obtenir Lizon, il faut de la constance.

COLIN à Blaise, par reflexion.

Et Lizon, dites-vous, refuse gros Thomas?

SCENE CINQUIEME.

THERESE & LES ACTEURS
PRECEDENS.

THERESE *apportant une cruche & des verres.*
V'la du vin.

BLAISE.

Mets ça là. Varses, l'ami Lucas.
Même, j'te permettons d'commencer par Rosette,
Bian entendu pourtant que tu n'moubliras pas.
Moi, tandis que tu verferas
J'vais vous dire une chansonnette.

(Lucas)

(Lucas verse à boire à tous les Paysans & Paysannes, excepté à Macé.

CHANSON.

Morgué vive le bon vin;
Il fait naître la tendresse;
Amis, mettons nous en train
Aimons & bûvons sans cesse,
Morgué vive le bon vin.

(Tous les Acteurs répètent en chœur, le refrain de chaque couplet.)

2.

Quand j'm'éveille le matin,
J'courons bian vite à ma pinte;
Alle chasse le chagrin
Dont parfois j'ons l'ame atteinte.
Morgué vive le bon vin.

3.

Pierre, à jeun prit Mathurin,
Pour ly demander Claudeine,
Néant; mais le landemain
ça s'fit en bûvant chopeine.
Morgué vive le bon vin.

4.

Queu plaisir, le verre en main
D'attaquer une tigresse!
Amis, chantez mon refrain;
Aimez & bûvez sans cesse.
Morgué vive le bon vin.

CHOEUR.

Morgué vive le bon vin.

BLAISE à Macé.

Bûvez un petit coup, la mere,
ça vous f'ra du bian.

LUCAS.

Oui, ça vous rajeunira.

MACE'.

ça vous rajeunira! Blaise, fais les donc taire:
Parceque je suis vieille on ne m'écoute guere;
Mais je donne un soufflet, au premier qui rira.
(elle boit.)

Il est bon.

LUCAS à Blaise.

Redoublez.

THERÈSE à Rosette.

Elle l'avalera.

BLAISE.

Bûvez encor ce petit verre,
N'y à presque rian.

MACE' prenant le verre.

Allons, à ta fanté, Compere.

ROSETTE.

Nous verrons ce qu'il en fera.

BLAISE à Thérèse.

Thérèse, va r'porter tout ça.

THERÈSE.

Jy vais.

(Elle sort avec la cruche & les verres.)

BLAISE.

Qu'fais-tu donc là? tás l'air d'un Nicodème,
Colin, d'pis un moment tu n'es plus d'bonne
humeur.

Est ce l'amour qui t'tiant au Cœur?
Faut chasser ça, vois tu; j'avons été tout
d'même;

Mais j'avons pris l'dessus, j'n'aimons pas la lan-
gueur.

Prends

Prends le tems comme il vient, c'est là l'meilleur
Système.

COLIN avec joye, appercevant Lison.

Ah! je crois que voila Lison.

BLAISE.

Comme il voit ça de loin! j'avois morgué, raison.
Jons deviné tout le mistere.

(Ici Macé commence à s'endormir; mais d'un sommeil interrompu. De tems en tems elle est réveillée, ou par quelqu'un qui parle haut, ou par une mouche qui se pose sur son visage, ce qu'elle doit exprimer en la chassant avec sa main: dans un autre moment elle se leve pour essayer de vaincre le sommeil; elle se rasseoit, prend sa quenouille, & se rendort aussi tôt.)

SCENE SIXIEME.

MACÉ endormie, LUCAS, BLAISE,
LISON, ROSETTE, COLIN,
& ensuite THERESE.

ROSETTE à Lison.

Tu viens bien tard ce soir.

LISON.

Je fors de la maison.
Colinette est avec ma mere,
Sans cela, d'aujourd'huy je n'aurais pû venir.

BLAISE.

Alle vouloit donc vous r'tenir?

B 5

LI-

LISON.

Nenny ; mais je craignois de la mettre en colere.

(Elle saluë Colin très froidement & Lucas avec beaucoup de gayté.)

Ah ! te voila, Lucas ? Bon soir, Monsieur Colin.

COLIN *à part.*

Quel accueil ! . . . Mais je le mérite.

LISON.

Thérèse n'est point là ?

COLIN *à part.*

Ma présence l'irrite. . . .

Je n'ose lui parler.

BLAISE.

Colin à du chagrin ;

J'voyons ça.

LISON.

Je le plains. (*à part.*) Il rougit, le volage,

ROSETTE.

Eh bien ? à quand ton mariage ?

LISON.

Mon mariage ?

ROSETTE.

Eh ! oui.

LISON.

Tu te moques, je crois.

BLAISE.

Non parguoi, c'est l'bruit du village.

ROSETTE.

Et Thomas, est celui dont ta mere à fait choix.

(Les

(Ici Thérèse rentre sur la Scène.)

LISON.

Encore un coup, vous voulez rire.
Nous ne l'avons pas vû de puis plus de deux
mois.

Ce bruit est faux.

COLIN à part.

Ah! Je respire!

J'ay peine à cacher mon transport.

(Blaise se promene.)

*) THERÈSE *approchant avec vivacité.*

Chut: le vin fait effet, la mere Macé dort.
Bon soir, Lison.

LISON.

Bon soir. D'où vient cette allegresse?

THERÈSE.

Paix donc, ne parlez pas si fort.

Pour lui faire une bonne piece

Je voudrois m'approcher doucement..... My
voilà.

Je vais la réveiller avec ce chardon là.

ROSETTE.

Tu n'auras pas assez d'adresse **).

THE-

*) Thérèse en entrant Sur la Scène, aperçoit Macé, qui dort: elle fait à Rosette un signe d'intelligence, court à l'un des Cotez du Théâtre, cueille une branche de Chardon & revient à pas de Loup. Blaise l'observe sans qu'elle s'en aperçoive.

**) Dans l'instant que Thérèse s'approche pour piquer la vieille, Blaise se trouve près d'elle, Thérèse le voit & se retire promptement. Ne croyant pas avoir été

THERÈSE.

AIR.

Je n'irai plus Sous la Coudrette.
 Hier en cherchant la Noifette
 Je vis un Loup suivre mes pas.
 Pour l'éviter je pris la fuite;
 Mais je n'allois pas assez vite,
 C'étoit fait de moi sans Colas.

BLAISE.

T'as beau chanter, j't'ons vu. Tu veux en vain
 t'cacher.
 Je n'prétendons pas ça, Thérés', veux tu m'
 fâcher?
 Je t'avons dit cent fois d'respecter la vieillesse.
 (*Thérèse va au fond du Théâtre.*)

LUCAS à Lison.

Pour Thomas, votre cœur n'a donc point de ten-
 dresse,
 Et ce bruit est sans fondement?

COLIN avec Timidité.

Lison peut espérer un parti plus fortable.

LISON sans le regarder.

Ah! je n'en cherche point.

BLAISE.

Mais v'la qu'est admirable!
 Colin vient de r'trouver la parole.

LISON.

Comment?

BLAI-

été aperçue, elle fait semblant de Cueillir des
 Fleurs, ou toupille autour des arbres en chan-
 tant. Blaise la regarde d'un air mécontent.

BLAISE.

Dud'puis que j'lons surpris qu'il embrassoit
Thérese,
Il n'a presque rian dit, il est tout foucieux.

LISON à part.

Thérese! l'inconstant!

COLIN à part.

La peste soit de Blaise.

ROSETTE à Lison.

Lucas est, comme lui, devenu serieux.
Il me parloit d'amour, tu fais ce que j'en pense.
J'ay voulu rire de ses feux,
Et depuis ce moment il garde le silence.

BLAISE.

Aussi je t'l'avons dit, Lucas,
Si tu veux t'faire aimer. ç'n'est pas là la magniere.
Veux-tu qu'on pense à toi, quand tu n'explique pas?

Un' fille fait toujours la sévere,
C'est l'vsage: Eh! bian soit, ç'n'est pas là l'em-
barras,
ça n'doit pas te r'buter, faut plus d' un jour pour
plaire.

LUCAS.

Comment donc, plus d'un jour! voila six mois
vraiment,
Que je soupire pour Rosette,
Sans qu'elle ait d'un seul mot adouci mon tour-
ment,

BLAISE.

Six mois! Eh! mais, c'est long! ça n'est pas bian,
Fillette.

Si

Si Lucas s'plaint, il n'à pas tort.
 J'voulions le condamner d'abord;
 Mais c'est par trop d'rigueur, faut être plus hu-
 maine.

Lucas est bon garçon, son pere à des écus;
 ça doit vous engager à fair' finir sa peine.

LUCAS.

Je ne le vois que trop, mes soins sont super-
 flus.

BLAISE.

Eh! bian, Nigaud, n'foupir' donc plus.
 Prends un' fois ton parti, brise un' si dure chaîne.

ARIETTE.

Crois moi, Lucas, sans t'affliger

Il faut cesser d'être Fidele.

Pour se vanger d'une cruelle

Le vray moyen c'est de changer.

L'papillon, à la Rose

Nouvelle éclosé

D'rès l'matin porte Son ardeur.

En son c'hmin S'il trouve une épine

Alle pique, jl Se mutine,

Jl S'obstine,

Et parfois il est vainqueur.

Mais S'il n'éprouve que rigueur

Aussitôt jl S'envole

Et près d'une autre fleur

L'changement le Console.

Crois moi, Lucas, & C.

LUCAS.

Ah! Blaise, il est trop tard pour reprendre mon
 cœur.

ROSETTE.

Mais qui me répondra que tu seras fidele?

LU-

LUCAS.

Quoi! vous pouvez encor douter de mon ardeur?

BLAISE.

N', fais-tu pas qu'la doutance est l'jargon de
chaqu' belle?

LUCAS.

ARIETTE.

Ma Rosette, Sois moins Sévere
Pour L'amant qui t'offre sa foi:
Le Dieu qui te forma pour plaire,
M'enchaîne à jamais Sous ta loi,
En-vain ta bouche me répète
Que je ne puis fixer ton cœur;
L'instant où je vois ma Rosette,
Est toujours L'instant du bonheur.

ROSETTE.

Je te crois; mais, Lucas, une amante nouvelle
Saura bientôt te faire oublier ma rigueur.

LUCAS.

Pouvez-vous le penser, cruelle?

Quoi! lorsque je vous jure, une ardeur éternelle...

LISON à Rosette,

Ne crois pas ses sermens, tout amant est trom-
peur.

COLIN.

Loin de parler en sa faveur,

Lison contre lui se déclare!

La Constance en amour est elle donc si rare?

ARIETTE.

C'est par vos yeux qu'amour lance ses traits;

C'est de vous qu'il tient sa puissance;

Pouvez-vous avec tant d'attraits,

D'un amant craindre l'inconstance?

LI-

LISON *à part.*

Le perfide!

COLIN *à Lifon.*

Sur quoi supçonnez-vous Lucas?

BLAISE *a Colin.*

Allons ferme.

LISON.

Sur quoi! ne m'interrogez pas.

D'un mot je pourrois vous confondre,

Il est tant de bergers ingrats!

Vous le savez, Colin.

COLIN *a part.*

Je n'ay rien à répondre.

BLAISE *regardant Colin qui se trouble.*

M'est avis qu'tu rougis! serois-tu dans le cas?

LISON.

AIR.

(Majeur.)

Près d'une tendre fleur,
 Le trop léger Zéphire,
 Du penchant qui l'inspire
 Suit l'attrait enchanteur.
 à peine est-il heureux,
 Que son cœur se dégage,
 Et bientôt le volage,
 Forme de nouveaux nœuds.

(Mineur.)

Ainsi, quand un amant
 Veut séduire une belle,
 D'une ardeur éternelle
 Il lui fait le serment.
 Mais au premier instant,
 Il prouve à la bergère,
 Qu'un berger fût de plaire
 Est bientôt inconstant.

BLAISE.

Morgué, je n'vous écoutons pas,
 Lifon, c'est mal à vous d'entretenir la querelle.

ROSETTE.

S'il étoit un berger fidèle,
 Peut être j'aurois pû te préférer, Lucas.

Oui

Oui, j'en aurois fait la folie;
 Mais aufitôt que je m'oublie,
 Quand je songe à former des nœuds remplis
 d'appas,
 Je ne fais quoi me dit tout bas
 Que c'est vouloir troubler le repos de mavie.

BLAISE.

Vot'je n'fait quoi ne fait ç'qui dit.
 Que diantre allez-vous là vous mettre dans l'esprit ?

COLIN à Rosette.

Avez-vous fujet de vous plaindre
 Depuis que sous vos loix. . . .

LISON.

Rosette à tout à craindre
 Si d'un amant elle écoute les vœux.
 Hélas! jusqu' à ce jour son fort est trop heureux,
 Colin, pour quoi voulez-vous la con-
 traindre
 A former de si tristes nœuds ?

ROSETTE

Va, je faurai bien me défendre.
 Ils ont beau faire tous les deux,
 Mon cœur n'est pas si facile à surprendre.

LISON.

Prends y garde, un amant est toujours dangereux.

ARIETTE.

L'Amour sourit pour nous séduire;
 Mais dès qu'il a lancé ses traits,
 Plus léger que le Zéphire
 Il s'envole pour jamais.

(Ici Thérèse revient à la Scene.)

MACE' se réveillant en sursaut.
 Comment, comment on chante ici ?

C

LI.

LISON.

C'est vous, la mere.

MACE'.

Paix, je vais chanter aussi.

LISON, *aux autres.*

Elle rêve.

MACE' *encor à moitié endormie.*

Paix donc; taisez vous pour m'entendre.

AIR.

1.

La Bergere Colette
 Un jour au bord de l'eau ;
 Disoit la chansonnette
 En gardant son troupeau ;
 Mais Colas qui la guette
 Vint méchamment,
 Lui voler sa houlette
 Tout doucement.

2.

La pauvrete s'écrie,
 Et court après Colas ;
 Au bord de la prairie
 Elle fait un faux pas.
 Le beau berger Delphire
 Vite accourut ;
 Or, je ne puis vous dire
 Ce qu'il en fut.

LISON.

Elle est de bonne humeur?

THERESE.

C'est qu'elle est endormie.

LUCAS.

Quand elle ne dort pas c'est un autre refrain.

MACE' *reveillée tout à fait.*

Ah! ah! c'est toi, Lison.

LISON.

Vous voila bien en train.

BLAISE.

Lucas vous l'disoit bien, ç'vin vous à rajeunie.

MA-

MACE'.

De quoi te mêles tu?.. Je suis toute assoupie.
(*Elle veut se lever & retombe sur sa chaise.*)

THERESE.

Allez vous reposer jusqu' à demain matin.

MACE'.

Pour te laisser courir? je n'en ai point envie.
Allons, viens me donner la main.

(*Macé se leve, prend le bras de Thérèse & rentre chez elle. Thérèse la suit d'un Air de mauvaise humeur.*)

SCENE SEPTIEME.

BLAISE, LISON, LUCAS, ROSETTE, COLIN.

BLAISE.

Il est tems de quitter l'ouvrage,
Rapprochez-vous, enfans, qu'cha cun d'vous à
son tour,

Pour achever gayment le jour
Cont'queuqu' histoire d'Son jeune âge.

LISON.

C'est vous qui devez commencer.
(*Chacun se rapproche de Blaise.*)

BLAISE.

Volontiers: Auprès d'nous, Colin, vians donc
t'placer.

T'es tout comme un hybou: Là, fais-nous bon
visage.

Ecoute moi, ça vaut mieux que d'penser.

COLIN.

Parlez, je vous écoute on ne peut davantage.

BLAISE.

Vous connoissez tretous Suzon
Alle étoit autre fois d'humeur accommodante:

Son pere, l bon homme Simon
La veilloit d'près, & quand il disoit non
Falloit qu' all' fut obéissante.

Alle aimoit Colinet, comment fair' pour se voir?

La chose étoit embarrassante,
ç pendant Suzon fut y pourvoir.

Alle donne à Colinet un rendez-vous un soir.

Colinet frappe. . . . L'valet étoit d la confidence,

Il ouvre sans dir mot: V'la Colinet qu' avance

Tout doucement. . . . L'amour ne fait pas tout
prévoir.

Au lieu de chez Suzon, l'galant entre chez
l'pere.

Simon s'éveille au bruit. . . . Est ce vous, lui
dit on?

Oui, c'est moi s'répond il. . . . à la voix de Simon
Qui fut sot? ce fut le garçon.

Il décampe aussitôt. . . Hé, Suzon, d la lumiere,
S'fait Simon en sautant du lit.

J'croys qu'il y à là queuqu' esprit.
Un esprit! s'fait Suzon, ah! j'nous sauvons, mon pere.

Alle disoit vrai, morgué, s'pendant que Simon
Réveilloit tous fes gens, Colinet & Suzon

Profitant de cette bagarre,
Aidez par le valet, s'en alloient sans dir'garre,

Et

Et drès le landemain Simon fut trop heureux
De les marier tous les deux.

LUCAS.

Le tour est bon.

BLAISE.

Motus: j'apparcevons Thérèse,

Et je ne ferions pas bian aise

Qu' all' m'eût entendu conter ça.

Thérèse est la malice même:

All' pourroit profiter d'un pareil startageme
Pour m'attrapper queuqu' jour.

*) SCENE HUITIEME.

THERESE, MACE' & LES AC-
TEURS PRE'CE'DENS.

BLAISE.

Jvous attendions.
Macé, mettez-vous là;

MACE'.

Je vais m'asseoir près de ce Hêtre.

BLAISE.

Jons conté nôtre part, c'est à vous, jeunes gens.

LISON.

Je me rappellerai peut être

Une Histoire de mon printems.

Si je m'en souviens bien, elle est intereffante.

C 3

BLAI-

*) J'ay pris l'idée de cette Scene dans le quatrieme
chant des Georgiques Françaises, & j'ay marqué avec
des Guillemets les vers que j'ay crû devoir conserver.

BLAISE.

De son printems! morguenne alle n'a pas vingt
ans!

(à Lison.)

Allons, dites toujours, ça fait passer le tems.

(Tous les Acteurs se rassemblent, forment un demi cercle & doivent se trouver dans l'ordre suivant, en commençant par le côté du Roy. Macé un peu plus haut assise au pied d'un arbre & travaillant à l'éguille. Thérèse, Blaise, Lison au milieu: Lucas, Rosette, Colin sur le bord du Théâtre: Il est dans l'attitude d'un homme inquiet & regarde furtivement Lison.)

LUCAS.

Nous t'écoutons, Lison,

COLIN à part.

Ah! Dieux, qu'elle est touchante!

(Colin regarde Lison: Leurs regards se rencontrent: Ils baissent les yeux: Lison est emuë; Colin est interdit.)

LISON.

Je parlerai naïvement.

Vne jeune & simple bergère,
Ignoroit le danger que l'on court en aimant.
L'amour à ses genoux conduisit un amant
Qui sembloit réunir tout ce qu'il faut pour plaire.

MACE' travaillant.

Oh! sans doute, il étoit charmant.
Cela peut il être autrement?

BLAISE à Macé.

Morgué, n' la troublez pas, la mere.

THE-

THERESE *vivement.*

Eh! bien, le berger?

COLIN *à part.*

Quel moment!

LISON.

Je vous aime, dit-il, seule vous m'êtes chère;

Recevez ici le ferment

Que je fais d'aimer constamment.

MACE'.

Ce ferment là ne coûte guère.

On le rompt si facilement!

LISON.

La bergere essaya de paroître sévère;

Mais sa rigueur ne dura qu'un moment.

Elle crut tout: hélas! comment

Douter qu'un berger soit sincère,

Quand il parle si tendrement!

MACE' *toujours travaillant.*

Il faut douter de tout dans le siècle ou nous
sommes.

Si l'on vouloit croire les hommes,

On ne finiroit pas vraiment.

ROSETTE.

La mère, un peu de patience.

BLAISE *à Macé.*

Parguoi, j'vous d'mandons du silence.

J'voulons écouter tranquillement.

C'berger là pourroit bien être d'not' connois-
sance.

LUCAS.

Poursuis, Lison.

(L'embarras de Colin augmente à mesure que Lison parle.)

LISON.

Sans crainte & sans expérience,
L'innocente reçut les vœux de son vainqueur,
Et par une double jmprudence,
Elle donna son chien, sa houlette & son cœur.
Elle crût par cette assurance,
Enchaîner son amant & fixer le bonheur.

COLIN à part.

Jamais Lison ne fut si belle.
Ah! mes remords & mon ardeur
Vont la venger d'un infidele.

BLAISE.

Achevez-donc.

LISON.

Le tems éclaira son erreur.
Chaque jour augmentoit l'amour de la bergere,
Un moment lui ravit le cœur de son berger.
L'ingrat est devenu léger,
Sans la voir devenir légère.
Hélas! elle n'a pû changer.

R O M A N C E.

Vn jour au lever de l'Aurore,
Elle suit son perfide amant;
Aux pieds de l'objet qu'il adore,
Il vole avec empressement.

Dieux! quel moment pour la bergere!
Elle veut fuir... Elle revient...
Elle approche, & voit à Glycère
Donner sa Houlette & son chien.

"Peut elle oublier cette injure?

"Non. Jamais le tems ne pourra

Guéris

" Guérir sa cruelle blessure ;

" Je la connois, elle en mourra.

(Lison se détourne pour cacher ses larmes.)

COLIN tombant aux genoux de Lison.

" Quoi ! j'ay pû trahir ta tendresse !

" Lison, j'ay pû briser nos nœuds !

Vois Colin à tes pieds gémir de sa foiblesse.

Jose te rendre ici mes sermens & mes vœux,

Je réclame ton cœur : je jure pas tes charmes,

De vivre à jamais sous ta loi.

L'amour, le tendre amour te répond de ma foi,

Laisse lui calmer tes allarmes.

Sa main doit essuyer les larmes,

Que tu répands encor pour moi.

(Lison tend la main à Colin pour le relever, tout le monde se leve.)

BLAISE.

Jen pleurons de plaisir.

MACE'.

Ils m'ont présqu'attendrie.

LUCAS.

Que Colin est heureux !

ROSETTE.

Je ne m'étonne pas

Si vous preniez tantôt le parti de Lucas.

THE'RESE.

Le frippon !

COLIN.

Décidez du bonheur de ma vie :

Vous ne répondez rien, Lison, je suis haï.

Votre courroux est légitime

C 5

Où,

"Oùï, je dois être la victime
 "De mon amour que j'ay trahi.

BLAISE.

"Ingrat, tu fais que je t'adore.
 "Jamais, jamais tu ne fus condamné:
 "Ma bouche t'accusoit encore
 "Que mon trop foible Cœur t'avoit tout pardonné.

COLIN.

AIR.

Oùï, mon cœur est à toi pour Jamais:
 Jamais Colin ne fera volage;
 Lison, formons des nœuds pleins d'attraits
 Pour Jamais je m'engage.
 En ce moment, non tendre retour,
 T'offre l'aurore d'un plus beau jour.
 Calme tes peines,
 Reprends tes chaînes,
 Des mains de l'amour.

COLIN & LISON *Ensemble.*

Oui, mon cœur est à toi pour Jamais;

Jamais Colin] ne fera volage.
 Lison]

Lison,] Formons des nœuds pleins d'attraits,
 Colin,] Pour Jamais je m'engage.

BLAISE.

Morgué, j'approuvons la bargere;
 ça m'a bouté la joyé au cœur.

MACE'.

Comme toi, leur amour me met de bonne hu-
 meur.

BLAISE.

Lison, j'allons de ç pas en parler à vot'mere.

MA-

MACE'.

Ne vous en mêlez pas ; J'en ferai mon affaire.
Demain nous finirons cela.

Vne femme dans ces cas là
s'explique toujourns mieux qu'un homme ne peut
faire.

THERESE *s'approchant avec timidité.*

Mon pere. . . .

BLAISE *brusquement.*

Eh! bian, qu est ce que tu veux?

THERESE *se cachant avec son tablier.*

Si vous vouliez aussi me marier, mon pere.

MACE'.

Là, Blaise, tu l'entends, ça n'est il pas hon-
teux?

BLAISE *à Macé.*

Faut-il pour ça s'mettre en colere?

(à Thérèse.)

Fillette, j'varrons ça dans une année ou deux.

(à part.)

Stependant, j'voyons bian qu'il feroit dangereux,
De trop tarder à m'en défaire.

(haut.)

Vous, mes Enfans, foyez joyeux,
Voila les garçons du Village

Qui v'nont se réjouir, il faut faire comm'eux.
Pour célébrer vot'mariage

J'voulons ainsi que vous prendre part à leurs
jeux.

(à Co-

(à Colin.)

Toi, Colin, ne fais plus d'fredaines.
 Vne femme peut bian vous les passer un fois ;
 Mais à la seconde, Morguenne,
 Sans fair' semblant de rian, sans s'donner biau-
 coup d'peine,
 Alle se vange en tapinois.

SCENE NEUVIEME & DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS,
 TROUPE DE PAYSANS ET
 PAYSANNES.

DIVERTISSEMENT.

Une troupe de Paysans entre sur le Théâtre par différens Côtés. Les uns descendent du côteau, les autres reviennent de la Campagne. Ils portent, chacun les attributs de leur Etat ; le Bûcheron une Cognée, le Berger sa houlette & C. Aussitôt que les femmes les aperçoivent, elles vont au devant d'eux, expriment le plaisir qu'elles ont de les revoir, & les débarrassent de leurs outils, qu'elles portent à leur maison. Elles reviennent & proposent aux hommes de se reposer des fatigues de la Journée. Ceux cy répondent qu'ils aiment mieux se rafraîchir & danser. Une Paysanne rentre & revient avec du vin qu'elle distribue à chacun. On se rassemble & le divertissement commence.

MAR.

MARCHE.

I. ENTREE.

LA MAIN CHAUDE.

ROSETTE coupe le Divertissement par l'air suivant.

AIR.

Viens habiter nos paisibles retraittes:
 Vole, Amour,
 C'est pour toi seul qu'elles font faites,
 Vole, Amour,
 Dans nos bois fixe ton séjour.
 Viens recevoir l'hommage
 De nos cœurs satisfaits:
 Non ce n'est qu'au village
 Qu'on sent le prix de tes biens-faits,

II. ENTREE.

LE COLIN - MAILLARD.

AIR en Vaudeville.

MACE.

Dans mon printemps
 Vive & bien faite,
 Je me plaisois à la fleurette
 Mes regards fixoient mille amans.
 Mais aujourd'huy, quelle tristesse!

Plus

Plus d'amans, adieu les douceurs ;
 L'âge avance, & me dit sans cesse,
 C'est pour embellir la jeunesse
 Que l'Amour fait naître des fleurs,

BLAISE.

Au tems jadis
 Sous la Coudrette,
 De loin j'guettois une Fillette
 Comme le Chat fait la fouris.
 J'l'atrappois, elle avoit biau faire,
 Falloit qu'all'me donnât son cœur ;
 A présent c'est tout le contraire,
 J'ons bian poursuivre une'bergere,
 Elle en est quitte pour la peur,

THERÈSE.

On dit qu'au bois
 Avec Silvandre
 La simple Annette va se rendre
 Chaque matin en tapinois.
 Tous deux au bois que vont ils faire ?
 Ah ! si j'en dois croire mon cœur,
 Il me dit que sur la fougere,
 Silvandre & la jeune Bergere
 Ensemble ont trouvé le bonheur.

LUCAS.

Pour être heureux
 En mariage,
 Voici le Secrets du village,
 Retenez bien, Maris fâcheux.
 l'Amour, l'estime & l'innocence,
 Sont les Seuls argus de l'honneur.
 Notre grille est la Constance ;
 Et dans les bras de la Constance,
 l'Hy-men dispense le bonheur.

LISON à Colin.

Dieux ! quel moment,
 Quand ta bergere
 Apprit que ta flâme légère
 Formoit un autre engagement !
 L'Espoir m'offroit en vain ses charmes,
 Rien ne suspendoit ma douleur.
 Un mot à calmé mes allarmes,
 Je te vois, tu séches mes larmes,
 Je ne sens plus que mon bonheur.

COLIN à Lifon.

Si ton amant
 Eut la foiblesse
 De Chérir une autre Maitresse
 L'erreur ne dura qu'un moment.
 Crois moi, Lifon, je suis sincere,
 Dans les nœuds que j'ofai former
 Rien ne pouvoit me satisfaire,
 Et jusqu'aux genoux de Glycere
 Mon seul bonheur fut de t'aimer.

ROSETTE au public.

Quand un auteur
 Risque un ouvrage,
 Incertain de vôtre suffrage
 La crainte seule est dans son cœur.
 Mais, Messieurs, quand votre indulgence
 Daigne parler en sa faveur,
 Elle fait pencher la Balance,
 La crainte, cède à l'esperance
 Et du succès naît le bonheur.

III. ENTRE'E.

CHOEUR.

C'est en vain que la douleur
Au plaisir croît donner de chaînes,
Un Seul instant de bonheur,
Fait-oublier un jour de peines.

BALLET GE'NE'RAL.



LUCILE,

COMEDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES:

Mise en Musique

Par ANDRE, GRETRY,

de l'Académie des Philharmoniques de Bologne.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.
Avec Permission du Roi.

BUCHER
COMPLÉ

EN UN VOLUME ET EN VERS
PAR M. DE LA HARPE

PAR ANDRÉ CRETET

Représenté par le Roi de France, par
les Comptes de l'Université de Paris



M. COFFINIER
Chez CL. RHEILLIERT
Imprimeur-Libraire

M DCC LIX
Avec Permission de Roi

A SON EXCELLENCE

Monseigneur le Comte
D'OUTREMONT,

Frere & premier Ministre de son Altesse Mon-
seigneur le Prince - Evêque de Liege, &c.
Chef de l'Etat de la Noblesse du Pays de
Liege, Comte de Looz, Lieutenant des Fiefs,
Souverain Officier héréditaire de la Vouerie
de Fleron, Seigneur de Wegimont, Souma-
gne, Micheroux, &c. &c.

MONSEIGNEUR.

Vous faites le bonheur du Pays qui m'a vû naître
& que je chérirai toute ma vie. Vous encou-
ragez & vous aimez les Arts, & particulièrement celui
que je cultive. Voilà, Monseigneur, les titres qui
m'ont fait désirer de mettre Votre illustre nom à la
tête d'un ouvrage, qu'une nation éclairée a honoré
de quelques applaudissemens. Vous avez daigné
agréeer mon hommage; puisse-t-il n'être pas indigne
de vos suffrages & de votre Protection!

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très humble & très obéissant Serviteur,

G R E T R Y.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LUCILE,	-	Mad. Dinezi.
DORVAL, <i>pere,</i>		Mr. Dinezi.
DORVAL, <i>fil,</i>	-	Mr. De la Tour.
TIMANTE, <i>cru pere de</i> <i>Lucile.</i>	-	Mr. Monbrun.
BLAISE, <i>paysan,</i>	-	Mr. Casimir.
JULIE, <i>sui-vante de Lucile,</i>		Mad. Dartimon.

La Scène est dans la maison de campagne de Timante.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi (à Paris) le
5 Janv. 1769.



LUCILE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

La Théâtre représente un cabinet de toilette.

LUCILE, JULIE.

JULIE, *coëffant Lucile.*

Voici, Mademoiselle, un beau jour !

LUCILE.

Ah! Julie,
C'est le plus beau jour de ma vie.

JULIE.

Tandis que votre pere ordonne le festin,
Les haut-bois font déjà retentir le village ;
On veut vous voir ; on veut danser dès le matin.

LUCILE.

De ma félicité c'est pour moi le présage ;
Mais mon nouricier, Blaise, en sera-t-il témoin ?

JULIE.

Oui, dès hier on a pris soiu
De faire partir un message.

LUCILE.

Et penses-tu qu'il vienne ?

JULIE.

Oui, malgré son veuvage,
A votre nôce il dansera.

LUCILE.

J'espere au moins qu'il jouira
De ma joie ; & je veux que son cœur la partage.

A I R.

Qu'il est doux de dire en aimant,
Je suis sûre de plaire,
De faire

Un Epoux d'un amant !

Nous aurons pour loix nos desirs,
Pour nous l'himen est l'amour même.

Nœuds pleins d'attraits !

Enchaîner ce que j'aime,
Dans le sein des plaisirs.

Nous vivrons exempts des atteintes,
Du soupçon qui trouble les cœurs ;

Jamais de feintes,
Jamais de plaintes,

Des jours pleins de douceurs.

Un Dieu sensible,

Tendre et paisible

Les sèmera de fleurs.

Qu'il est doux, &c.

SCENE

SCENE II.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

DORVAL

Lucile ! non, jamais je ne vous vis si belle.

LUCILE.

Le bonheur embellit.

DORVAL.

Vous allez être à moi.

Ah ! n'est-ce point un songe ? à peine je le croi.

LUCILE.

L'illusion seroit bien douce !

DORVAL.

Et bien cruelle !

LUCILE.

Rassurez-vous.

DORVAL *à part.*

L'excès de ma félicité,

Sa douceur, sa tranquillité,

Me semble si peu naturelle,

Qu'à mon réveil j'en ai douté.

ARIETTE.

Quel réveil ! quel enchantement !

Autour de moi, dans ce moment,

Le charme heureux du sentiment,

Répand une volupté pure,

Et comme vous tout est charmant.

Des fleurs qui parent la verdure,

Nous allons être couronnés ;

Ce jour brillant est la peinture,
Des jours qui nous sont destinés.
Tout s'embellit dans la nature,
Aux yeux des amans fortunés.

Quel reveil, &c.

LUCILE, *appuyant son bras négligemment
sur le dossier de sa chaise, & regardant
Dorval.*

Dorval!

DORVAL, *saisissant la main de Lucile
& la baisant.*

Oh! ma chere Lucile!

Qu'à nos vœux le ciel est docile!

Est-il un bonheur plus parfait

Que le mien!

LUCILE.

Dites que le nôtre.

DORVAL *vivement.*

Hé bien, que le nôtre en effet.

Je ne dois plus avoir de bonheur que le vôtre.

Rien ne l'a troublé jusqu'ici,

Pas un nuage, aucun fouci.

Nous voir & nous aimer, être unis l'un à l'autre,

Voilà notre roman.

LUCILE.

Tout nous a réussi.

C'est à nous d'achever.

DORVAL *à Julie.*

Julie, un air de fête.

Elevez cette boucle & cette fleur aussi :

Qu'on dise que l'amour a couronné la tête.

JULIE.

JULIE.

Comme cela?

DORVAL.

Fort bien. Tenez, encore ici
 Quelque chose. A merveille.

LUCILE.

Avez-vous vu mon pere?

DORVAL.

Je n'ai pensé qu'à vous. Pardon.

LUCILE, *avec douceur.*

C'est par lui qu'il falloit commencer.

DORVAL.

Il est bon;

Il m'excusera, je l'espere.

LUCILE.

Mais moi, je vous fais la leçon!

Je vous gronde! on diroit que je suis votre femme.

DORVAL.

Ah! vous en avez tous les droits:

L'amour avant l'himen les a pris sur mon ame.

LUCILE.

J'en abuserai.

DORVAL.

Vous, Lucile.

LUCILE.

Je le croi.

DORVAL.

Abusez.

A 5

LUCI-

LUCILE.

On m'a peint souvent le mariage
 Comme un écueil, & je le voi
 Comme un port où l'on est l'abri de l'orage.
 J'épouse mon ami, je compte sur sa foi,
 Plus le moment approche & plus il m'intéresse,
 Mon esprit est sans trouble, & mon cœur sans effroi.

DORVAL.

Ah! croyez-en ma tendresse:
 Je me fais, de vous plaire, une suprême loi.
 Épouse, amie & maîtresse,
 Ma Lucile est tout pour moi.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, TIMANTE.

TIMANTE, *en robe de chambre.*

Bon jour, mes enfans.

LUCILE *se levant.*

Ah mon pere!

TIMANTE.

Demeure, la toilette est un grave mystère
 Qu'il ne faut point troubler.

DORVAL.

Pardonnez: j'aurois dû.

TIMANTE.

Quoi?

LUCILE.

Se presenter...

TI-

TIMANTE.

Tems perdu.

Et penses-tu que je me choque
De voir qu'il t'aime mieux que moi?

LUCILE.

Non, mais, mon pere. . .

TIMANTE, à Dorval.

Elle se moque,

Va, j'aurois fait tout comme toi,
Tu m'aimeras assez si ma fille t'est chere.
Etes-vous heureux?

LUCILE & DORVAL.

Oui, nous le sommes.

TIMANTE.

Hé bien.

(à Dorval.)

J'en dis autant. Comment te portes-tu ? fort bien.
N'est-ce pas ?

DORVAL.

Oui, fort bien.

TIMANTE.

Nous ferons bonne chere.

Chacun son rôle & c'est le mien.

A la nôce de ma Lucile,

La belle humeur présidera.

Si l'ennui nous vient de la ville,

A la ville au plus vite il s'en retournera.

A I R.

Autour de moi j'entends, je veux,

Que tout le monde soit heureux.

On perd tout l'or que l'on entasse ;

C'est pour répandre que j'amasse.

Autour de moi, &c.

De

De tant de bien,
 Hélas ! que faire ?
 Mon nécessaire,
 A moi n'est rien.
 Un toit paisible où je sommeille,
 Un bon diner, un bon habit,
 D'un bon vin qui me rajeunit,
 A mes repas une bouteille,
 Et tout est dit.
 Quand j'ai diné, quand j'ai dormi,
 De tant de bien
 Hélas ! que faire ?
 Oh ! je fais bien qu'en faire,
 Une bonne affaire ;
 D'un malheureux faire une ami.
 Autour de moi, &c.

DORVAL.

C'est un moyen bien sûr pour être heureux soi-même.

TIMANTE.

Je ne connois que celui-là.
 Ma folie est que chacun m'aime,
 Je donnerois tout l'or du Pérou pour cela.
 Allons, dépêche-toi ma fille. Et toi Julie,
 Crois-tu qu'elle sera jolie ?

JULIE.

Je prends Monsieur pour juge, il en décidera.

TIMANTE à Dorval.

Ton pere est-il levé.

DORVAL.

Je ne fais.

TIMAN-

TIMANTE.

La noblesse

Est paresseuse en tems de paix.

Ce n'est pas un reproche au moins que je lui fais,

Car je voudrois que la mollesse

Fut le prix des travaux guerriers;

Et je respecte la vieillesse

Qui repose sur ses lauriers.

Le voici. La santé brille sur son visage.

SCENE IV.

Les mêmes, DORVAL *pere.*

TIMANTE.

HE! bon jour!

DORVAL *pere*, *en robe de chambre.*

Bon jour, mon ami.

TIMANTE.

Comment vous va?

DORVAL *pere.*

J'ai bien dormi,

Le sommeil est si doux quand l'ame est sans nuage!

Hé bien, mes enfans, êtes-vous

Bien d'accord; bien sûrs l'un de l'autre?

Timante, ils ont leur tour; nous avons eu le nôtre.

TIMANTE.

Et nous n'en sommes point jaloux.

DORVAL *pere.*

Mais Lucile est éblouissante!

TI-

TIMANTE.

La trouvez-vous appétissante !

DORVAL *pere*, à *Lucile*.

Pardon, j'use déjà du droit de pere.

TIMANTE.

Bon !

Chez nos enfans point de façon,

Nous y ferons toujours les maîtres.

Ma fille, je m'en tiens aux mœurs de nos ancêtres.

Je fais bien qu'aujourd'hui l'on fuit ses grands pa-
rens,

Comme de vieux censeurs & d'ennuyeux tyrans ;

Mais garde-toi de jamais prendre

Cet usage dénaturé.

LUCILE.

Ah ! mon pere, chez moi vous serez révééré.

TIMANTE.

J'y porterai la joie & je veux l'y répandre.

Allons, pour commencer d'en agir librement,

Déjeunons tout bonnement

A côté de sa toilette. (*Il sonne.*)

Du thé, du vin de Rota.

Moquons-nous de l'étiquette,

Et du sot qui l'inventa.

*(Ils s'asséyent autour de la table où l'on sert le
dèjeunè.)*

QUATUOR.

*Lucile.**Dorval, fils.**Timante.**Dorval, pere.**Dorval, fils.*

Ou peut-on être mieux,

Qu'au sein de sa famille ?

Tout est content, le cœur, les yeux.

Vivons, aimons comme nos bons ayeux.

Les noms d'époux, & de fille

Sont délicieux.

Timante.

Timante,
& Dorval, pere. { Toi qui m'es chere,
 Ma fille, mon enfant crois moi.
 Non, le bonheur n'est pas chose étran-
 gere,
 On ne le trouve que chez soi.

Dorval, fils,
& Lucile. { De son bonheur
 Reposez-vous sur moi.

Dorval, pere. Sois galand avec ta femme.

Timante. Sois douce avec ton mari.

Dorval, pere. Qu'elle life dans ton ame.

Timante. Qu'il regne dans ton ame,
 Qu'il en soit l'objet chéri.

Tous ensemble. Où peut-on être mieux, &c.

Dorval, pere. Sois libéral, jamais trompeur.

Timante. Sois ménagere,
 Jamais légère.

Dorval, pere. { Suis ses penchans.
& Timante. { Préviens ses goûts,
 Cès soins touchans
 Seront si doux.

Lucile &
Dorval, fils. { Oui, toujours je veux lui plaire ;
Dorval, pere. { Ces soins touchans seront si doux.
Lucile. C'est peu d'aimer, il faut lui plaire.

Dorval, fils. Dorval ! hélas !

Timante. Chere amante ! hélas !

Dorval, pere. Ma fille, hélas !

Tous ensemble. Mon fils ! hélas !
 Où peut-on être mieux ? &c.

TIMANTE à *Lucile.*

Nous allons te laisser achever ta toilette.

LUCILE.

Mais...

TIMANTE.

Qu'as-tu ?

LUCILE.

Je suis inquiete.

Mon

Mon pere nouricier, Blaise, n'arrive pas.
L'auroit-on oublié.

TIMANTE.

Non, mais de son village
La distance est longue à son âge :
Le bon homme, vient à son pas,
Et justement c'est lui.

SCENE V.

Les mêmes, BLAISE.

TIMANTE.

Viens, Blaise,

Comme nous tu feras bien aise.

LUCILE *courant dans ses bras.*
Mon second pere !

BLAISE *à part.*

Hélas ! je viens dans la douleur ;
Et j'apporte ici le malheur.

LUCILE.

Je vous demandois.

BLAISE.

Moi, ma fille !

LUCILE.

Dorval embrassez Blaise. Il est de la famille.

BLAISE.

Ah ! je sens mes larmes couler.

DORVAL *pere, regardant Lucile.*
Le bon naturel ! la belle ame !

LUCI-

LUCILE.

Vous voyez. Il est triste; il a perdu sa femme;
C'est à nous de le consoler.

BLAISE.

Ma fille, sans témoins pourrois-je vous parler ?

LUCILE.

Oui, tant qu'il vous plaira.

SCENE VI.

Les mêmes, un LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à *Timante*.

Monsieur, voilà du monde

Qui vous arrive.

TIMANTE à *Lucile*.

Descends,

Et que Dorval te seconde,

Je vais bientôt paroître en habits plus décens,

LUCILE à *Blaise*.

Je vous laisse un moment; & je reviens bien vite.

SCENE VII.

BLAISE *seul*.

Ce beau lieu, tout ce qui l'habite,

Tout quitter, pour venir être pauvre avec moi!

C'est inutile. Il faut d'abord être honnête homme.

On ne peut sans cela vivre en paix avec soi;

On se sent là je ne fais quoi;

Et l'on ne dort pas d'un bon somme.

ARIETTE.

Ah ! ma femme, qu'avez-vous fait ?

Méchante mere !

De la misere,

Voilà l'effet.

La pauvre enfant ! quelle pitié !

Elle a pour moi tant d'amitié :

Et moi je viens lui percer l'ame.

Ah ! ma femme, &c.

Elle aime un amant qui l'adore.

Un jour de plus, une jour encore,

Ils allaient être unis.

Hélas ! fille trop chere !

Du crime de ta mere,

C'est toi que je punis.

Quitter ses beaux habits !

Retourner au village !

Y presser mon héritage !

Y garder mes brebis !

La pauvre enfant, &c.

Ou ne fait rien ; si je me tais,

Ma fille est à son aise,

Et son cœur est en paix...

Que dis-tu, Blaise ?

Que je me taife !

Non, non, jamais.

Ma femme est morte.

On ne fait rien. Hé bien qu'importe ?

Je le fai moi ;

La bonne foi,

Voilà ma loi.



SCENE VIII.

BLAISE, LUCILE.

LUCILE.

Enfin, je me suis échappée;
Et de mon bonheur occupée,
Je viens en jouir avec vous.

BLAISE.

Ici l'on est heureux !

LUCILE.

Oui, foyez-le avec nous.

ARIETTE.

Tout ce qui peut toucher une ame,
Se réunit pour me charmer,
Heureuse fille ; heureuse femme,
Tout respire ici pour m'aimer.

De sa main, l'amour couronne
Ma tendresse & mes desirs !
Et la chaine qu'il me donne
Est l'ouvrage des plaisirs.

Tout ce qui peut, &c.

BLAISE.

Et moi, Lucile, & moi, je viens vous affliger.

LUCILE.

Non, j'ai bien ressenti vos peines ;
Mais j'espere les soulager.

BLAISE.

Je donnerois pour vous tout le sang de mes veines.

B 2

LU.

LUCILE.

Ah! c'est à moi... Parlez. Je suis riche; & da
moins,

Je dois pourvoir à vos besoins.

BLAISE.

Rien ne me manque, hélas! que le repos de l'ame.
Vous savez... J'ai perdu ma femme.

LUCILE.

Je l'ai bien pleurée.

BLAISE.

Elle avoit

Une fille.

LUCILE.

Oui, ma sœur de lait.

A peine j'étois en nourrice,
Elle mourut.

BLAISE.

On vous l'a dit...

Sa mere, il est vrai, la perdit...

Je ne puis.. je suis au supplice.

LUCILE.

Que ne vit-elle encor! par un juste retour,
Ma maison eut été la sienne;
Et peut-être le même jour,
Auroit vu sa nôce & la mienne.

BLAISE.

Vous avez tant d'honnêteté?

LUCILE.

Vous connoissez mon cœur.

BLAISE.

Je n'en ai point douté.

LU-

LUCILE.

Votre exemple lui seul m'auroit rendue honnête.

BLAISE.

On va vous marier, c'est pour vous une fête;
Et moi je viens la troubler.

LUCILE.

Vous, Blaise!

BLAISE.

Oui, moi. Que ne puis-je
Me taire & diffimuler!

LUCILE.

Quoi! mon bonheur vous afflige,

Au lieu de vous consoler!

A l'amour de Dorval auroit-on fait injure?
Je réponds de son cœur, il est digne du mien.

BLAISE.

On ne m'en a dit que du bien.

LUCILE.

Vous me flattez.

BLAISE.

Non, je vous jure.

Mais hélas!...

LUCILE.

Achevez.

BLAISE.

Ma chere fille.

LUCILE.

Hé bien.

BLAISE.

Tout vous rit, tout vous plaît dans ce lieu magni-
fique.

Un pere opulent, un époux,
Riche, aimable & digne de vous ;
Qu'elle comparaison avec mon toit rustique !

(Vivement.)

Mais, ma fille, crois-moi, sans faire des jaloux,
On peut être heureux parmi nous.
Avec la paix & l'innocence,
Et la fortune, & la naissance
N'ont pas de biens plus vrais ni de plaisirs plus doux.

LUCILE.

Hélas ! que j'aime à vous entendre,
Avec un sentiment si naïf & si tendre,
De votre obscurité vanter ainsi les biens !

BLAISE.

Estime-les ma fille : ils vont être les tiens.
Ta fortune a changé de face.
Ton malheur est d'avoir commencé d'en jouir.

LUCILE.

Que dites-vous ? quelle disgrâce ?

BLAISE.

Il n'est plus tems de t'éblouir.

LUCILE.

Comment ?

BLAISE.

Chez moi l'enfant qui fut mis en nourrice,
Ce n'est pas toi.

LUCILE.

Qu'entens-je ?

BLAI-

BLAISE.

On fit à mon infçu,
C'est échange qui m'a déçu.
Ta mere a révélé son coupable artifice.
Elle a trompé Timante.

LUCILE, (*se jettant dans ses bras.*)
Ah mon pere!

BLAISE.

Je sens
Combien je suis cruel. Haïs moi, j'y consens,
Mais j'ai dit ce que j'ai dû dire.

LUCILE.

Mon pere!

BLAISE.

Adieu, je me retire. *Il veut s'en aller.*

LUCILE.

Quoi! vous m'ôtez mon seul appui!
Ah! puisque je retrouve un pere,
Laissez-moi pleurer avec lui.
Non pas ma honte, hélas! mais celle de ma mere,
Elle a donc fait l'aveu de ce crime caché!

BLAISE.

Hélas! crois-tu que je l'invente?

LUCILE.

Ah Dorval!.. c'en est fait, le voile est arraché.

(à Blaise.)

Pardonnez la douleur, les regrets d'une amante,
Non, je ne rougis point d'un pere, homme de bien;
Et le fort que m'eut fait Timante,

B 4

Ne

Ne me fait point haïr le mien.
 Mais Dorval, mais l'amant que j'aime,
 Hélas ! que j'aimerai toujours.

BLAISE.

Ma fille, à tes regrets je laisse un libre cours.
 Mais tu fais ton devoir, je m'en fie à toi-même.

LUCILE.

Ne vous éloignez pas.

BLAISE.

Ma fille, j'attendrai.

(Il sort.)

SCENE IX.

LUCILE seule.

IL attendra... je le suivrai.

AIR.

Au bien suprême,
 Hélas ! je touchais de si près !

O toi que j'aime !

Tu m'adorais.

Le charme cesse,

Et ne me laisse

Que des regrets.

Sans résistance

Quittons l'objet de tant de pleurs.

Vaine constance !

Je sens que je me meurs.

SCE-

SCENE X.
LUCILE, JULIE.

DUO.

(Qui finit en trio dans la Scene suivante.)

JULIE.

AH! ma belle maitresse,
Quelle douleur vous presse?
Qui fait couler vos pleurs?

LUCILE.

Tu n'as plus de maitresse.
Laisse couler mes pleurs.

JULIE.

Vous qui de tous les cœurs
Captivez la tendresse.

LUCILE.

Tout ce qui m'intéresse
Ajoute à mes malheurs.

JULIE.

La foule des plaisirs
Autour de vous s'empresse.

LUCILE.

Non, non, le charme cesse
Qui flattait mes desirs.

JULIE.

J'avais mis tant d'adresse
A vous parer de fleurs.

LUCILE.

Non, leur éclat me blesse;
Laisse couler mes pleurs.
Quelle épreuve! quel supplice
Pour le cœur d'un tendre amant!

JULIE.

N'est-ce pas un maléfice
Qu'on vous jette en ce moment?

B 5

SCENE

SCENE XI.

LUCILE, DORVAL, JULIE.

TRIO.

JULIE (*à Dorval.*)

EST-ce vous qui causez ses larmes ?
Venez la voir dans la douleur.

DORVAL.

Quoi ! Lucile est dans la douleur !
Et moi j'ai pû causer ses larmes !
(*Il l'apperçoit.*) Ah ! Lucile ! au nom de vos charmes !
Quel est mon crime, ou mon malheur ?

LUCILE.

Ah ! Julie ! ah ! quelle douleur !
Laisse-moi cacher mes larmes.

DORVAL.

Ai-je pû causer vos allarmes ?

LUCILE.

Non, non, c'est l'excès du malheur.

DORVAL.

Voyez à vos genoux,
Un amant, un époux.

JULIE.

Ma belle maitresse,
Voyez à vos genoux
Un amant, un époux.

LUCILE.

Dorval à mes genoux !
Non, levez-vous ;
Eloignez-vous.

Non,

Non, non, ce nom si tendre;
Ce nom d'amant, ce nom d'époux,
Non, je ne dois plus l'entendre,
Non, il n'est plus fait pour nous.

JULIE.

Encore à l'instant même,
Le nom d'époux
Était si doux.

LUCILE.

Hélas ! encor de même,
Ce nom pour nous,
Serait si doux,
Mais.

DORVAL.

Quoi !

LUCILE.

Dorval, éloignez-vous.

DORVAL.

Non, vous ne m'aimez plus.

LUCILE.

Croyez que je vous aime.
Mais sans espoir.
Ne plus vous voir,
Est mon devoir.

Tous trois.

Quoi ! sans espoir,
Ne plus vous voir !
Quelle épreuve ? quel supplice !
Pour le cœur d'un tendre amant.

(Lucile sort.)

SCE-

SCENE XII.

DORVAL, JULIE.

DORVAL.

ELLE me fuit ! dis-moi ce qui peut la troubler.
Son pere ?

JULIE.

En le quittant elle étoit dans la joie.

DORVAL.

Elle n'a vu que Blaise.

JULIE.

Il vient de lui parler.

DORVAL.

Julie, à l'instant même il faut que je le voie.
Va me l'appeler.

SCENE XIII.

DORVAL *seul.*

Oui, quelqu'un m'aura noirci.

On a mille envieux le jour qu'on se marie.

Blaise aura recueilli quelques traits de l'envie ;

Mais je vais en être éclairci.

SCENE XIV.

DORVAL, BLAISE.

DORVAL.

BLAISE, avant de vous voir Lucile étoit heureuse.
Elle n'a vu que vous ; quelle amertume affreuse!
Quel

Quel poison dans son ame avez-vous répandu ?

BLAISE.

Monfieur, j'ai fait ce que j'ai dû.

DORVAL.

Ce que vous avez dû ! fansdoute,
C'est du mal qu'on a dit de moi,

Que vous croyez vous-même, & que Lucile écoute.

BLAISE.

Non, je vous en donne ma foi.
Tout le monde ici vous révere.
Ah Lucile ! du mal de vous !
Elle n'en croiroit pas son pere.

DORVAL.

Qui peut donc l'affliger dans des momens fi doux,
Pourquoi me fuir ? pourquoi n'est-elle plus la même ?

BLAISE.

Ah ! c'est peu de vous honorer ;
Pour son malheur elle vous aime.

DORVAL.

Son malheur ! en est-ce un de se voir adorer ?

BLAISE.

Son fort, je le fais bien, étoit digne d'envie.

DORVAL.

Et qui l'empêche d'en jouir ?

BLAISE, *tristement.*

Moi.

DORVAL.

Vous.

BLAISE.

Je n'ai jamais su flatter ni trahir.

DOR-

DORVAL.

C'est par toi que Lucile à mes vœux est ravie.
Que t'ai-je fait, cruel, pour me désespérer ?

BLAISE.

Et pour elle & pour vous je donnerois ma vie.

DORVAL.

Apprends-moi donc, sans différer,
Quel obstacle s'oppose au bonheur où j'aspire.

BLAISE.

C'est à Lucile à vous le dire.

DORVAL *vivement.*

C'est à toi. Je veux le savoir.

Parle, parle, où crains ma colere.

SCENE XV.

LUCILE, TIMANTE, DORVAL,
BLAISE.

LUCILE.

Modérez-vous, Dorval, & respectez mon pere !

DORVAL.

Lui ! votre pere !

TIMANTE.

Il l'est. J'en suis au désespoir.

DORVAL.

Qui !

TIMANTE.

Blaise en a la preuve, & je viens de la voir.

DORVAL.

Blaise ! le pere de Lucile !

LUCI-

LUCILE.

Epargnons-nous une plainte inutile,
 Vous perdre est mon malheur ; le fuivre est mon de-
 voir.

Adieu.

DORVAL.

Vous voulez que je meure.

TIMANTE.

Quoi, ma fille, tu veux nous quitter ?

LUCILE.

Tout à l'heure.

DORVAL.

Ah Monsieur ! par pitié daignez la retenir.

LUCILE.

Laissez-moi m'en aller où mon destin m'appelle.

DORVAL, *vivement*.

Hélas ! c'est à présent qu'il faut vous souvenir,

De votre tendresse pour elle,

Vous l'avez tant aimée !

TIMANTE.

Oui. Du fruit de mes soins

J'allois jouir. J'étois si sûr d'être son pere !

Avec sa probité, Blaise me désespere.

BLAISE.

Pardon. C'est à regret, mes pleurs en sont témoins.

TIMANTE.

Tu me fais bien du mal !

BLAISE.

Hélas, je le partage.

TIMANTE.

Va, je ne t'en aime pas moins ;

Je t'en estime d'avantage.

Mais

Mais moi, me voilà seul & dans l'affliction ;
 Riche, mais bientôt vieux, délaissé, sans famille.
 Blaise est bien plus heureux. Il retrouve sa fille
 Et fait une belle action.

Vous pleurez tous : mon sort vous touche, & vous
 afflige.

Eh bien ? Pourquoi nous affliger ?

A nous quitter qui vous oblige ?

Si le sort est injuste, il faut le corriger.

Lucile, laissons dire Blaise.

Comme nous qu'il soit à son aise,

Et qu'il laisse en paix mes vieux jours,

Sois ma fille. Je veux que tu le sois toujours.

BLAISE & LUCILE.

Ah ! Monsieur !

DORVAL.

Achevez, & de votre naissance,

Lucile, gardons le secret,

Je crains, je l'avoue, à regret,

Que mon pere en ait connoissance.

LUCILE.

Il le fera, moi, l'abuser !

Non, Dorval, non, plus de mystere.

Je suis fille de Blaise, & ne veut point le taire.

Son exemple m'apprend à ne rien déguiser.

DORVAL.

Je suis perdu !

TIMANTE.

C'est moi qui veux, avec prudence,

Me charger de la confiance.

Le voici. Laissez-moi ménager doucement

Et sa délicatesse & son étonnement.

SCENE

SCENE XVI.

DORVAL *pere*, TIMANTE.

Où sont nos jeunes gens ?

TIMANTE.

Paix. Ils sont en dispute.

DORVAL *pere*.

Avant que d'être mariés !

C'est de bonne heure !

TIMANTE.

Vous riez,

Mais à l'air dont cela débute,

Ma foi rien n'est plus sérieux.

DORVAL.

Les amans sont capricieux,

Je gage que mon fils a tort.

TIMANTE.

Non, c'est Lucile,

Qui du bon homme Blaise écoute les conseils ;

Et comme il est sévère, il la rend difficile.

DORVAL.

Sur quoi donc ?

TIMANTE.

Sur un point qui touche vos pareils.

Au préjugé de la naissance,

Elle prétend que vous tenez,

Des ayeux dont nous sommes nés

Vous n'avez pas, dit-elle, assez pris connoissance.

DORVAL.

Quelle idée ! & dans quel moment

C

Lui

Lui vient cette délicatesse.
 De ceux de mon état je n'ai point la foiblesse;
 Et pour moi l'habitude à penser noblement,
 Fait tout le prix de la uoblesse.

TIMANTE, *avec une joie timide.*
 Quoi ! tout de bon.

DORVAL.

Affurément.

Et puis n'avez-vous pas une place honorable,
 Un état dans le monde, un bien considérable.

TIMANTE.

Et vraiment, c'est avec son bien,
 Qu'un homme opulent en impose,
 On croiroit que c'est quelque chose;
 Et le plus souvent ce n'est rien.

DORVAL.

Hé Monsieur ! dans le monde est-ce que l'on publie
 Qui l'on est ? d'où l'on vient ?

TIMANTE.

Tout le fait.

DORVAL.

Tout s'oublie.

TIMANTE.

L'envie a des yeux vigilans.

DORVAL.

La modestie & la décence,
 Font passer la richesse en faveur des talens :
 On ne recherche la naissance
 Que des parveus insolens.

TIMANTE.

Lucile est si modeste, & si douce, & si bonne.

DOR-

DORVAL.

Oui, je suis sûr qu'elle plaira,
Elle n'humilira personne ;
Personne ne l'humilira!

DUO.

TIMANTE, *avec timidité & sentiment.*

N'est-il par vrai qu'elle est charmante,
Caressante,
Et si décente ?

Qui n'aimerait cette enfant là ?

DORVAL *pere.*

Eh ! je vous dis qu'elle m'enchanté ;
Comme vous je fais tout cela.

TIMANTE.

Elle a certaine grace là,
Si naturelle, si touchante,
N'est-il pas vrai, &c.

C'est une ame, un cœur. Ah ! c'est là
Ce qui la rend intéressante.

Quel dommage que la naissance !..,

DORVAL *pere.*

Encore ? hé bien, je l'en dispense.
Passons, passons sur ce point là.

TIMANTE.

Tout irait bien sans ce point là.

Oui, mais. . .

DORVAL *pere.*

Quoi donc ?

TIMANTE.

La pauvre enfant !

DORVAL *pere.*

Voilà bien du mystere.

TIMANTE.

Que ne puis-je me taire !

Mais on me le défend.

N'est-il pas vrai, &c.

C 2

TIMAN-

TIMANTE.

Vous croyez donc quelle fera,
Dans le monde oublier son pere ?

DORVAL.

Le faire oublier ! ah j'espere
Que jamais on ne l'oubliera,
Vous êtes aussi trop modeste.

TIMANTE.

C'est que vous ne savez pas tout.

DORVAL.

Dites-moi donc vite le reste :
Car ma patience est à bout.

TIMANTE, *en tremblant.*

Et si je vous dis que Lucile,
Eut de pauvres geos pour ayetux,
Des Laboueurs.

DORVAL *pere, brusquement.*

Hé bien, des laboueurs... Tant mieux,
C'est une classe honnête, autant quelle est utile.

TIMANTE, *avec une joie timide encore.*

Ah que c'est bien penser !

DORVAL *pere, vivement.*

Et qui les avilit ?

L'ingratitude & la sottise.

Moi j'honore, quoi qu'on en dise,

L'homme de bien qui me nourrit.

TIMANTE, *vivement.*

Vous devez donc honorer Blaise.

DORVAL.

Oui, sans doute, & je suis bien aise

Qu'il

Qu'il soit l'ami de la maison.

TIMANTE, *avec sentiment.*

Hélas! vous avez bien raison,
Je fais de lui des traits... C'est le plus honnête
homme!

Lui-même on l'a trompé; mais quand vous saurez
comme!...

Aussi-tôt qu'il l'a su c'est lui qui nous l'a dit.

DORVAL.

Qu'a-t-il dit?

TIMANTE.

Il a dit... c'est là le difficile.

Qu'il est...

DORVAL.

Achez donc.

TIMANTE.

Le pere de Lucile.

DORVAL *perc.*

Blaise!

TIMANTE.

Lui-même.

DORVAL.

O ciel!

TIMANTE, *affligé, à part.*

Voilà qu'il se dédit.

DORVAL.

Et comment se peut-il?

TIMANTE.

Un malheureux échange,

Ma fille mourut; & l'on mit

La sienne à la place.

DORVAL.

Il permit!...

TIMANTE.

Non, c'est à son insçu.

DORVAL.

Quelle avauture étrange!

TIMANTE, *avec inquietude & timidité.*

Hé bien?

DORVAL.

Vous m'avez interdit.

TIMANTE, *tristement.*

Faut-il congédier la fête?

DORVAL, *après un silence, vivement.*

Non, mon ami Blaise est honnête;

Et sa probité l'ennoblit.

SCENE XVII.

TIMANTE, DORVAL *pere,*
DORVAL *fil,* LUCILE,
BLAISE, JULIE.

TIMANTE.

Venez, mes enfans, la noblesse
Avec nous veut bien s'oublier.

DORVAL *pere.*

Ce n'est point se méfaler,
Que d'admettre chez soi l'honneur & la sagesse.

DOR-

DORVAL *fil.*

Mon pere !

DORVAL *pere.*
Sois heureux.

LUCILE.

Monsieur !

TIMANTE.

Je te défends

De jamais m'appeller autrement que ton pere.

DORVAL *fil.*

Hé oui, par vos bienfaits, nous sommes vos enfans.

TIMANTE.

Mes bienfaits sont payés. Et vous, Blaise, j'espere
Qu'avec nous vous allez vivre exempt de travaux.

BLAISE.

Monsieur, nous n'oublierons jamais ce que nous
sommes.DORVAL *pere.*Mon ami, trop heureux les hommes
Qui par le cœur sont vos égaux !

SCENE XVIII.

Les mêmes, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA jeunesse du voisinage.

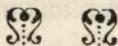
Vient à la mariée offrir, selon l'usage,
Et la couronne & le bouquet.

TIMAN-

TIMANTE.

Qu'on ouvre le salon, l'office & le buffet,
 Qu'on déjeune & qu'on danse; & pour tout le village
 Que ce jour fortuné soit un jour de banquet.

*(Des Villageois & Villageoises viennent en dansant
 présenter à Lucile le bouquet de nœce & le chapeau
 de fleurs.)*



ENTRÉE

ENTRÉE DE PAYSANS.
UNE VILLAGEOISE.

Chantons deux Epoux,
Que sous ses loix l'amour assemble.
Chantons deux époux,
Qu'il joint de ses nœuds les plus doux.
Autour d'eux il nous semble,
Danser sous deux jeunes ormeaux,
Qui s'élevent ensemble
Pour unir leurs rameaux.

Une autre VILLAGEOISE.

Heureux parmi nous,
Protegez-nous sous votre ombrage;
Heureux parmi nous,
N'ayez ni rivaux ni jaloux.
Si l'amour est volage,
C'est pour s'enfuir loin des Palais,
Et chercher au Village
L'innocence & la paix.

Deux petites VILLAGEOISES.

On dit qu'à quinze ans
On aime, on se marie;
Je n'ai que dix ans,
C'est encor bien loin de quinze ans,
Dites-moi, je vous prie.
Comment on abrège le tems:
Car j'aurais bonne envie
De presser les instans.

CHOEUR.

Les VILLAGEOIS. | DORVAL. LUCILE, &c.

De la fête,		De la fête,
Que l'amour aprête,		Que l'amour aprête,
La franche amitié,		La franche amitié,
Veut être de moitié.		Doit être de moitié.
A la fête,		A la fête,
Que l'amour aprête,		Que l'amour aprête,
Nous accourons tous,		Amis, soyez tous,
Aussi joyeux que vous.		Aussi joyeux que nous.

Les

Les deux AMANS.

Ah! je respire.

L'heure où j'aspire

Vient, vole, arrive; j'y touche à l'instant.

A l'amant

Qui pour } moi } soupire
 } toi. }

Je vais, }
Tu vas, } Faire un fort charmant.

CHOEUR.

De la fête, &c.

LES DEUX AMANS.

L'amour témoin de nos allarmes,

Ne nous en a vus que plus épris;

Il fouriait à nos larmes;

Ce fourire en était le prix.

Que sa faveur est sensible

Quand on a craint sa rigueur!

Qu'il ajoute encor, s'il est possible,

Au transport qu'il cause à nos cœurs.

CHOEUR

De la fête, &c.

(Le Ballet reprend, & termine la pièce.)

F I N.



LE SERRURIER,

OPERA BOUFFON;

Les paroles sont de M. QUETANT,

la Musique de Mr. KOHAULT.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.*



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.

Avec Permission du Roi.

ACTEURS.

ELOY, *Maître Serrurier*, Mr. Dinezi.
NICOLE, *femme d'Eloy*, Mad. Dartimon.
BASTIENNE, *nièce & pupille*
d'Eloy, - - Mad. Mercier.
JULIEN, *amoureux de Ba-*
sienne, - Mr. De la Tour.
GUILLAUME, *compagnon*
Serrurier. - Mr. Casimir.
PLUSIEURS VOISINS & VOISINES.

La Scène est au village, dans le fond du jar-
din de la maison d'Eloy.

Représentée pour la première fois par les Co-
médiens Italiens Ordinaires du Roi (à Pa-
ris) le 20 Décembre 1764.

Le sujet de cette bagatelle est originairement
de M. de la Ribardière. La Pièce avoit été pré-
sentée aux Italiens qui n'en firent point usage :
l'Auteur l'ayant abandonnée à M. Kohault,
Ordinaire de la Musique de Monseigneur le Prin-
ce de Conti je la refis comme elle est actuelle-
ment pour l'amusement de S. A. S.





LE SERRURIER, OPERA-BOUFFON.

SCENE PREMIERE.
JULIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

ARIETTE.

Non, non, Julien;

N'exige rien.

Non, Julien,

Je n'en ferai rien.

Je ne puis t'entendre;

Contre un amour si tendre,

Je sçaurai me défendre.

Non, non, Julien; &c.

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.

Sans pitié tu t'amuses

De tous mes feux.

Lorsque tu me refuses

Penses-tu bien

Au doux lien

Que desire ton cher Julien?

4 L E S E R R U R I E R ,

E N S E M B L E .

BASTIENNE.	JULIEN.
Non, non, Julien;	Penses-tu bien
N'exige rien.	Au doux lien

Non, Julien, je n'en ferai rien. Que desire ton cher Julien ?

JULIEN.

Ma chère Bastienne, pourquoi cette répugnance ? Tu sçais combien je t'aime ; ta tante approuve notre union ; ton oncle Eloy est le seul qui s'oppose à nous marier à cause de ta dot dont il est dépositaire, & qu'il faudroit payer. Et puis il est si jaloux de sa femme, que tous les hommes lui font ombrage & lui paroissent des galans. Je n'ose venir ici qu'en cachette - puisque ton grand-pere veut bien te recevoir, laisseras-tu échapper une circonstance aussi favorable ?

BASTIENNE,

Mais pourquoi m'habiller en homme ?

JULIEN.

Pour tromper la vigilance de ton oncle, & l'empêcher de te reconnoître s'il te voyoit sortir de la maison.

BASTIENNE.

Je consens volontiers à choisir un asile dans la maison de mon grand-pere ; puisqu'en m'y retirant, j'obéis au penchant de mon cœur sans qu'on puisse rien en dire à mon défavantage ; mais j'aurai toujours de la répugnance à me travestir en homme.

JULIEN.

Tu serois donc toute differente des autres.

A R I E T T E.

Il n'est point de fille,
 Bien faite & gentille,
 Dont le cœur ne petille
 D'abord qu'en homme elle s'habille.

Certains appas
 Qu'on ne voyoit pas;
 Beaucoup d'attraits,
 Qui restoient secrets;
 Jambe fine,
 Démarche affassine,
 Frappent bien mieux
 Les yeux. (Fin.)

Et puis l'Amour,
 Sous un habit court,
 Met la Beauté
 Plus en liberté.
 Jambe fine, &c.

Tout en vous n'est fait que pour plaire;
 Mais cela, ma chere,
 Rend piquante,
 Ravissante:
 Ne craignez rien,
 Non, ma chere:
 Au contraire,
 Une Belle en homme est très-bien,
 Oui, très-bien.
 Il n'est point de fille, &c.

S C E N E II.

JULIEN, BASTIENNE, NICOLE.

NICOLE, *accourant.*

AH! mes enfans, pendant que vous êtes tranquilles, il y a bien d'autres nouvelles!

6 LE SERRURIER,

BASTIENNE.

Eh! quoi donc, ma tante?

NICOLE.

Ton oncle... Ah!... je suis toute essoufflée. Ton oncle...

JULIEN.

Sçait-il que je suis ici?

NICOLE.

Eh! c'n'est pas ça, vraiment; ce bâtiment-ci est séparé de la maison par tout not' jardin, & je suis bien sûre qu'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier, Bastienne.

BASTIENNE.

Et à qui donc, ma tante?

NICOLE.

A Blaise, ce vieux fermier.

JULIEN.

Est-ce que vous souffrirez cela?

NICOLE.

Le souffrir! ah! jarni, tu ne me connois pas: je sçais bien son dessein. Bastienne a mille écus de dot, Blaise est riche; notre homme aime l'argent. Moyennant ce mariage, il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit, ce mariage-là me déplaît. J'ai mis dans ma tête que ça ne seroit pas, & tredame! ça ne fera pas: je suis la maitresse, & je ne ferois pas la volonté de mon mari, quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah! ma chere tante, ne nous abandonnez pas.

NI-

NICOLE.

Enfin, v'là qu'est bien, c'est décidé; j'n'en démordrai pas. Aimez-vous, je l'veux; j'vous marierai; c'est dit; n'vous inquiettez pas. Viens toujours ici, Julien.

JULIEN.

Je crains à tout moment que Maître Eloy ne me surprenne; il est si jaloux!

NICOLE.

C'est bien vrai. Sa mauvaise humeur me fait quelque fois venir des démangeaisons de vengeance. Il est bien heureux que je sois honnête femme; car, mort de ma vie! il n'en seroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh! mais, not' tante, vous m'y faites penser. Nous pourrions tirer parti de sa folie.

NICOLE.

Eh! comment cela?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire semblant d'être votre amoureux; vousd'vot' côté vous f'rez feinte comme si vous m'aimiez: votre mari qui nous croira d'intelligence ensemble, me mariera bien vite avec Bastienne pour se débarrasser de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces stratagèmes-là.

8 LE SERRURIER,

TRIO.

NICOLE. JULIEN, BASTIENNE.
Jene puis faire votre affaire. Mais écoutez notre priere.
Si, dans cette affaire, Vous pouvez faire
J'agis pour vous, Notre affaire.
Ce sera d'une autre maniere. Que craignez-vous de sa colere?
Quand il croiroit }
Que je vous aime, } *Julien.* { Quand il croiroit
Il nous marieroit,
Rien ne pourroit }
Calmer sa fureur extrême. } *Julien.* { Celle
} *Bastienne.* { Celui que j'aime.

NICOLE.

Laissez-moi tranquille ; mort de ma vie ! vous m'impatientez. Je crains qu'Eloy ne se doute que nous sommes ici, ne me trouvant pas à la maison : son garçon Guillaume est toujours à nous observer. Vas-t-en ; non : restez-là pendant que j'irai voir ce qui se passe, afin que Julien sorte sans être vû.

(*Nicole sort.*)

SCENE III.

JULIEN, BASTIENNE.

JULIEN

LA bonne tante ! Pourquoi faut-il qu'elle ait un mari si ridicule ?

BASTIENNE.

Ah ! Julien, les hommes sont bien méchants.

JU-

OPERA BOUFFON. 9

JULIEN.

Oh ! pas tous, ma chere Bastienne, pas tous ; il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Ressembleras-tu à mon oncle, toi ? Seras-tu jaloux comme lui ?

JULIEN.

Pourquoi le ferois-je ? Personne ne t'a contraint à m'aimer ; tu m'as dit que je te plaisois ; je t'ai cru de bonne-foi, & je m'en tiens là. Mais aussi tu me promets de m'aimer toujours ?

BASTIENNE.

Oh ! toujours : tu n'auras jamais lieu d'en douter.

ARIETTE.

AIR, lent.

Le tendre cœur de ta bergere,
Est incapable de changer ;
Oui, Julien, tu ferois léger,
Sans m'engager à m'en venger ;
Mais c'est m'affliger que d'y songer,
Non, non, Julien,

Rien

Du tendre cœur qui te préfere,
Ne pourra faire un cœur léger.

Mineur.

Quelque-fois dans le boccage,
J'entends les petits oiseaux ;
Leurs plaisirs sous les rameaux
De nos amours sont l'image.

Si leur accord ravissant
Charme toujours ta maitresse,
Julien, c'est que ma tendresse,
Chérit en eux son penchant.

Le tendre cœur de ta bergere, &c.

A 5

JULIEN.

JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE.

NICOLE, à Bastienne.

JE n'ai pas trouvé ton oncle & cependant il n'est pas sorti : il faut qu'il soit caché quelque part. A bon compte, va-t'en; Julien, va-t'en vite, crainte de surprise. (*Julien sort avec Bastienne.*)

SCENE V.

ELOY, NICOLE.

ELOY, arrivant.

HO! pour le coup, je l'ai vu. Hé bien! ma douce moitié, dis donc à présent que ce n'est pas lui; que je rêve, & que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE.

Va, tu es un fou.

ELOY.

Oui, oui, j'en suis un, de ne pas te moriginer comme je le devois. Ah! qu'on avoit bien raison de me dire à l'école: *Furens quid fœmina possit.*

NICOLE.

Ah! miséricorde! mon mari qui est devenu latin.

ELOY.

ELOY.

Et tu es devenue diablement grecque, toi.

A R I E T T E.

Tandis que, du matin au soir,
Courbé sur une enclume,
Je bats le fer, je me consume,

Quel désespoir !

Une diablesse,

Vient sans cesse

Braver mon courroux,

Me traiter de jaloux,

De bizarre & d'ivrogne :

Et tout le jour,

Faisant l'amour,

Me taille bien d'autre besogne.

A Nicole

Ne pense pas

Me voir toujours traitable :

Car tu verras, car tu sauras ;

Car tu sauras, car tu verras

De quoi je suis capable.

Tandis que, du matin, &c.

Tu ris donc ?

N I C O L E.

Eh ! pardi oui, le moyen de s'en empêcher ?

E L O Y.

Prends garde à toi, ma femme Nicole, prends garde à toi ; je suis doux comme un agneau ; mais quand je m'y mets, & qu'on me chiffonne, je suis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici ; il s'en repentira, ça finira mal ; je t'en avertis, ça finira mal.

N I C O -

NICOLE.

Mort de ma vie ! finis toi-même ; n'est-il pas honteux à un Payfan d'être jaloux pour rien , pendant qu'il y a tant de Messieux qui ne le font pas pour quelque chose ? Vas, marie ta nièce , & les galans ne viendront plus chez toi.

ELOY.

Voilà toujours ton discours ordinaire : mais on ne m'en donne pas à garder. Je fais à quoi m'en tenir. Bastienne sera mariée quand je voudrai ; mais pas si-tôt, j'ai des raisons pour attendre.

NICOLE.

Oui , ton avarice, qui ne peut se résoudre à lui rendre sa dot.

ELOY.

Tais-toi, méchante langue.

NICOLE.

Je t'affûre que Julien viendra ici jusqu'à ce que Bastienne soit mariée.

ELOY.

Qu'il y vienne , je t'affûre que... laisse faire... il s'en ressouviendra.

NICOLE.

Nous verrons.

ELOY.

Voyez si cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

DUO.

D U O.

E L O Y.

Morbleu, je vas
Faire fracas.

S'il ose ici porter ses pas,
Je l'assomme. (*Fin.*)
La belle finesse!

Crois-tu que tu me trom- Vous ne l'aurez plus sur les
peras, bras.

Avec cette finesse?
Morbleu, &c.

N I C O L E.

Ne faites pas
Tant de fracas.

Quel homme!

Il aime votre nièce;

Mariez votre nièce:

Vous ne l'aurez plus sur les
bras.

Ne faites pas, &c.

Je suis bien malheureuse!

Quel sujet avez-vous

Oh! oui, fais la pleureuse.
Non, je n'ai point sujet d'être
jaloux.

D'être jaloux?

S'il faut qu'il regarde ma porte, Me traiter de la forte.

Morbleu, &c.

Ne faites pas, &c.

S C E N E VI.

E L O Y, *seul.*

OH! l'orage, la grêle, l'enfer, le diable n'est
pas pire. Voilà pourtant le mariage! épousez
une laide, elle vous rebute vous-même: coëffez-vous
d'une jolie, tous les Galans sont après, on ne peut
plus en jouir. Oh! oui.

A R I E T T E.

Femme avec un peu d'appas,
Est un fardeau qu'on s'apprête;
Que de soins, que d'embaras!
Oh! j'en ai par-dessus la tête.

J'en

J'en gémis à chaque instant,
 Je me plains, & mon tourment
 Ne paroît triste à personne;
 Le repos me fuit, m'abandonne,
 Et je vais toujours disant:

Femme avec un peu d'appas, &c.

Vous qu'un doux minois engage,
 Redoutez le mariage;
 La Beauté met, tôt ou tard,
 Le trouble dans le ménage,
 Et le plaisir à à l'écart:

Car,

Femme avec un peu d'appas, &c.

Si ce coquin de Julien me tombe sous la patte, oh ! parbleu, je la lui garde bonne, & je m'y prendrai de façon que ma rusée n'aura pas moyen de s'en dédire, j'en réponds. C'est ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le piège où je veux les prendre. (*Il appelle.*) Ho ! Guillaume ! Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare, Guillaume !

SCENE VII.

ELOY, GUILLAUME, *avec
 une tranche de pain qu'il mange.*

GUILLAUME.

Qu'est-ce que c'est, not' Maître ?

ELOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce ressort que nous faisons hier matin.

GUIL

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'est-ce que vous en voulez faire ?

E L O Y.

Quitte ton pain : morbleu, tu vas le voir ; cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce ressort à la petite porte de ce cabinet qui donne sur le jardin ; si quelqu'un y vient, il n'en sortira parole pas que je ne l'en tire.

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans ?

E L O Y.

Parle bas. C'est Julien & ma femme qui y vont souvent. J'ai des soupçons ; & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'est-ce pas nue bonne invention ?

GUILLAUME.

Ma foi, je ne suis qu'une bête, not' Maître. Mais, sauf votre meilleur avis, je crois qu'à votre place, je ne serois pas si curieux.

E L O Y.

Je veux les y prendre, Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas ?

E L O Y.

Ils iront, je te dis, ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y seront ?

E L O Y

Je les tiendrai.

GUIL-

G U I L L A U M E .

Et quand vous les aurez, qu'en ferez-vous ?

E L O Y .

Je saurai à quoi m'en tenir, & ils verront que je ne suis pas un sot.

G U I L L A U M E .

C'est ben les attraper, ça.

E L O Y .

Tôt, tôt ; allons, es-tu prêt ? Commençons.

G U I L L A U M E .

Quand vous voudrez.

D U O .

Allons, allons,
Mettons-nous à l'ouvrage ;
Frappons, frappons,
Courage ;
Avançons
Notre ouvrage ;
Plus fort,
Encore plus fort :
Que ce ressort
Serve à mettre en cage
Tous les Galans
Qui viendront céans.
Courage, &c.

E L O Y , *seul.*

Ici Nicole paroît sans être vue & les observe.

J'en ris d'avance,
Qu'ils feront surpris,
Quand ils seront pris !
Ils auront le prix
De leur insolence.

Nicole

Nicole se retire en se mordant le bout du doigt.

Allons, allons,

Frappons, frappons;

Courage;

Achevons

Notre ouvrage.

E L O Y.

Voilà qui est fini fort à propos; essayons à présent. Bon, cela va comme un charme; tiens bien que j'aille chercher le cordon qui tient à l'autre côté, pour l'attacher ici. (*Il entre dans le cabinet, Et dit en sortant.*) Tout est bien arrangé, fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu?

G U I L L A U M E.

Mon pain.

E L O Y.

Tu ne parles que de ton pain; le voilà sur l'enclume. Oh! ça, écoute-moi; va dans la charmille, & ne te montre pas: tu viendras seulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre au guet aux environs. (*Guillaume sort.*) J'entends quelqu'un, retirons-nous. C'est le Galant. Tout cela vient à point nommé. (*Eloy sort.*)

S C E N E V I I I .

J U L I E N , N I C O L E .

J U L I E N .

A R I E T T E .

Pour les Amans,

Que l'attente est cruelle!

B

Par

Par elle,
 Un cœur fidèle
 Languit dans les tourmens.
 Pour les Amans, &c.

Trop de délicatesse
 Retient-elle en ces lieux
 Ma charmante Maitresse ?
 Met-elle encor quelque obstacle à mes vœux ?
 Sans un peu de foiblesse,
 Que devient la tendresse ?
 Peut-on jamais se flatter d'être heureux ?
 Pour les Amans, &c.

NICOLE.

Comment ! c'est toi, Julien ? va-t'en, Eloy te guette.

JULIEN.

Ma chère Madame Nicole, il faut...

NICOLE.

Il faut que tu t'en ailles.

JULIEN.

C'est que..

NICOLE.

Eh bien ! quoi ! c'est que ?..

JULIEN.

Je n'ose pas vous le dire, Madame Nicole.

NICOLE.

C'est quelque sottise apparemment ; mais je veux le savoir tout à l'heure, ou ne remets jamais les pieds ici.

NICO-

JULIEN.

Eh bien! je vais vous le dire. C'est que j'ai engagé Bastienne à venir chez son grand-pere, qui veut bien, par rapport à vous, s'intéresser à notre mariage, & je lui apporte ces habits pour qu'elle sorte d'ici sans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a consenti à cela sans m'en rien dire?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y consentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raison: voilà une jolie équipée que tu lui conseillois-là?

JULIEN.

Puisque le tems nous presse & que nous n'avons pas d'autre ressource.

NICOLE.

Elle restera ici.

JULIEN.

Mais songez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez promise à mon amour; que le tems se passe; que je la perds si nous différons, & que...

NICOLE.

Tu es un étou rdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chere tante.

NICOLE.

Je ne veux pas.

ELOY, *à la fenêtre.*

Voilà mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi.

ELOY, *à la fenêtre.*

Faire tout pour lui? la chienne?

NICOLE.

Laisse-moi tranquille, je te dis, c'est inutile.

ELOY.

Elle se défend.

JULIEN.

Vous me rebutez en vain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous suivrai plutôt toute la journée.

ELOY, *de la fenêtre, avec violence.*Oh! le coquin! (*Il se retire.*)

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'est mon mari; j'ai reconnu sa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non, viens du côté de la maison, cela ne fera pas suspect;

suspect ; d'ailleurs, il me vient une idée : tes habits me serviront.

JULIEN.

Pour Bastienne.

NICOLE.

Oui, pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravagant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a sûrement quelque dessein ; si c'est ce que je soupçonne, je veux qu'il ait, au moins une fois en sa vie, un bon pied de nez qui lui fasse voir son bec-jaune.

JULIEN.

Mais cela ne retardera-t-il pas notre mariage ?

NICOLE.

Ne t'inquiète pas : tu seras content, & moi aussi. Je crois que quelqu'un approche : viens vite à la maison.

S C E N E IX.

ELOY, *seul, regardant autour de lui.*

J E ne vois plus personne ; seroient-ils déjà pris ? Je ne le crois pas, la clochette n'a pas sonné. Voyons pourtant par le trou de ce volet. (*Il regarde.*) Ils m'ont échappé. Mais ils reviendront ; le Galant tenoit quelque chose qu'ils ont sûrement porté à la maison ; si j'y vais, ils s'esquiveront comme à l'ordinaire : si je ne dis mot, ils reviendront au jardin, & peut-être bien au cabinet : mettons quelqu'un pour me seconder de l'autre côté, pendant que je suis ici. Ho ! Guillaume !

SCENE X.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec son pain.*
Qu'est-ce qu'il y a, not' Maître?

ELOY.

Que fais-tu encore avec ce pain?

GUILLAUME, *mangeant.*

Pardi, vous l'voyez bea, je mange.

ELOY.

Finis de manger; morbleu, ils font pris!

GUILLAUME, *toujours mangeant avec
 activité, & parlant de sang froid.*
 Oui.

ELOY.

Je les tiens, Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui?

ELOY.

Eux.

GUILLAUME, *mangeant, d'un ton
 étonné.*

Eux!

ELOY.

Oui eux; ma femme & son Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peste!

ELOY.

ELOY.

Vois si mon projet n'étoit pas bon ?

GUILLAUME, *toujours mangeant.*

Bauh !

ELOY.

Eh ! tu manges toujours ; ce n'est pas le plus pressé.

GUILLAUME.

Si fait ben, morgué, car je créve d'appétit.

ELOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant.*

Allons, not' Maître.

ELOY.

Où vas-tu ?

GUILLAUME.

Où vous dites.

ELOY.

Pourquoi faire ?

GUILLAUME.

Je n'en fais rien.

ELOY.

Ecoute-moi, tu le sauras.

GUILLAUME.

Dites. . .

ELOY.

Cours d'abord au bout du jardin ; quand tu ver-
ras ma femme sortir avec un homme qui lui parle

tout bas, va de leur côté, pour qu'ils te fuient : fais en sorte qu'ils prennent par ici, entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la plaine pendant que vous gardez le bois, n'est-ce pas, not' Maître ?

ELOY.

Songe à me rabattre le gibier, & ne perds pas de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ELOY.

Ils ne m'échapperont parbleu pas ; ma chasse me réussira..

ARIETTE.

Quand le Chasseur habile
Suit, d'un pas agile,

La bête

Qui le fuit ;

Il l'observe, il la guette,

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Et c'est en vain qu'elle veut sans cesse

L'éviter par mille détours ;

Il rit de ses tours,

Et fait si bien, par son adresse,

Par sa finesse,

Qu'enfin elle se rend

Sous le coup qui l'attend.

Quand le Chasseur habile

Suit, d'un pas agile,

La bête

Qui le fuit,

Il l'observe, il la guette,

Il la poursuit ;

Et bien-tôt il la réduit.

Je les vois ; ils s'approchent ; les voilà qui détournent ; c'est au cabinet qu'ils vont. Oh ! pour le coup je les aurai. Guillaume a fait son rôle à merveille , ils ne doivent pas être loin du cabinet... J'entends remuer... Les voilà pris ; la clochette a sonné : Guillaume ! quel plaisir ! Guillaume !

SCENE XI.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Vous voilà bien joyeux. Qu'avez-vous donc vû ?

ELOY.

Tu m'as servi comme je voulois.

GUILLAUME.

Vous êtes donc content ?

ELOY.

Oui, je te promets pour boire.

GUILLAUME.

J'aime autant que vous me le donniez, car je brûle de soif.

ELOY.

Tu n'y perdras rien ; mais va auparavant me chercher tous mes voisins.

B 5

GUIL-

GUILLAUME.

Pour boire avec nous ?

ELOY.

Non, non ; c'est pour les rendre témoins de mon triomphe. Amène-moi le Berger, le Pêcheur, Lucas le Vigneron, Simon le Jardinier, toute la Justice, le Magister, le Bailli, le Bedeau ; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

GUILLAUME.

J'y cours.

(Il part.)

ELOY.

ARIETTE.

Victoire, victoire !

Tous deux sont pris dans mes filets.

Le fait est bien notoire ;

Ils ne pourront plus désormais

M'en faire accroire.

Tout le village

Va par moi-même en être instruit ;

Et tout mon voisinage,

Par Guillaume conduit,

Sera témoin de leur dépit.

SCENE XII.

ELOY.

JE voudrois déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qui se moquera d'eux. La jalousie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaisir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne vien-

viennent pas: qu'ils font long-temps! Je grille d'im-
patience. Ah! les voici.

SCENE XIII. & DERNIERE.

ELOY, GUILLAUME, *plusieurs*
Voisins.

ARIETTE.

Venez tous, mes voisins,
Servez-moi de témoins.

Venez, mes comperes,
Venez, mes commeres;

Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

CHOEUR.

Mais, mon compere,
Vous avez tort de faire
Eclater cet affront.

JULIEN *entre, & dit à part.*

Que de monde
Dans la maison

Abonde!
J'en sçais bien la raison.

ELOY.

(Voyant Julien.)

Avançons-nous. Mais quel mystere!

Quoi! le drole est dehors!

Il faut qu'il ait le diable au corps.

(Le Chœur répète ce vers.)

ELOY.

J'ai la clef dans ma poche,

Et je suis sûr de mes ressorts;

Que chacun s'approche.

JULI-

J U L I E N .

Vous jugerez de ses transports ;
C'est sa femme & sa niece.

*(Pendant ces deux vers, Eloy ouvre la porte.)
(Bastienne en homme, & Nicole sortent du cabinet.)*

C H O E U R .

C'est sa femme & sa niece !
Quoi ! c'est sa niece !

E L O Y .

Quoi ! c'est ma niece !
Ah ! la traitresse !

C H O E U R .

Vous êtes fou dans vos transports,
Et vous avez le diable au corps.

B A S T I E N N E , N I C O L E .

Voisins, vous connoissez nos torts :
Rendez justice à ses transports.

E L O Y .

Mais je suis sûr de mes ressorts.

C H O E U R .

Voisin, voisin vous avez tort
De faire éclater ce transport.

E L O Y .

Mais je ne sçais si je dors ou si je veille. Par
quelle aventure Bastienné se trouve-t-elle ici habil-
lée en homme ?

N I C O L E .

Pour se moquer de toi, jaloux impertinent.

E L O Y .

Ma femme . . .

N I C O -

NICOLE, *l'interrompant.*

Fais-donc agir les ressorts de ton imagination. Es-tu content à présent ; as-tu vû mon Galant ?

ELOY.

Mais, ma femme...

NICOLE, *l'interrompant.*

Et vous, voisins, qu'il a envoyé chercher pour témoins de ses extravagances, faites-lui compliment de ne pas être ce que mériteroit un sot comme lui pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne sçais où j'en suis.

GUILLAUME.

Eh! bien, qu'est-ce que c'est, not' Maître ? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaisir à ben d'autres.

ELOY.

Mais, Julien, pour qui venois-tu donc ici ?

NICOLE.

Pour votre niece, vieux jaloux.

ELOY.

Est-il vrai, Bastienne ?

BASTIENNE.

Mon cher oncle, ma chere tante vous dit vrai ; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy, consentez à mon mariage avec Bastienne.

ELOY.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là ; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver , & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement ; mais si tu ne te corriges pas de ton humeur, je ne te réponds de rien, vois-tu ?

ELOY.,

Tu feras contente : mais que Julien se tienne avec sa femme, & ne vienne ici que quand j'y serai.

JULIEN.

Je vous obéirai, notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé !

NICOLE.

Que sçait-on ?

ELOY.

Va, ma ménagère ne m'en veut pas. Trompe-moi toujours de même ! oublions tout le passé , & réjouissons-nous. Après ce qui m'arrive, je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi ; puisqu'on ne peut pas croire les choses même quand on les voit.

VAUDEVILLE.

Bannissons le soupçon jaloux,
Qui nuit à la paix du ménage :

Je

Je ne veux plus le voir chez nous,
 Et sans m'allarmer davantage,
 Dans ma maison toujours d'accord,
 Toujours d'accord,
 J'aime mieux battre,
 Forger, reforger faire le diable à quatre,
 Que de tenter le Sort ;
 Les curieux ont toujours tort.

CHOEUR.

C'est un grand tort,
 Que de tenter le Sort,
 Les curieux ont toujours tort.
 Il vaut mieux battre,
 Forger, reforger, faire le diable à quatre,
 Que de tenter le Sort.
 Les curieux, &c.

NICOLE.

Un mari qui se rend fâcheux,
 Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme ?
 Le plus fin à ses propres yeux,
 Ne l'est jamais tant que sa femme.
 Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux,
 Il vaut mieux battre, &c.

JULIEN.

Bastienne, à notre amour parfait
 Aucun soupçon ne pourra nuire.
 Si jamais ce mal me gaignoit,
 Tes beaux yeux sçauroient le détruire.
 Tout bas mon cœur répéteroit :
 Il vaut mieux battre, &c.

GUILLAUME.

Bon appétit, du vin un peu,
 L'humeur vive, & l'ame contente,

Pour

Pour moi le travail est un jeu ;
 Jamais l'Amour ne me tourmente.
 S'il venoit trop près de mon feu,
 J'aime mieux battre, &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour,
 Je sentis naître ma tendresse ;
 Le lendemain, à mon retour.
 Je croyois vaincre ma foiblesse ;
 Mais que peut-on contre l'Amour ?
 Il sçait tant battre,
 Forger, reforger, faire le diable à quatre,
 Qu'il devient le plus fort,
 Et la Raison a toujours tort.

ELOY.

Nous tâchons par plus d'un métier,
 Messieurs, d'avoir votre pratique :
 Mais souvent un pauvre ouvrier
 Se voit saisi par la Critique,
 Et n'en obtient jamais quartier.
 Pour la combattre,
 Avec nous battez tous ;
 Faites le diable à quatre :
 Quand nous traçons d'accord,
 Les envieux ont toujours tort.

FIN.



ESSAI

SUR L'OPERA-COMIQUE.

JE ne prétend point donner ici des règles d'un Art dans lequel je me regarde encore comme un apprentif, malgré le succès dont le Public a bien voulu récompenser mon travail dans ces bagatelles. J'ai cru qu'il recevroit comme un témoignage de mon zèle, des recherches sur les moyens de l'amuser dans un Spectacle qui lui plaît, & où des Ouvrages applaudis ont donné plusieurs fois occasion de tirer des conséquences qui tendent à perfectionner ce genre de Drames.

L'Opera-Comique n'est proprement qu'un esquisse de Pièce. Il est composé d'autant & des mêmes parties que la Comédie; mais il faut les rétrécir toutes à-peu-près comme fait un Peintre, lorsqu'il réduit un grand tableau dans une miniature. Il est cependant essentiel de remarquer que le Peintre dans sa miniature, ne diminue que l'étendue, sans rien changer au coloris & aux autres ornemens du modèle qu'il copie; au lieu que dans l'Opera-Comique, le Poète est absolument obligé de tout ébaucher.

Son Sujet doit être simple comme celui de la Comédie, mais l'ordonnance plus légère & plus vague; il y faut plus de caractère que de mœurs, c'est-à-dire que les Personnages doivent s'y faire connoître par leurs actions plus que par leurs discours; l'intrigue doit s'expliquer dès la première Scene

ou la seconde tout au plus, quand la Piece est longue. Le titre doit indiquer en grande partie le sujet de la Piece.

Les meilleures intrigues sont celles qui se passent entre des Personnages gais; c'est pour cela que les Villagois font plus de plaisir dans ce genre que les gens de la Ville, & que parmi ces derniers, les Artistans réussissent mieux que la Bourgeoisie. Il seroit mal-adroit de prendre un Prince fameux ou un Conquérant illustre pour Sujet d'un Opera-Comique, à moins que ces Personnages n'y soient représentés dans des situations singulieres, plaisantes, & opposées, jusqu'à un certain point à leur dignité.

Le DIALOGUE doit être concis, plaisant, naturel & sans affectation ni pointes. Les quolibets placés avec jugement & ménagés avec adresse y font un bon effet. Depuis l'établissement de la Musique, on n'a plus la ressource du Comique que fournissoient les Vaudevilles. Les Ariettes en ont pris la place, & ce n'est pas chose aisée que de leur donner de l'agrément & de la vivacité: il seroit aussi difficile d'établir des Regles sûres pour la maniere de les employer & de les faire; le goût est le meilleur maître qu'on puisse consulter. On peut cependant observer généralement que les Ariettes ne doivent se placer que dans les endroits où la Scène est tranquille, ou dans les Monologues; car il est ridicule qu'un Personnage qui doit avoir des intérêts à démêler ou des sentimens à exprimer, s'arrête uniquement pour écouter de la Musique, & je ne conçois pas comment on a trouvé des Auteurs assez hardis pour risquer de pareilles bévues, & des Spectateurs assez

assez patiens pour les supporter & s'y accoutumer.

Comme on a peu de ressource du côté du discours, il faut jetter un intérêt assez animé dans cet ouvrage pour donner lieu à des sentimens tendres, & à des situations plaisantes ou pathétiques; cela dépend de la constitution du sujet.

On conseille dans la Comédie de bien filer les Scenes. C'est tout le contraire dans l'Opera-Comique. Les Scenes ne doivent être qu'indiquées, naître rapidement les unes des autres, & marcher précipitamment; un peu de désordre même & de négligence les rend souvent plus piquantes & plus agréables. Il faut varier les Scenes autant qu'il est possible, & les mélanger, de sorte qu'une Scene gaye succede à un entretien tendre, un détail ridicule, à quelque situation gracieuse & ainsi du reste.

Les passions agissent plus dans l'Opera-Comique que dans la Comédie; mais elles y doivent être beaucoup moins détaillées. Il faut les exprimer par les traits les plus communs & les plus vifs, éviter les periphrases & les circonlocutions poétiques. Il vaut mieux qu'un homme irrité dise tout simplement: *Ah! que je suis en colere,* que de s'écrier: *la rage enflamme mon ame.* Plus on est concis, & moins on est ennuyeux: d'ailleurs la musique veut de la force, de la clarté & de la précision, & c'est le chant ordinairement qui doit peindre les affections de l'ame dans l'Opera-Comique du nouveau genre.

L'idée d'un Opera-Comique doit être venue en un moment; sur un mot plaisant, sur une historiette.

L'ar-

L'arrangement du sujet demande du travail & de la connoissance du Théâtre. Il s'agit pour l'exécuter, d'avoir le caractère plaisant, d'être de bonne humeur, & de se faire un jeu de son travail. Dans ces sortes d'ouvrages une longue application dégoûte ou rend trop sérieux; c'est dans ce genre principalement que l'art consiste à ne point en laisser paroître.

F I N.



LE HURON,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN VERS;
MÊLÉE D'ARIETTES.

Par Mr. * * *.

La Musique par Mr. ANDRÉ GRETRIE,
de L'Académie des Philharmoniques de Bologne.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.

Avec Permission du Roi.

A C T E U R S.

LE HURON,	Mr. De la Tour.
Mlle. DE St. YVES,	Mad. Dinezi.
Mr. DE St. YVES, <i>son pere,</i>	Mr. Deschamps.
Mlle. DE KERKABON,	Mlle. Dartimon.
Mr. DE KERKABON, <i>son</i>	
<i>frere,</i>	Mr. Dinezi.
LE BAILLI,	Mr. Monbrun.
GILOTIN, <i>son fils,</i>	Mr. Casimir.
UN OFFICIER,	Mr. Du Tillet.
UN CAPORAL.	
TROUPE DE SOLDATS.	
TROUPE DE GENS DU BAILLI.	

Le lieu de la Scene est une Place de Village.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi (à Paris) le 20 Août, 1768.





LE HURON.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Village.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE KERKABON, Mlle DE
SAINT YVES.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi! déjà le Huron est parti pour la chasse?

Mlle. DE KERKABON.

Bon! dès le point du jour il étoit dans les champs.

Ho! les Hurons sont diligens;

Ils ne tiennent jamais en place.

Je les connois, j'avois un frere en Canada.

Il mourut dans ce pays-là,

Aussi bien que sa femme, à la fleur de son âge.

Mais parlons de notre Sauvage:

Comment le trouvez-vous?

A 2

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Bon enfant tout à fait.

Mlle. DE KERKABON.

Bon enfant ! l'éloge est modeste.

Il est charmant ! comme il est fait !

Comme il est gai ! comme il est leste !

Il cherche à plaire ; il est galant à sa façon.

Mon frere l'aime avec tendresse ;

En l'instruisant il le caresse.

Moi, je lui fais aussi quelquefois la leçon.

Il rit de si bon cœur ! il a dans son langage

Tant de candeur & d'ingénuité !

Mlle. DE St. YVES.

Oui, c'est la simple vérité.

Mlle. DE KERKABON.

Si jamais il aime, je gage

Qu'il aimera mieux qu'un François.

(*Modestement.*)

Moi, je ne m'y connois pas ; mais...

Je crois que pour aimer, rien n'est tel qu'un Sauvage.

Et par exemple, quel dommage

Que le fils du Bailli ne lui ressemble pas !

Vous seriez bien moins difficile.

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! je l'ai vû, cet imbécile.

Mlle. DE KERKABON.

Vos peres hier au soir se sont parlé tout bas ;

Et je crois l'affaire conclue.

Mlle. DE St. YVES.

Non, à le refuser je suis bien résolue.

AIR.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne ;
Qu'à la fête il vienne avec nous ;
Et que sa main nous y couronne.

Un choix contraire à nos desirs
Devient une source de larmes.
La liberté seule a des charmes ;
Elle est la source des plaisirs.

Si jamais, &c.

N'est-ce pas au cœur à choisir
L'objet qu'il doit aimer sans cesse ?
On voit bientôt l'amour s'enfuir,
S'il sent que sa chaîne le blesse.

Si jamais, &c.

SCENE II.

Mlle. DE St. YVES, Mlle. DE
KERKABON, GILOTIN.

Mlle. DE KERKABON.

Vous voilà, Monsieur Gilotin ?
D'où venez-vous donc si matin ?

GILOTIN.

Vraiment, je viens de voir chasser l'homme Sauvage.

Il met en l'air tout le village.

Mlle. DE KERKABON.

Chasse-t-il de bon cœur ?

G I L O T I N .

Ah! c'est un vrai lutin.

A I R .

Comme il y va!

Comme il détale!

Quel chasseur que ce Huron là!

Il faut le voir dans ces valons:

Il a des aîles aux talons.

Il tire à bale.

Pan, pan, pan, il tue à tous coups.

Les pauvres lièvres en font tous

Comme des fous.

Feinte ni ruse,

Rien ne l'abuse:

Il fait leurs tours

Et leurs détours.

Ah quel coureur!

Il vous les lasse.

Ah quel tireur!

Il les terrasse.

Pan, pan, pan, il tue à tous coups.

Tout d'une haleine

Il court la plaine,

Sans être jamais las.

Si celui là n'est pas alerte,

Certe,

Je ne m'y connois pas.

A la course, au vol, à cent pas,

Il tire, & la piece est à bas.

Comme il y va, &c.

Il fera de la nôce, il chassera pour nous.

Mlle. D E St. Y V E S .

De quelle nôce?

GILOTIN.

De la nôtre.

Mlle. DE St. YVES.

De la nôtre!

GILOTIN.

Oui, c'est moi qu'on marie avec vous.

Ils font d'accord.

Mlle. DE St. YVES.

Qui donc?

GILOTIN.

Qui? Mon pere & le vôtre.

Mlle. DE KERKABON.

Je m'en doutois.

GILOTIN.

Hé quoi, l'on ne vous l'a pas dit?

Ce soir on mande le Notaire.

Mlle. DE St. YVES.

Ce soir!

Mlle. DE KERKABON.

Il est pressé!

GILOTIN.

Cela vous étourdit?

Oh! nous allons vite en affaire.

Mlle. DE St. YVES.

Mais comment se peut-il?...

GILOTIN.

Comment? La chose est claire.

Un jour que je rêvois, j'étois là comme un fot.

Mon pere est physionomiste ;

Et comme il entendit que je ne disois mot,

Il devina que j'étois triste.

Il me regarde entre deux yeux.

Qu'as-tu donc, me fit-il ? Moi ! je n'ai rien, lui
fis-je.

Tu mens : quelque chose t'afflige,

Fit-il. Vous l'avez dit : j'ai de l'amour. Tant
mieux !

Voyons, qui t'a donné dans l'aîle ?

Je dis que c'étoit vous. Oui dà, fit-il, c'est elle ?

Et tu t'affliges pour cela ?

Va, tu n'es qu'un benêt. (Il est badin mon pere.)

Hé bien, fit-il, demandons-la.

Sitôt dit, sitôt fait. Voilà tout le mystere.

(Gaiment.)

Ma future, allons, touchez-là.

Mlle. DE St. YVES.

O ciel !

GILOTIN.

Vous en êtes bien aise,

N'est-ce pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Point du tout, Monsieur, ne vous déplaîse.

GILOTIN.

Vous ne m'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

GILOTIN.

Non ! vous badinez.

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Rien n'est plus sérieux.

GILOTIN.

Oui dà ! vous m'étonnez.

Je croyois pourtant bien vous plaire.

Mlle. DE St. YVES.

Il n'en est rien.

GILOTIN.

N'importe, allez, laissez-moi faire.

D U O

Ne vous rebutez pas,

Voilà que je vous aime.

Cela vient pas à pas,

Cela vient de soi-même.

Vous m'aimerez aussi,

Vous m'aimerez de même.

Cela vient de soi-même,

Du soir au lendemain.

Pour obtenir le cœur, il faut avoir la main.

Mlle. DE St. YVES.

Non, ne vous flattez pas :

Il n'en est pas de même.

Non, cela ne vient pas,

Ne vient pas de soi-même,

Je n'aime pas ainsi,

Je n'aime pas de même.

Non, non.

GILOTIN.

Si, si

Mlle. DE St. YVES.

Ne croyez pas qu'on aime,

Du soir au lendemain.

Il faut avoir le cœur, pour obtenir la main.

A 5

SCENE

S C E N E III.

Les Acteurs précédens, LE HURON.

Mlle. DE KERKABON, *vivement.*

AH ! voici le Huron.

L E H U R O N.

Bonjour, Mesdemoiselles.

Voilà ma chasse. Elle est à vous.

GILOTIN, *bas à Mlle. de St. Yves.*
C'est pour la nôce.

Mlle. DE St. YVES, *avec impatience.*

Ah ! laissez-nous.

L E H U R O N.

Les lievres sont vivans. Comme ils n'avoient point
d'ailes,

A la course je les ai pris.

Mais j'ai tiré sur les perdrix,

Ne pouvant pas voler comme elles.

GILOTIN, *approchant d'un lievre.*

Voyons... Il remue !

(*Il recule.*)

L E H U R O N.

As-tu peur ?

Mlle. DE KERKABON.

Un lievre l'épouvante.

L E H U R O N.

Approche : allons, courage.

GI-

GILOTIN, *n'osant approcher.*
Le voir de loin c'est le plus sage.

LE HURON.

Cela s'appelle avoir du cœur.

MIL. DE KERKABON, *d'un air d'amitié.*
Allons, reposez-vous, vous êtes tout en nage.

Vous chassez avec trop d'ardeur.

Moi, je veux quē l'on se ménage.

LE HURON, *en s'asseyant.*

Le repos me fatigue. Agir est un besoin,

Que j'ai senti toute ma vie.

GILOTIN

Il a le diable au corps.

Mlle. DE KERKABON.

Comment vous prit l'envie

De venir voyager si loin ?

LE HURON.

Je suis né curieux ; j'étois libre de soin ;

Et l'occasion nous convie.

Mlle. DE KERKABON.

Avez-vous pu, si jeune hélas !

Quitter pere & mere ?

LE HURON.

On n'a guere

De regret à quitter ce qu'on ne connoît pas.

GILOTIN.

Est-ce que les Hurons n'ont ni pere ni mere ?

Mlle. DE KERKABON.

Nous vous en servirons.

LE HURON.

Je m'en passe fort bien.

A mon

A mon âge un Huron se suffit à lui-même ;
Et, grace à la nature, il ne me manque rien,

(*Regardant Mlle. de St Yves.*)

Qu'un objet , fait pour moi, qui me plaise & qui
m'aime.

(*D'un air caressant.*)

Affeyez-vous là

Mlle. DE St. YVES, *avec douceur.*

J'aime à me tenir debout.

L E H U R O N .

Nous ferons plus près l'un de l'autre.

G I L O T I N .

Oui-dà ?

Mlle. DE St. YVES.

Non.

L E H U R O N .

Pourquoi, non ?

G I L O T I N .

Le drôle est de bon goût ?

Mlle. DE St. YVES.

Ce ne seroit pas bien.

L E H U R O N .

Quel pays que le vôtre !

On y croit voir du mal à tout.

Mlle. DE KERKABON.

Chez vous on est moins difficile,

N'est-ce pas ?

L E H U R O N .

Difficile ? on ne l'est point du tout.

Si vous sçaviez combien votre sexe est docile,
Et combien par l'amour le notre est adouci !
Ah, si dans nos forêts, où regne la nature,
J'avois pu rencontrer ce que je trouve ici,
J'y ferois encor, je vous jure.

Mlle. DE St. YVES.
Vous n'aimez pas ce pays-ci.

LE HURON.
S'il me laissoit aimer, je l'aimerois aussi.

Mlle. DE St. YVES.
Voyagez-vous encor ?

LE HURON.

Non. Je courois le monde,
Pour voir un peu comme il est fait.
Mais ce qu'il a de plus parfait,
Je l'ai vu ; j'ai fini ma ronde.

Mlle. DE KERKABON.
On connoît donc l'amour au pays des Hurons ?

LE HURON.

Ah ! comme vous, nous l'adorons.
Où ne connoît-on pas sa puissance infinie ?

Mlle. DE St. YVES.
Je voudrois bien sçavoir, qu'elle est en Huronie
La façon d'exprimer son inclination.

LE HURON, *d'un air noble & tendre.*
C'est de faire, en aimant, quelque belle action,
Qui plaîse à qui vous ressemble.

Mlle. DE KERKABON.
Cet amour-là vaut bien le notre, ce me semble.

Mlle.

Mlle. DE St. YVES, *d'une voix timide.*
Avez-vous aimé ?

L E H U R O N .

Oui, la belle Abucaba.
Elle chassoit un lievre, à vingt milles du gîte ;
Un Algunquin le prit, & le lui déroba.
J'attrapai l'Algunquin ; je l'amenai bien vite
Tout tremblant à ses pieds. Elle lui pardonna,
Et devant lui me couronna.

Mlle. DE KERKABON.

Et vous l'aimiez à la folie ?

L E H U R O N .

(Vivement.)

Oui, de toute mon ame. Elle étoit si jolie !

A I R .

Les joncs ne sont pas plus droits ;
Elle en avoit la souplesse,
De la biche la vîtesse,
De l'hermine la finesse
Et la blancheur à la fois.
La colombe est moins fidelle ;
L'aigle n'est pas plus fier qu'elle ;
Et les agneaux sont moins doux.
Aussi fraîche que la rose,
Elle eut même quelque chose,
Oui, quelque chose de vous.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'est-elle devenue ?

L E H U R O N .

Un ours me l'a mangée.

GILOTIN.

C'est dommage!

LE HURON.

Je l'ai tué ce vilain ours.

Mais je la plains encore, après l'avoir vengée.

Mlle. DE KERKABON.

Vous ne la plaindrez pas toujours.

LE HURON, *en regardant Mlle de St. Yves.*

Oh non. Je sens déjà ma douleur foulagée.

Mlle. DE KERKABON.

Mais quel bijou frappe mes yeux?

LE HURON, *avec vivacité & sentiment.*

Ah! s'il vous paroît curieux,

Recevez-le des mains de la reconnoissance.

Je n'ai rien de plus précieux.

Mlle. DE KERKABON.

Que vois-je! quelle ressemblance!

(Vivement.)

Et d'où tenez-vous ces portraits?

LE HURON.

Je les avois dès ma naissance.

Mlle. DE KERKABON.

Plus j'en examine les traits...

Oui, c'est elle, c'est lui. Ciel!

Mlle. DE St. YVES.

Voyons.

Mlle. DE KERKABON., *vivement.*

Je vous quitte;

Je vais trouver mon frere, & reviens au plus vite.

SCE-

S C E N E I V .

LE HURON, Mlle. DE St. YVES,
GILOTIN.

LE HURON.

Quel trouble est venu la saisir ?
Si ce bijou lui fait plaisir,
Elle peut le garder.

Mlle. DE St. YVES.

Qu'est-ce ?

LE HURON.

Une double image.
Dès l'enfance on m'a dit qu'en la portant sur moi,
Je serois heureux : je vous voi ;
Vous accomplissez le présage.

Mlle. DE St. YVES.

Mais, vous me dites des douceurs.

LE HURON.

Que vous dirois-je hélas ? pour vous de tous les
cœurs
Tel fera toujours le langage.

A I R .

Vous me charmez :

Vous enflammez

Jusques-à l'air que je respire,

Absent de vous, je ne fais quoi,

Plus fort que moi,

Vers vous m'attire.

Je

Je jouis dès que je vous voi ;
Mais en jouissant je desire.

Quel est ce désir ?

D'où naît ce plaisir ?

C'est un délire,

Le vrai délire,

L'heureux délire du plaisir.

Ah si votre cœur pouvoit lire,

S'il pouvoit lire dans le mien ! ..

Ce qu'un sauvage ne fait dire,

Croyez, croyez qu'il le sent bien.

Mlle. DE St. YVES, *un peu émue.*

Mais... Voyez donc ma bonne amie,

Qui me laisse avec vous... Je ne sçais pas pourquoi.

GILOTIN, *d'un ton grave.*

J'y suis. N'ayez pas peur.

LE HURON, *voulant la retenir.*

Un moment.

Mlle. DE St. YVES.

Laissez-moi.

Je vais la retrouver. Elle est bien étourdie !

SCENE V.

LE HURON, GILOTIN.

GILOTIN.

J'Espere au moins que ce n'est pas
De l'amour, que tu sens pour elle.

B

LE

L E H U R O N .

De l'amour ! pourquoi non ? Je suis jeune ; elle est
belle ;

Ah ! peut-on fans amour avoir vu tant d'appas ?

G I L O T I N .

Oh ! ce n'est pas ici comme dans l'Huronie.

C'est à moi , s'il vous plaît , qu'elle doit être unie ;

C'est à moi de l'aimer.

L E H U R O N .

Que dis-tu ?

G I L O T I N .

Que demain

Son pere me donne sa main.

L E H U R O N .

Elle y consent !

G I L O T I N .

Pour elle , elle en a peu d'envie ;

Mais les peres chez nous disposent des enfans.

L E H U R O N .

Et moi , vois-tu , je te défends

D'y jamais penser de ta vie.

G I L O T I N .

Est-ce de vous que je dépends ?

L E H U R O N .

Non ; mais tu dépends d'elle. Il faut savoir lui plaire ,

Ou lui laisser choisir l'époux qui lui plaira.

G I L O T I N .

Et si je plais à son pere ?

L E H U R O N .

Son pere t'épousera.

Pour

Pour elle, c'est une autre affaire :
 Quelque choix qu'elle fasse, il sera volontaire ;
 Et son cœur en décidera.

AIR.

Qu'on mette à prix le cœur l'Hortence ;
 Je désirai tous mes rivaux.
 Il n'est ni dangers ni travaux
 Qui puissent lasser ma constance.
 Falut-il repasser les mers ;
 Franchir les torrens à la nage ;
 Braver la rigueur des hivers ;
 Affronter les vents & l'orage ;
 A son amant tout sera doux
 Pour obtenir le nom d'époux.

GILOTIN.

Tout cela m'est égal. Je vais trouver mon pere ;
 Et nous verrons si l'on préfère
 Un nouveau venu, comme toi,
 Au fils d'un Bailli, comme moi.

SCENE VI.

M. & Mlle. DE KERKABON,
 Mlle. DE St. YVES, LE
 HURON.

M. DE KERKABON, *transporté.*

VENEZ, embrassez-moi, mon neveu ; car vous
 l'êtes.

B 2

LE

LE HURON,

LE HURON.

Moi! votre neveu!

M. DE KERKABON.

Ces portraits,
Votre pays, votre âge, & les tems, & les faits,
Tous s'accordent : preuves complètes.

Mlle. DE St. YVES.

Ciel!

M. DE KERKABON.

Vous n'avez jamais vu vos parens?

LE HURON.

Jamais.

M. DE KERKABON.

Justement.

LE HURON.

Ils m'avoient délaissé. Ma nourrice
Ne me trouva que cet indice.

M. DE KERKABON.

Hélas! il me rappelle un frere que j'aimois.

QUATUOR.

M. DE KERKABON.

Il a les traits de son pere.

Mlle. DE KERKABON.

Il a les yeux de sa mere.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ses yeux, voilà ses traits,

Ces traits de caractère.

Il est François.

LE HURON.

Je suis François.

Mlle. DE St. YVES.

Il est François.

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà ces traits de caractère.

LE HURON.

N'ai-je pas encor quelques traits,

De caractère?

M. & Mlle. DE KERKABON.

Voilà tes yeux, voilà tes traits.

LE HURON.

Ah! quel bonheur! je suis François.

M. & Mlle. DE KERKABON, & Mlle. DE

St. YVES.

Ah! quel bonheur! il est François.

Mlle. DE St. YVES.

Oui, ce sont les traits

De ces portraits.

LE HURON.

Ah! cela semble fait exprès.

M. DE KERKABON.

Oui, ce sont les traits

De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON *avec plus d'attention.*

Cependant, mon cher frere,

Regardez bien ses yeux.

Il les a beaucoup mieux.

Je voi, je croi,

Je ne fais quoi.

LE HURON,

M. DE KERKABON, *brusquement.*

Chimere !

Il a les traits

De ces portraits.

Mlle. DE KERKABON, *se retraçant.*

Ah ! oui. Ce sont les yeux de sa mere.

M. DE KERKABON.

Ce sont les traits de son pere.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur ! il est François.

LE HURON.

Ah ! quel bonheur ! je suis François.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, pour voir nos amis,

Il faut demain être bien mis,

Et t'habiller à la Françoisise.

LE HURON.

Pourquoi ? Je suis fort bien, car je suis à mon aise.

Mon habit m'est commode, & j'y suis attaché.

M. DE KERKABON.

Mais que diroit-on ?

LE HURON.

Quoi qu'on dise,

Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guise ;

Et je le mets dans mon marché.

Chacun son goût : c'est ma devise.

M. DE KERKABON.

Mais il n'est pas possible, ..

LE HURON.

Ecoutez, parlons clair :

Je suis né libre comme l'air,

Et par-tout je veux être en pays de franchise.

Me voulez-vous tel que je suis ?

Simple, honnête, faisant tout le bien que je puis ?

Voyez. N'ayez pas peur que jamais je m'avise

De vous gêner sur rien. Pleine aisance entre nous.

M. DE KERKABON.

Du pays où l'on est, il faut suivre les goûts.

LE HURON.

Chez les singes, fort bien ; mais non pas chez les hommes.

A quoi bon se ressembler tous ?

Nous naissons différens ; soyons ce que nous sommes.

M. DE KERKABON.

Je suis ton oncle, &...

LE HURON.

Oui, j'y donne mon aveu ;

Et j'aime bien autant que ce soit vous qu'un autre.

Mais suivons librement, moi mon goût, vous le votre ;

Sans quoi plus d'oncle & de neveu.

M. DE KERKABON.

Parlez, Mademoiselle, & lui faites entendre.

Mlle. DE St. YVES, *avec modestie.*

A le persuader je n'ose pas prétendre.

(*Au Huron, avec douceur.*)

Vous êtes obstiné !

LE HURON.

Non, je suis libre.

Mlle. DE St. YVES, *timidement & en baissant les yeux.*

Eh quoi !

Vous ne feriez donc pas quelque chose pour moi ?

LE HURON, *vivement.*

Ah ! parlez, commandez. A vos loix je me livre.

Dites comment je dois agir, penser & vivre ;

Comment je dois être vêtu,

A la Huronne, à la Françoisise ;

Tout me devient égal, pourvu que je vous plaise.

M. DE KERKABON.

Eh bien, te détermine-tu ?

LE HURON, *plus vivement.*

Tout ce qu'elle voudra, mon oncle ; elle est charmante.

(*à part.*)

Mais fera-t-elle à Gilotin ?

Il dit qu'on la lui donne ; & cela me tourmente.

M. DE KERKABON, *à part.*

Je crois qu'on peut lui faire un plus heureux destin.
Son pere est mon ami ; viens que je te présente.

SCENE

S C E N E V I I.

Mlle. DE KERKABON, Mlle.
DE St. YVES.

Mlle. DE KERKABON, à demi fâchée.

Mon frere est enchanté ; mais, mais, moi ?
Je suis bien aise aussi, je ne fais pas pourquoi.
Le beau plaisir que d'être tante !

Mlle. DE St. YVES, avec un joie naïve.
Quoi ! vous n'en êtes pas dans le ravissement !

Mlle. DE KERKABON.

Vous en parlez bien à votre aise.

Mlle. DE St. YVES.

Tantôt vous le trouviez charmant.

Mlle. DE KERKABON.

Oh ! ce n'est pas qu'il me déplaîse ;
Mais tout a bien changé de face en un moment !

Mlle. DE St. YVES.

A I R.

Ma bonne amie, est-il possible
D'avoir un plus joli neveu ?
Son air est doux, son cœur sensible ;
Il est tout ame, il est tout feu.

De sa bonté touchante
J'ai déjà vu cent traits.

Ah ! si j'étois sa tante,

Ah ! que je l'aimerois.

B 5

Mlle.

Mlle. DE KERKABON.

Vous l'aimez fans cela : c'est moi qui vous l'assure.

Mlle. DE St. YVES.

Moi !

Mlle. DE KERKABON.

N'en rougissez pas.

Mlle. DE St. YVES.

C'est donc fans le favoir.

Mlle. DE KERKABON.

Vous le savez fort bien ; & lui-même, j'augure

Qu'il a pu s'en appercevoir.

A I R.

L'amour naissant n'a pas encore

Appris à garder son secret.

C'est au moment qu'il vient d'éclorre,

Qu'il fait le moins être discret.

Il part toujours quelque étincelle

D'un feu qui vient de s'allumer.

Tout le trahit, tout le décèle,

Jusqu'au soin de le renfermer.

Coup d'œil rapide,

Regard timide,

Soupirs échapés,

Mot entrecoupés :

A quoi ne reconnoît-on pas

Un cœur qui soupire tout bas ?

Mlle. DE St. YVES, *confuse*.

On croit voir ce qu'on imagine.

Mlle. DE KERKABON.

Ah ! vous dissimulez ! hé bien,

Vous

Vous ne sçavez donc pas ce que je fais.

Mlle. DE St. YVES.

Quoi ?

Mlle. DE KERKABON.

Rien.

Mlle. DE St. YVES, *vivement.*

Ah ! de grace, parlez.

Mlle. DE KERKABON.

Non. C'est que je badine.

Mlle. DE St. YVES.

Vous m'impatientez.

Mlle. DE KERKABON, *d'un ton ironique.*

Vous ne l'aimez donc pas ?

Mlle. DE St. YVES.

Et si je l'aimois ?

Mlle. DE KERKABON.

En ce cas,

Mon frere auroit peut-être envie

De faire à Gilotin préférer son neveu ;

Mais cela vous touche si peu !

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! vous ne doutez pas que je n'en sois ravie.

Mlle. DE KERKABON.

L'avois-je dit ?

Mlle. DE St. YVES.

Je l'aime, il le faut avouer.

Mlle. DE KERKABON.

Je vous servirai. Mais j'enrage

De me voir réduite à jouer

Le rôle de tante à mon âge.

SCE-

S C E N E V I I I .

LE HURON , *les Acteurs précédens.*

LE HURON , *impatienté.*

Quelles gens ! Je suis aux abois.
Je ne sçais plus auquel entendre.
Tous m'interrogent à la fois.
J'ai beau leur répéter que je n'ai qu'une voix ;
Aucun n'a le bon sens d'attendre.

(Il les contrefait.)

A I R .

Dans quel canton
Est l'Huronie ?
Est-ce en Turquie ?
En Arabie ?
Hé non, non, non.
En Laponie ?
Hé non, non, non.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuse-t'on ?
Y parle-t'on
Le Bas-breton ?
Hé non, non, non.
Les époux
Sont-ils jaloux ?
Les jeune filles
Gentilles ?
Et oui, & non : mais c'est selon.
Dans l'Huronie
Comment vit-on ?
S'amuse-t'on !
Boit-on du vin ? fait-on l'amour ?

Fait.

Fait-on l'amour dans l'Huronie ?

Quelle manie !

Ah ! je suis sourd.

Messieurs ! Messieurs ! dans l'Huronie

Chacun parle à son tour.

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu, tout cela ne doit point vous fâcher,

Pour vous l'aventure est heureuse.

Il ne vous manque plus ici qu'une amoureuse ;

Et je vous laisse la chercher.

SCENE IX.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

LE HURON, *vivement.*

JE n'irai pas bien loin, si j'en crois mon envie.

Enfin me voilà libre. Hé bien ? je suis François ;

En êtes-vous bien-aise ?

Mlle. DE St. YVES.

Avec ma bonne amie,

Quand vous êtes venu, je m'en réjouissois.

LE HURON.

Je vous aime ; & si je vous plais,

Je suis sûr à présent du bonheur de ma vie.

Mlle. DE St. YVES.

Sçavez-vous que votre oncle est occupé de nous ?

Qu'il veut nous marier ?

LE

LE HURON,

LE HURON.

Oui, mon oncle, ma tante,
Je suis sûr qu'ils le veulent tous.

Mlle. DE St. YVES.

Et croyez-vous aussi que mon pere y consente ?

LE HURON.

Il le faut bien. Et puis, qu'avons-nous besoin d'eux ?
Le bonheur est en nous, il dépend de nous deux.

(On entend un bruit de guerre.)

SCENE X.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES,
un Officier, & des Soldats.

L'OFFICIER.

A I R.

Vaillans François, courez aux armes :

L'ennemi menace vos Ports.

Si la gloire a pour vous des charmes,

Volez à sa voix sur ces bords.

Quand on sert un Roi que l'on aime,

C'est une fête qu'un combat.

Chacun s'enrôle de soi-même ;

Et tout sujet devient soldat.

Vaillans François, &c.

*(Pendant cet air, le peuple s'assemble
& prend les armes.)*

SCE-

S C E N E X I.

UN CAPORAL ET GILOTIN,
*Les Acteurs précédens.*LE CAPORAL, *menant Gilotin.*

Allons, marche.

GILOTIN, *tremblant.*

Messieurs, je suis fils du Bailli.

LE CAPORAL.

Tu trembles, lâche!

GILOTIN.

Oui, j'ai la fièvre.

Pour avoir approché d'un lièvre,

Tantôt le cœur m'a défailli.

L'OFFICIER.

Prends cette épée.

GILOTIN.

A moi! juste ciel! une épée!

Et qu'en ferois-je hélas?

L'OFFICIER.

Nous le verrons dans peu.

GILOTIN

De frayeur j'ai l'ame frappée;

Et ce seroit bien pis si je voyois le feu.

L'OFFICIER.

Prends.

GI-

G I L O T I N.

Quelle contrainte inhumaine !

L E H U R O N, *fièrement.*

Donnez-la-moi, mon Capitaine.

L' O F F I C I E R.

A toi ?

L E H U R O N.

Sans doute, à moi. Renvoyez ce poltron.

L' O F F I C I E R.

Va-t'en.

G I L O T I N, *Enchanté & s'enfuyant bien vite.*

Ah ! le charmant Huron !

S C E N E X I I.

Mlle. DE St. Y V E S, L E H U R O N,
L' O F F I C I E R, *le Caporal, les*
Soldats.

L' O F F I C I E R

E s-tu François ?

L E H U R O N.

On dit que j'ai l'honneur de l'être,

Et sur parole je le croi ;

Mais Hortence est Française, & ma patrie à moi,

C'est le pays qui l'a vu naître.

L' O F F I C I E R.

Ton nom ?

L E

LE HURON.

Hercule Kerkabon,

L'OFFICIER.

Ce nom promet beaucoup sans doute.

LE HURON.

J'espere vous tenir ce que promet mon nom.

Une seule chose me coûte ;

C'est de me séparer de cette aimable enfant.

L'OFFICIER.

Bon ! ce soir tu viendras la revoir triomphant.

LE HURON, à *Mlle de St Yves*.

C'est pour ton Roi que je m'engage ;

Tu me le permets ?

Mlle. DE St. YVES.

J'y consens.

Tu me fais trembler ; mais je sens

Que je t'en aime d'avantage.

MARCHE GUERRIERE.

Fin du premier acte.

C

ACTE



A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

A I R .

T*oi*, que j'aime plus que ma vie,
 Fais ton devoir, signale-toi;
 Et que tout le monde m'envie
 Le cœur qui m'a donné sa foi.
 Je chéris jusqu'aux allarmes
 Que me cause ce beau jour.
 La gloire effuera les larmes
 Qu'aura fait couler l'amour.

S C E N E I I .

GILOTIN, Mlle. DE St. YVES.

GILOTIN.

V*ictoire!* Ils font partis. Nous en voilà
 défaits.

Mlle. DE St. YVES.

On s'est battu ?

GILOTIN.

Pour-être brave,
 Ma foi, vive le François!

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Vous étiez-là ?

GILOTIN, *naïvement.*

Moi ? non, j'étois dans notre cave,
En attendant le succès.
Mais c'est le bruit du village,
Que les Anglois attaqués,
Ont déjà plié bagage.
Les uns se sont rembarqués,
D'autres s'en vont à la nage.

Mlle. DE St. YVES.

Et le Huron ? l'a-t'on vu ?

GILOTIN.

Tout au milieu du carnage
Il donnoit à corps perdu ;
Et s'il est mort, c'est dommage.

Mlle. DE St. YVES, *avec effroi.*

Ah ! je m'applaudissois d'un excès de valeur
Qui peut-être a fait son malheur.

(Vivement.)

Allez, voyez, sachez s'il revient, s'il respire,
S'il est blessé, s'il est. .. Je tremble de le dire.
Allez, vous dis-je.

GILOTIN.

Un moment.

Ce Huron là vivement
Vous touche & vous intéresse
On diroit d'une maîtresse
Qui tremble pour son amant.

(Il sort.)

C 2

SCENE

S C E N E III.

Mlle. DE St. YVES, *seule.*

IL est trop vrai ! l'effroi de plus en plus me
presse.

R E C I T A T I F O B L I G É'.

Ah ! Quel tourment ! peut-être il est blessé.
Parmi les morts peut-être on l'a laissé.
Sa foible voix appelle son amante ;
Sa foible voix m'appelle à son secours.
Ah ! je l'entends, cette voix défaillante.
Oui, cher amant, je t'entends, & j'accours...
Où m'emportent mes allarmes ?
Moi ! seule ! au milieu des armes !
M'exposer aux yeux de tous !...
 Il n'est point mon époux,
 Et je dépends d'un pere...
Devoir, honneur sévère,
Pourquoi m'enchaînez-vous ?
Que dis-je, hélas, cruelle !
Peut-être mon amant
Expire en ce moment.
Je l'entends qui m'appelle :
Viens me fermer les yeux.
Je meurs, je meurs fidèle.
Viens, reçois mes adieux. . .

A I R.

Ah, mon cœur se déchire.
C'est un trop long martyre.
Je cède à mon effroi.
Je dois à ce que j'aime,
Je dois plus qu'à moi-même ;
Et la douleur extrême

Ne connoît point de loi.
 Mon pere lui-même
 Aura pitié de moi.

S C E N E IV.

LE HURON, Mlle DE St.
 YVES.

LE HURON, *d'un air triomphant.*

E^H bien ? les avons-nous renvoyés lestement ?

Mlle. DE St. YVES.

Te voilà ! je succombe à mon ravissement.

(Elle tombe pâmée dans les bras du Huron.)

LE HURON.

Hortence !.. ô ciel ! est-il possible

Que tu m'aimes si tendrement !

Hélas ! tu n'es que trop sensible.

Respire, ouvre les yeux, rassure ton amant.

Mlle. DE St. YVES, *reprenant ses esprits.*

Tu m'es rendu ! mon cœur se livre

Au plus délicieux transport.

LE HURON.

Du péril échappé, je rends grâce à mon sort ;

Car pour toi, mon Hortence, il est bien doux de
 vivre !

D U O.

Ah ! que tu m'attendis !

Quoi ! tu me chéris

Autant que je t'aime !

C 3

Mlle.

LE HURON,

Mlle. DE St. YVES.

Ah! tes périls passés,
Tous mes sens glacés
Te l'ont fait voir assez.

LE HURON.

Bonheur suprême !
Nous aimons de même.

Mlle. DE St. YVES.

Crois que je t'aime
Bien plus que moi-même.

LE HURON.

Ton cœur est fait pour le mien,
Que d'attraits ce lien
Rassemble !

Mlle. DE St. YVES.

Je vois nos jours
Couler toujours
Ensemble.
Ah! quel heureux accord !
Nous voir, & d'abord
Tous les deux entendre !

LE HURON.

Oui, j'ai senti d'abord
Cet heureux accord.
T'aimer étoit mon sort.

Mlle. DE St. YVES.

J'aurois dû me défendre.

LE HURON.

Quoi! d'un amour si tendre?

Mlle.

Mlle. DE St. YVES.

Me feras-tu fidele?

LE HURON.

Ma flamme est éternelle.

Oui mon cœur t'est connu :

Ce cœur ingénu

N'a jamais fu feindre.

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! ton cœur m'est connu ;

Je cesse de craindre.

LE HURON.

Moi ! je les briserois

Ces nœuds pleins d'attraits,

Ces nœuds qu'Amour a faits !

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! qu'on nous laisse en paix,

Jourir de ses bienfaits.

TOUS DEUX.

Qu'il nous enchaîne pour jamais.

Mlle. DE St. YVES.

On vient ; je ne veux plus qu'avec moi l'on te voye.

SCENE V.

M. & Mlle. DE KERKABON,
LE HURON.

Mr. DE KERKABON.

Mon neveu !

C 4

Mlle.

LE HURON,

Mlle. DE KERKABON.

Mon neveu!

Mr. DE KERKABON.

Quel bonheur!

Mlle. DE KERKABON.

Quelle joie

LE HURON.

Oui, me voilà frais & dispos,
Prêt à recommencer si les Anglois reviennent.

Mlle. DE KERKABON., *avec frayeur.*

Ah! que plutôt ils s'en souviennent;
Et qu'ils nous laissent en repos.

SCENE VI.

Mr. DE St. YVES, *les Acteurs
précédens.*

Mr. DE St. YVES.

Monsieur de Kerkabou, que je vous félicite.
Vous avez uu neveu dont je suis enchanté.

LE HURON.

Quel suffrage, Monsieur! & que j'en suis flatté!

Mr. DE St. YVES.

Je le dois à votre mérite.

Mr.

Mr. DE KERKABON.

Allons, raconte-nous tout ce qui s'est passé.

Mlle. DE KERKABON.

Mais il doit être las.

LE HURON.

Non, je suis délassé.

Vous voyez d'ici le rivage ?

L'ennemi s'étoit rangé là.

Il nous attend, & nous voilà.

Nous marchons ; le combat s'engage.

RECITATIF OBLIGÉ.

Sur nos étendards flottans

De ses vaisseaux l'airain gronde.

Cent tonnerres éclatans

S'élancent du sein de l'onde.

L'ardeur s'anime ; & j'entends :

Feu ! feu ! feu ! qu'on leur réponde.

Des deux côtés c'est le même fracas.

Et puis, *silence :*

Doublez le pas.

Ne tirez pas !

Doublez le pas.

Avance, avance.

C'est-là, quand le fer peut agir,

C'est-là, c'est-là le carnage.

Le feu n'est qu'un badinage ;

C'est quand le fer peut agir,

C'est-là, c'est-là le carnage.

On voit les sables rougir,

Et dans le fang la mort nage.

Nous avançons ;

Nous enfonçons ;

Les ennemis balacent ;
 Les uns font renversés,
 Les autres dispersés ;
 Dans les eaux ils s'élancent.
 Et nous, le verre en main,
 Sur le champ de la gloire,
 Nous chantons la victoire,
 Et nous buvons leur vin.

Mr. DE KERKABON.

Mon neveu, rendez grace à Mr. de St. Yves.
 Vous nous avez causé des allarmes bien vives ;
 Il les partageoit avec nous.

Mr. DE St. YVES.

Je ne le cache point, j'ai tremblé pour sa vie.

L E H U R O N.

Ah ! Monsieur ! il dépend de vous
 De la rendre digne d'envie.

Mr. DE St. YVES, *à part à Mr. de
 Kerkabon.*

Je le fouhaite. Allons, me voilà décidé :
 Venez.

S C E N E VII.

Mlle. DE KERKABON, L E
 H U R O N.

Mlle. DE KERKABON.

Rejouis-toi.

LE

LE HURON.

Comment ?

Mlle. DE KERKABON.

Il a cédé.

Il t'accorde sa fille.

LE HURON.

Oui ?

Mlle. DE KERKABON.

Je viens de l'entendre.

LE HURON.

Vous me comblez de joie. Ah! l'amant le plus
tendre

Est donc le plus heureux !

Mlle. DE KERKABON.

Il hésitoit d'abord ;

Mais, ma foi, ta valeur vient de lui gagner l'ame.

LE HURON.

Ainsi tout le monde est d'accord ?

Allons.

Mlle. DE KERKABON.

Où vas-tu ?

LE HURON.

Voir ma femme.

SCÈ-

S C E N E V I I I .

Mlle. DE KERKABON, GI-
L O T I N .

G I L O T I N .

A I R .

M_E prend-on pour un sot ?
Et suis-je fait pour l'être ?
Croit-on m'envoyer paître,
Sans que je souffle un mot ?
Je suis fils d'un Bailli,

Oui.

Je ne suis pas Huron,

Non.

On connaîtra mon pere.
Quand il est en colere
Il est pis qu'un démon.
Nous sommes gens de plume ;
Nous favons la coutume.
Et la forme & le fonds.
S'il faut plaider, plaidons.

Mlle. DE KERKABON.

Maïs l'on ne t'aime point.

G I L O T I N .

Ah ! j'en fais bien la cause :
C'est qu'on trouve l'autre mieux fait,
Plus beau que moi ; voilà le fait.
Mais à tout cela je m'oppose.
Oui, vous n'avez qu'à dire à votre beau neveu,

Que

Que ce n'est pas pour lui que se fera la fête ;
 Qu'un Bailli n'est pas une bête ;
 Et que nous allons voir beau jeu.

S C E N E I X.

Mlle. DE KERKABON, LE
 HURON.

L E H U R O N.

A I R.

Qu'ai-je donc fait qui les offense ?

N'est-elle pas à moi ?

N'a-t-elle pas ma foi ?

Pourquoi cette défense ?

Moi ! ne plus la revoir ?

Ne plus revoir Hortence !

Ma belle Hortence !

Ma chere Hortence !

Je suis au désespoir.

On est d'accord ;

Elle est ma femme ;

Je lui porte un cœur tout de flamme ;

Et l'on blâme

Ce transport !

Qu'ai-je dont fait ? &c.

Tremblante aux genoux de son pere,

Elle pleuroit,

Et l'implorait ;

Mais rien n'a fléchi sa colère.

Sans pitié, comme sans raison,

Il m'a chassé de la maison.

Qu'ai-je donc fait ? &c.

SCE-

S C E N E X.

M. & Mlle. D E St. Y V E S , L E
H U R O N , Mlle. D E K E R -
K A B O N -

Mr. D E St. Y V E S , *irrité.*

Quoi ! je te vois encore ! Ote toi de mes
yeux.

L E H U R O N .

Je n'ose l'aborder ; je tremble.
Ah ! je redoutois moins tous ces Marins ensemble.

S C E N E X I.

M. & Mlle. D E St. Y V E S , Mlle.
D E K E R K A B O N .

Mr. D E St. Y V E S .

A-t-on jamais rien vu de plus audacieux ?
Chez moi-même, à mes gens venir parler en
maître !

Sans moi, sans mon aveu, demander à vous voir !
S'annoncer votre époux ! (il est bien loin de
l'être.)

Et parce que mes gens, qui savent leur devoir,

Re-

Refusent de le recevoir,
Ofer les menacer d'entrer par la fenêtre!

Mlle. DE St. YVES, *tremblante &
suppliante.*

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

On l'a flatté d'un inutile espoir ;
J'ai trop appris à le connoître.

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere!

Mr. DE St. YVES.

Quel emportement !

Et moi j'allois imprudemment !..

Je suis trop foible & trop facile ;

Mais cela peut se réparer.

Ma fille, il faut nous séparer,

Et pour toi le Couvent est le plus sûr asyle.

Mlle. DE St. YVES.

Le Couvent !

Mr. DE St. YVES.

Obéis. Tu le dois. Je le veux.

Mlle. DE St. YVES, à Mlle. de
Kerkabon.

Ah ! consolez ce malheureux.

SCENE

SCENE XII.

LE HURON, Mlle. DE KER-
KABON.

LE HURON, *vivement.*

Est-il appaisé ?

Mlle. DE KERKABON.

Non. Et dans le moment même,
Il l'envoie au Couvent.

LE HURON.

Le Couvent ! qu'est cela ?

Mlle. DE KERKABON.

Un séjour où l'on est invisible.

LE HURON.

Et c'est-là

Qu'on veut enfermer ce que j'aime !

Mlle. DE KERKABON.

Je vais trouver ton oncle ; il peut tout appaiser.

Mais toi, ne vas pas t'aviser

De faire encore ici quelque tour de sauvage.

Si tu veux être heureux, sois sage.

SCENE

SCENE XIII.
LE HURON, *seul.*

AIR.

Que ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages?
C'est vous, cruels vous & vos loix,
C'est vous qu'on doit nommer sauvages,
Que ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages!...

Recitatif obligé.

Que dis-je! chere amante, hélas!
Pardonne à ma douleur, pardonne.
Moi! que j'amais je t'abandonne!
Moi, vouloir être où tu n'es pas!...
Mais on l'enleve! on m'en sépare!
Non, non, pere injuste & barbare,
Non, non, je suis par tout ses pas...
Ah! mon malheur est à son terme.
Amis, accourez à ma voix,
Forçons les murs, brûlons les toits
De la prison qui la renferme...
Mais si je brûle ta prison,
Toi-même au milieu de la flamme...
Hélas j'ai perdu la raison;
Un trouble affreux regne en mon ame.

Que ne suis-je encor dans nos bois, &c.

(*Il sort.*)

D

SCE-

S C E N E X I V .

Mlle. DE KERKABON, Mr. DE
KERKABON, Mr. DE St.
YVES (*).

Mlle. DE KERKABON.

Vous voyez sa douleur. Pardonnez son of-
fense.

Il a commis une imprudence ;
Mais il ne connoît point nos usages, nos mœurs.

Mr. DE St. YVES, *irrité.*

Oui, j'ai tort ; je devois choisir sans doute ailleurs
Un homme qui connut les égards, la décence,
Qui sçut respecter ma maison.

Mr. DE KERKABON.

Vous êtes bien sévère !

Mr. DE St. YVES.

Et n'ai-je pas raison ?

M. DE KERKABON.

Ah ! Monsieur, croyez moi, s'il manque de lu-
mieres,

Il a des sentimens, que j'estime encor plus.

On donne aisément des manieres ;

On ne donne point des vertus.

Il est vaillant, honnête ; il pense avec noblesse ;

L'ombre du mensonge le blesse ;

La

(*) Ils ont vû le Huron sortir désespéré.

La nature l'a fait sensible & bienfaisant ;
 L'amour est sa seule foiblesse ;
 Et je crains qu'il ne perde en se civilisant.

Mr. DE St. YVES.

Mais il est d'une pétulance
 Qui va jusqu'à l'extravagance.

Mlle. DE KERKABON.

Hélas ! il est bien corrigé
 Des imprudences de son âge !
 Ah ! si vous le voyez ! comme il est affligé !
 Et comme il promet d'être sage !

SCENE XV.

GILOTIN, & les Acteurs précédens.

GILOTIN.

A l'aide ! à l'aide ! au ravisseur !

Mr. DE St. YVES.

Qu'entens-je ?

GILOTIN.

Du Couvent, comme on ouvroit la porte,
 Il arrive, & s'y prend de sorte
 Qu'il l'enlevoit.

Mr. DE St. YVES.

Ma fille ! ô ciel !

GILOTIN.

N'ayez pas peur.
 Il est pris, & l'on va l'enfermer en douceur.

J'avois d'autres desseins, mais nul engagement.
Croyez-moi, laissez là votre ressentiment.
L'ennemi vous dira pourquoi je le préfère.

(Le Bailli & Gilotin se retirent.)

Mlle. DE St. YVES.

Ah ! mon pere !

LE HURON, M. & Mlle. DE KER-
KABON.

Ah ! Monsieur !

M. DE St. YVES.

Ma fille, le danger
Te regarde : tu vois quelle mauvaise tête !

Mlle. DE St. YVES.

Mon pere, son cœur est honnête ;
Et tout le reste peut changer.

D U O & C H O E U R .

Mlle. DE St. YVES, & LE HURON.

Plus de larmes,
Amour, tes charmes,
Du sein de nos allarmes
Font naître les plaisirs.
Sensible à nos soupirs
Ta main couronne nos desirs.

Que de plaisirs !
Non, plus de larmes, &c.

CHOEUR.

CHOEUR.

Dans l'empire de l'Amour
 Il n'est plus de Sauvages ;
 L'air de ce charmant séjour
 Les rend doux & sages.

LE HURON, Mlle. DE St. YVES.

D'aimer autant que je vivrai
 J'ai l'heureuse assurance.

De plaire autant que j'aimerai
 J'ai la douce espérance.

Nous plaire & nous aimer toujours,
 Pour nous que d'heureux jours !

CHOEUR.

Dans l'empire de l'Amour
 Il n'est plus de Sauvages ;
 L'air de ce charmant séjour
 Les rend doux & sages.
 Tout s'apprivoise en un jour,
 Sous les loix de l'Amour.

LE HURON ET Mlle. DE St. YVES.

Le fort nous menace,
 Et le danger nous glace ;
 L'orage fait place
 Au souffle des Zéphirs.
 Sensible à nos soupirs,
 L'Amour couronne nos desirs.
 Que de plaisirs !
 Non, plus de larmes, &c.

CHOEUR.

CHOEUR.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes,
Du sein de leurs allarmes,
Font naître les plaisirs.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier,
le Huron, Comédie, & je crois que l'on peut en per-
mettre l'impression. A Paris, ce 27 Août 1768.



LA FE'É URGELE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMEDIE

EN QUATRE ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1770.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

MDCCLXX.

Avec Permission du Roi.

LA REE URGELLE
DE
CE QUI TRAIT AUX DAMES
COMEDIE

Les Paroles sont de MM.***

La Musique de M. DUNI, Compositeur de Mu-
sique & Pensionnaire de feu Son Altesse
Royal L'INFANT DON PHILIPPE,
Duc de Parme, &c. &c.

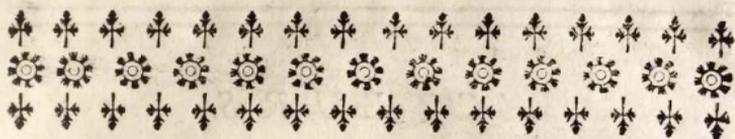
*Représentée devant Leurs Majestés, par les Co-
médiens Italiens ordinaires du Roi, à Fon-
tainebleau, le 26 Octobre 1765.*

Et à Paris le 4 Décembre suivant.

A COPENHAGUE
Chez CL. P. H. R. T.



M DCCCLXX
Avec l'approbation de Son



E' P I T R E

A U X D A M E S.

CE qui vous plaît, c'est de regner sur nous ;
Vous préférez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre ;
C'est le plaisir de se soumettre à vous.



ACTEURS.

LA FÉE URGELE, }	Mad. Descablon.
UNE VIEILLE, }	
MAKTON, }	Mad. Mercier.
ROBINETTE, }	
THE'RESE, }	Mr. De la Tour.
LE CHEVALIER ROBERT, }	
LA REINE BERTHE, }	Mad. Dinezi.
L'AVOCATE GÉNÉRALE de la	
Cour d'Amour, }	Mr. Dinezi.
VIEILLES CONSEILLERES de la }	
Cour d'Amour, }	
L'HUISSIÈRE, }	
LA HIRE, <i>Ecuyer de Robert,</i>	
PHILINTHE, <i>Berger.</i>	
LICIDAS, <i>autre Berger.</i>	
LE GRAND VENEUR.	
DENISE, <i>Villageoise.</i>	
LISETTE, <i>Bergère.</i>	
Seigneurs, Dames & Varlets de la Suite	
de la Reine Berthe.	
Plusieurs Conseilleres de la Cour d'Amour	
& de Beauté.	
Nymphes, Suivantes de la Fée Urgele.	
Chevaliers errans, amis de Robert.	



LA FÉE URGELE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du Roi Dagobert.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

IL a pris le sentier qui conduit en ces lieux ;
Dans un moment , il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel est votre dessein ?

MARTON.

Eh! peux-tu t'y méprendre ?
Robert est l'objet de mes vœux.

6 LA FÉE URGELE,

A R I E T T E.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah! si son cœur devenait tendre...
A son sort je veux me lier.
Ne détruis pas mon espérance,
Je puis triompher en ce jour.
Richesse, honneur, grandeur, naissance,
Tout disparaît devant l'Amour.

R O B I N E T T E.

Quoi! vous pensez à l'épouser?

M A R T O N.

J'y pense.

R O B I N E T T E.

Mais songez-vous à la distance?...

M A R T O N.

L'Amour n'en connaît point: non, l'Amour a ses
droits.

R O B I N E T T E.

Madame...

M A R T O N.

Observe le silence;

Je pardonne ce mot pour la dernière fois.

R O B I N E T T E.

Mais sous cet habit villageois...

M A R T O N.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.

Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,

Je veux le soumettre à mes loix:

Je prétends plus encor; éprouver sa constance,

Le rendre digne de mon choix.

Employons l'adresse, la ruse:

Qu'il soupçonne un rival.

RO-

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me servira d'excuse.ROBERT, *sans être vu.*

La Hire!

MARTON.

Paix! j'entends sa voix.

ROBERT.

La Hire!

LA HIRE, *sans être vu.*
Monseigneur.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE, MARTON,
ROBINETTE.*(Robert paraît sur son cheval dans le fond du
Théâtre; il descend, donne sa lance à la Hire.)*

ROBERT.

LA Hire,

Attache mon courfier à l'un de ces ormeaux :

Le charme de ces lieux m'attire,

Et la douceur de l'air qu'on y respire.

M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Eloignons-nous pour paraître à propos.

SCENE III.

ROBERT *seul.*

ARIETTE.

LA noble chose
 Que d'être Chevalier !
 On prend la cause
 De l'Univers entier.
 On ne s'arme que pour la gloire,
 On répare les torts,
 On n'aspire à la victoire,
 Que pour venger les *Faibles des Forts.*

La noble chose, &c.

D'un bras puissant,
 On soutient l'innocent,
 On le défend
 Contre un tyran,
 Un brigand,
 Fût-ce même un Géant.
 Un cœur

Plein de valeur,

Un cœur,

Qui suit l'honneur,

Goûte les fruits

De ses travaux,

Reçoit le prix

Que mérite un Héros.

La noble chose, &c.

SCE-

S C E N E IV.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,

Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;
Il faut que vous soyez bien las!
J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi ?

LA HIRE.

C'est que je m'aime :
Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,
Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;
Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
C'est vainement que mon dépit éclate;
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
Et vous n'avez aucun égard
Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;
Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.
La belle vue! on voit à découvert
Le palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince ! il faut le mettre dans la classe
 Des Rois aimés de leurs sujets :
 De mortels comme lui, la nature est avare,
 En Italie on voit des monumens parfaits ;
 Mais un Monarque aimé, que la sagesse pare ,
 Est un trésor plus précieux, plus rare :
 Son Royaume animé par ses adorateurs ,
 Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul
 homme ,
 Ne porte point envie aux raretés de Rome ;
 L'une fixe les yeux , l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au ciel, nous voilà revenus de nos courses.
 Il était tems, ayant épuisé les ressources :
 Votre armure , votre cheval,
 Vingt écus dans votre valise,
 Voilà tout votre capital ;
 Car dans ces maudits tems de crise,
 L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens. . .

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service, & je voudrais, ma foi. . .

ROBERT.

Peux-tu , dégoûté de la gloire,
 Te détacher du char de la victoire,
 Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi ?
 Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais sans en faire accroire ,
De ce maudit métier , je vais conter l'histoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux ,
Sans un instant de repos ,
Errant ,
Courant
Les aventures ,
Du froid, du chaud
Il faut essuyer les injures ;
Faire des défis ,
Exposer sa vie :
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand ,
N'oser baiser que son gant ,
Rien que son gant ;
Sans pain ,
Sans vin ,
Vivre de gloire ;
Passer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour sans boire ;
Trouver son bien pris
Et sa douce Amie ;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va , j'en crois mes pressentimens,
Mon ami la Hire , & j'augure
Qu'avant

Qu'avant qu'il soit très-peu de tems,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.

(D'un ton vif, mais mystérieux.)

J'ai déjà vû, dans ce canton,
Certaine *Bachelette*. . . *

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeste!
Tant doux! son œil est si fripon!
Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste!

Ah! Monseigneur. . .

ROBERT.

Sa jambe fine & leste. . .

LA HIRE.

Ah! Monseigneur. . .

ROBERT.

Un pied mignon. . .

LA

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.*

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes...

Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;
Ses charmes, ses attraits se répètent dans l'eau...
Ses vêtemens légers... ses tresses voltigeantes...

LA HIRE.

Je vois... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
Mais se déroband à mes yeux ,
Elle a laissé dans mon cœur son image.
Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà ?

ROBERT (*légerement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagnie ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

ROBERT *indifféremment*.

Oui.

LA HIRE *vivement*.

Jolie !

Ma foi, demeurons en ces lieux.

RO-

ROBERT.

C'est mon dessein ; délace mon armure.

LA HIRE.

Asseyez-vous sur ce banc de verdure.

SCENE V.

MARTON, ROBINETTE.

Les Acteurs précédens.

*Tandis que ROBERT & LA HIRE se retirent
d'un côté dans le fond du Théâtre, MARTON
& ROBINETTE, s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie
de fleurs.*

ARIETTE.

Je vends des bouquets,

De jolis bouquets,

Ils sont tout frais.

(bis.)

Hâtez-vous d'en faire usage ;

Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

C'est l'image

D'un objet charmant ;

C'est l'hommage

D'un tendre Amant.

Hâtez-vous d'en faire usage ;

Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

Si-

Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
 Il faut promptement la cueillir;
 Fraîcheur d'amour passe comme elle;
 Il n'est qu'un tems pour le plaisir;
 Hâtez-vous d'en faire usage.
 C'est la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette, la Hire délace le
 Heaume *, & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cet office, il est obligé de tourner
 le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer
 d'abord.*

LA HIRE *en se retournant.*

Ah! les gentilles pastourelles!

ROBERT *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà?

ROBERT.

Oui vraiment, ce sont elles.

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

RO-

* *Armet ou Casque.*

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?
 Tu ne marchas jamais aussi légèrement,
 Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,
 Lorsque mon cœur a du contentement.
 Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;
 Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.
(Ici Robert marque de l'inquiétude.)
 Quand j'aurai vendu mes ceilllets,
 Je partirai l'instant d'après
 Pour regagner notre demeure;
 Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:
 Colin m'attend.

ROBERT *d'un ton de jalousie.*
 Colin!

MARTON.

Colin... Cela suffit;
 Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
 N'est-ce pas faire du profit?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*
(Haut.)
 Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage?

ROBERT.

Oui; je donnerais tout mon bien..

MAR-

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monsieur , cela n'est pas bien ;
C'est découvrir les secrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût se douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne , Monsieur , n'est pas moins merveil-
leuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je suis peureuse.

LA HIRE.

En ce cas-là , je suis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre est heureuse.

MARTON.

Ah ! Robinette , hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connaître.

B

LA

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs :
 Mon maître me ressemble, & c'est un honnête
 homme.

Nous trouvons tous les deux vos charmes enchan-
 teurs ;

Nous nous y connaissons, nous revenons de Rome,
 Et nous sommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne fais pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :
 C'est quelque garçon de village ?
 Vous méritez un fort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :
 Nous sommes pauvres ; mais travailler nous soulage ;
 Le travail est notre héritage,
 Il nous suffit ; nous jouissons du jour,
 Nous avons l'appétit, le sommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

(A Robinette.)

Et vous aimez aussi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour

Est chose jolie!

Avec l'Amour,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie,

Tous les oiseaux d'alentour,

Dans leur douce mélodie,

Répètent tour-à-tour:

Ah! que l'Amour

Est chose jolie! &c.

Si je dors, il me réveille:

Attentif à mon bonheur,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille:

Ah! que l'Amour, &c.

(bis.)

LA FE'E URGELE,

ROBERT.

Vous me faites penser de même,
 Belle Marton ; il ne faut que vous voir
 Et pour sentir & pour sçavoir
 Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime.

LA HIRE à *Robinette*.

Je vous en dis autant.

MARTON à *Robert*.

Ne nous arrêtez plus.
 Colin compte le tems quand je le fais attendre ;
 Quand je ne le vois point, mes momens sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
 Je prends tous les bouquets , & c'est votre avan-
 tage ;

Je vous en promets vingt écus,
 Pourvû que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez. . .

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MAR-

MARTON.

Oh ! finissez.

ROBINETTE.

(Après avoir reçu le baiser.)

De grace...

MARTON.

Ah ! vous renversez mes œillets,
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix , paix !

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein ;
Mais hélas ! comment vais-je faire ?
Le baiser était à Colin.

(Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramassent
les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.
Ah ! Monseigneur , alerte , alerte ;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte , vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus...

ROBERT.

Ma valise...

MARTON.

Il me quitte !

C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.

Robert ne peut éviter ma poursuite,

Et je saurai bientôt le retrouver.

SCENE VI.

MARTON, ROBINETTE.

*(On entend le Chœur suivant qui se chante d'abord
derrière le Théâtre.)*

LE CHOEUR.

AH ! que le tems, que le tems est beau !

Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre :

J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuser ?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.

SCENE VII.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse, l'oïsel sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses Varlets, du Grand-Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHOEUR.

AH! que le tems, que le tems est beau!
 Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oïseau!

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifiser,
 Ecoutez-moi, jeunes Fillettes:
 L'Amour est un franc Epervier,
 Et vous en êtes
 Les Fauvettes.
 Par vos chants vous l'attirez,
 Vous préparez
 Vos défaites:
 Il plane, plane dans l'air,
 Vous endort avec ses aïles,
 Et plus vite que l'éclair,
 Vous prend dans ses ferrés cruelles.
 L'Amour est un franc épervier;
 Gardez-vous de l'oublier:
 Ecoutez-moi, jeunes Fillettes;
 Retenez bien, jeunes Fillettes:
 L'Amour est un franc épervier,
 Et vous en êtes
 Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse , il est trop vrai ;
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triste essai.

ARIETTE.

O Reine, soyez-moi propice ;
J'arrose vos pieds de mes pleurs.
Justice, justice, justice !
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous, mon enfant. (*à part.*) Tout parle en
sa faveur.

(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuse , innocente & tranquille ,
Je portais des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,
Subitement est venu me surprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre.
Je ressens, à sa vûe, un trouble sans égal.
D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir , il arrête mes pas ;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas :
Ma résistance augmente son audace.
Ses yeux étaient ardents , sans cesser d'être doux ;
En vain je marque du courroux ;
Et malgré moi...

BERTHE.

Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.
J'ai

J'ai beau me débattre & crier ;
 Je vois tomber tout ce que j'allais vendre :
 Ce dégât doit faire comprendre
 Que mon honneur m'étoit plus cher que mon panier.

B E R T H E.

Vous ferez bientôt satisfaite ;
 On punira cette témérité :
 Mais dites-vous la vérité ?

M A R T O N.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

R O B I N E T T E.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

B E R T H E.

En voyant votre sœur en peine,
 Vous deviez la défendre.

R O B I N E T T E.

Hélas ! ma bonne Reine,
 N'avait-il pas son Ecuyer ?

B E R T H E.

(A des gens de sa suite.)

Cherchez ce Chevalier , & que l'on me l'amène.

L E G R A N D V E N E U R.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(A Marton.)

Quel sentier a-t-il pris ?

M A R T O N.

Par-là.

B 5

LE

LA FÉE URGELE,
LE GRAND VENEUR.

De ce côté?

(*A des gens de sa suite.*)

Assurez-vous de sa personne :
Partez , courez avec ardeur.
S'il se défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(*A Marton.*)

Eh ! vous êtes trop bonne.

(*A sa Suite.*)

Je vais voir , de cette hauteur,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

(*Il sort.*)

(*On reprend le Chœur précédent.*)

Ah ! que le tems , que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

Fin du premier acte.



ACTE



ACTE II.

La Décoration est la même.

SCENE PREMIERE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
 Qu'il m'a donné de mal !
 Cette maligne bête
 S'en va , ta , ta , ta , ta :
 Je crie holà ! holà !
 Petit , petit , arrête , arrête ;
 Il m'attend tout exprès ,
 Et quand je suis tout près ,
 Ce beau cheval d'Espagne
 Hennit , part ta , ta , ta , ta , ta ,
 Holà , holà , holà , la , la .
 Les gens de la campagne ;
 Vieux , jeunes & marmots ,
 Présentent leurs chapeaux ;
 Mais par une ruade ,
 Mais par une efcapade ,
 Il les campe tous là .
 Je le saisis , il m'échappe :
 Un homme noir le rattrappe ,
 Monte dessus , & s'en va ,
 Ta , ta , ta , ta , ta , ta .

Je

Je le fais promptement
 Voyant son entreprise,
 Et j'arrive au moment
 Que, joyeux de sa prise,
 Il allait prudemment
 Visiter la valise.

Je me saisis du tout heureusement.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh ! fatale rencontre !

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah ! Monseigneur...

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE.

Monseigneur... le cheval...

ROBERT.

L'aventure est affreuse !

LA

LA HIRE.

Votre cheval...

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire.
Mais écoutez-moi donc.ROBERT *appercevant la Hire.*C'est toi, c'est toi, la Hire ?
Marton est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.
Une Beauté ne semble naître
Que pour rendre le monde heureux ;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

RO-

LA FE'E URGELE,

ROBERT.

Quand tu sçauras ma funeste aventure...
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.
Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.
Pour chercher mon coursier, lorsque tu m'as quitté,
Ma malheureuse étoile & me pousse & m'entraîne
A le chercher par un autre côté;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment! devant son Tribunal?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah! la chose
Ne tournera donc pas si mal.
Vous pouvez gagner votre cause;
Le Sexe est indulgent.

ROBERT.

Mon crime est capital.
Notre valeur ne doit être occupée
Qu'à protéger la Vertu, la Beauté;
C'est à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur sûreté.

Ici

Ici le sexe est respecté,
 Et lui ravir une faveur légère,
 Un rien, contre sa volonté,
 C'est une action téméraire,
 Que l'on punit avec sévérité.
 Marton m'a plû, mon cœur est tendre.
 Je l'avouerais, ses appas m'ont tenté.
 L'Amour m'a trop fait entreprendre
 Contre un devoir que l'honneur a dicté;
 Et devant cette Cour où l'on rend la Justice,
 Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton,
 Qui s'est portée accusatrice,
 M'assigne en réparation.

LA HIRE.

Quel est le châtement que la sentence porte ?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort ! la réprimande est forte !
 C'est votre faute aussi.

ROBERT.

Comment ?

LA HIRE.

 Votre transport
 Etait rempli d'un respect pitoyable ;
 Avec timidité vous vous rendiez coupable :
 Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

RO-

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser.
Qu'une Beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aïse
Pour un baiser.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser,
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi ?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi ;
Je l'ai toujours bravée , en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton poursuit la perte de mes jours :
Si du moins je mourais en combattant pour elle,
Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je sens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire ;
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

RO-

RO-

ROBERT *fierement.*

Non, non; je ne sçais point vivre honteusement.

Ma promesse n'est pas frivole :

Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon serment,

Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre,

Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas :

C'est une question qu'on me donne à résoudre,

Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle ?

ROBERT.

C'est de dire

Ce qui séduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'est une question pour rire,

Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui séduit les Dames,

Ce qui gagne leurs ames;

C'est un gaillard de bon aloi,

C'est moi.

Mon air d'allegresse

A l'art d'empêcher

La tristesse

D'approcher.

C

Je

LA FÉE URGELE,

Je brille en chantant la tendresse ;
 Je plais, j'amuse, j'intéresse,
 Et je fais rire la Sageffe,
 Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames,
 Ce qui gagne leurs ames ;
 C'est un Amant de bonne foi,
 C'est moi.

ROBERT.

Ta joie insulte à ma douleur extrême :
 Je sens, dans ma position,
 Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
 D'éclaircir cette question.

LA HIRE.

Eh ! bien consultez-les.

ROBERT.

J'en ai consulté mille,
 Sans en être plus avancé.
 L'une détruit ce que l'autre a pensé.
 Elles ont leur secret ; c'est chose difficile
 Que de savoir...

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
 J'ai là-dessus quelque lumière ;
 Je connais leurs goûts à-peu-près,
 Depuis un tems je cours cette carrière :
 Chargez-moi de vos intérêts.

(On entend l'annonce de la Ronde du Divertissement.)

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle :
 Pour les interroger, saisissons ces instans :

Elles

Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats consultants.

(On entend encore l'annonce de la Ronde.)

Voyez, Sire Robert ; des mines si jolies
Sont les oracles du Destin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles,
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'esprit des filles
Dans leurs amusemens secrets.

SCENE III.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond,
sur un air gai & avec la plus grande légereté.*

LA HIRE à son Maître, après que les Villa-
geoises ont dansé quelque tems.

JE vais leur parler ; laissez faire.

(Aux Villageoises.)

Beautés que la douceur accompagne toujours,
Votre pitié nous devient nécessaire ;
Accordez à mon maître un juste & prompt secours,
Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespere !

DENISE.

Que demandez-vous ?

LA HIRE.

Excusez ;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie ?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit ,

Ce qu'on vous demande est écrit

Sur votre physionomie ;

Vous connaissez les Dames, leur esprit,

Leur caractère, leur génie,

Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

DENISE.

Mais , c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un, (ou l'on nous trompe fort,) Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire,

Sans prétendre à des faveurs ;

Chérir jusqu'à nos rigueurs,

Être heureux de son martyre ;

Respect, Amour, rien par de-là ;

Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà ?

RO-

ROBERT.

Qu'en dis-tu , mon ami la Hire ?

LA HIRE *en secouant la tête.*

Ce n'est pas tout à fait cela.

(Aux Villageoises.)

Vous pourriez un peu mieux... un peu mieux nous instruire.

(La Danse recommence, & toutes les Villageoises, sans répondre, passent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoises qui lui donne un soufflet. Les Villageoises, en se retirant, laissent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers ROBERT.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure ;

Mais je vais suivre l'aventure.

(Il sort.)

SCENE IV.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

BEAU Chevalier , quoi ! vous perdez courage !

Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?

Cela ne convient pas , vous avez tort , on a....

Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! si vous sçaviez....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout fans que vous le disiez.

J'aime à sçavoir chaque mystère :

Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à faire.

A parler des Amans j'occupe mon loisir,

Non pour les censurer, ni leur porter envie ;

Mais pour semer des fleurs sur l'hiver de ma vie,

Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite ?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :

Cela peut cependant ne point avoir de fuite ;

Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite

Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?

Dissipez mes périls, je vous consacrerai

Tous mes jours que je vous devrai ;

Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;

Je ne reconnais plus les hommes.

Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes

Les jeunes gens sont bien ingrats !

ARIETTE.

C'est une misere
 Que nos jeunes gens !
 L'âge dégénere ;
 Ah ! le pauvre tems !
 Quand j'étais dans ma jeunesse ,
 Que les Amans
 Etaient charmans !
 Qu'ils avaient de politesse !
 Ils étaient ardens ,
 Pressans.
 On n'en voit plus de cette espece,
 On n'en voit plus de si galans.
 Ah ! le pauvre tems !
 Chacun difait : ah ! qu'elle est belle !
 Et me jurait amour fidele.
 A présent , eh ! bien , eh ! bien....
 On ne me dit plus rien , rien,
 Rien.

Il n'est plus d'amour sincere ,
 Il n'est plus de cœurs constans :
 L'âge dégénere ;
 Ah ! le pauvre tems !
 Tout est vanité,
 Faste sans largesse ,
 Plaisir sans gaieté ,
 Amour sans tendresse.
 Leur délicatesse
 Est dans leur fanté.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans,
 Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,
 Et sur-tout leur ingratitude.

LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaissance est une qualité
Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;
Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendrir nos ames,
Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,
Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en souvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, foyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il est certains points capitaux,
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,
Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous ferez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré
L'entreprise la plus hardie.

RO-

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.
 Quelque péril qui m'environne,
 Et quelque monstre qui m'étonne,
 Je vaincrai la difficulté.
 Prenez mon gant ; voilà le gage
 Que nous donnons pour nous lier,

(Il donne son gant à la vieille.)

Et pour vous assurer encore davantage,
 J'en jure foi de Chevalier.

*(Il tire son épée, & la remet dans le fourreau,
 après avoir fait le serment.)*

LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.
 Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
 Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;
 Je vous révélerai le secret en chemin.

D U O dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils. . . .

ROBERT.

Ordonnez.

LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaissance
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance
Vient à bout
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance
La récompense
Que vous desirez.

LA VIEILLE.

Vous le sçavez.

ROBERT.

Ordonnez , ordonnez.

LA VIEILLE.

Venez , venez.

Fin du second acte.

ACTE



ACTE III.

Le Théâtre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine Berthe se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE à l'Avocate Générale.

Avocate, parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE aux vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaissance
Des ruses des Amans, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres :
Dans cette Cour d'un auguste appareil,

Que

Que vos places soient les premières ;
Présidez à notre Conseil.

(Elles se placent à côté de la Reine.)

(Aux jeunes.)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller sans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conseil des Amours ;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès :
A la Cour d'Amour, tout procès
Doit se juger à l'amiable.

(Elles se placent aussi.)

Première VIEILLE.

C'est en vain qu'un plaideur rusé,
Près de nous voudrait se produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme assez osé,
Qui tenterait de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
Interprétons la lettre, apprécions les gloses,
Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissière appelle les causes.

L'HUISSIÈRE.

Licidas demandeur,
Philinte défendeur.

SCE-

SCENE II.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

Annette reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

Et les fleurs de la sienne ont tissu mes cheveux.
J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette :

Suivant nos loix ont doit la condamner ;

Une Fillette

Sage & discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas ;

Thérèse contre Blaise , & pour le même cas.

SCE-

SCENE III.

THERESE, LISETTE.

THERESE.

ARIETTE.

UN loup, le soir, dans la prairie,
 Prit ma brebis la plus chérie,
 Et malgré mes cris l'emporta;
 C'est que Blaise n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paissait dans la plaine:
 Nous étions près d'une fontaine;
 Un de mes agneaux y tomba:
 Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THERESE.

Comment me défendre seulette?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis distraite.

THERESE.

C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THERESE. C'est sa faute; il n'était pas là.

LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Lisette
 Soit moins distraite,
 Sans différer qu'elle épouse Lucas.
 Pour fixer Blaise
 Près de Thérèse,
 Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

SCE-

SCENE IV.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE,
LES CONSEILLERES,
Les Acteurs précédens.

L'HUISSIERE.

Robert accusé par Marton.

BERTHE.

Son fort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame faisie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime sa phyfionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite fa grace, étant fi beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier ; votre air noble & modeste

Me fait gémir fur la néceffité

Qui m'a dicté

Une Sentence fi funefte ;

Il n'est qu'un feul moyen d'éviter votre Arrêt.

Chevalier, pouvez-vous réfoudre

La queffion qui va vous perdre ou vous abfoudre ?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît ?

RO-

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
 N'est pas facile à définir.
 Il faudrait pénétrer leurs ames;
 Et comment y parvenir?
 A chaque instant leur goût varie:
 Un seul point flatte leur envie,
 Un point qui doit les réunir;
 Je vais le dire: (bis.)

Plaire, charmer, séduire,
 Est un bonheur dans leur printems;
 Mais gouverner, avoir l'empire,
 Est leur plaisir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe: qu'il soit absous;
 L'Amour le réserve pour nous.

L'AVOCADE.

Nouvel Oedipe, dans ce jour,
 Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,
 Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure;
 J'emploierai l'un & l'autre à servir votre État.
 C'est par des actions d'éclat
 Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre sûre.

SCE-

SCENE V.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE à Robert.

ARIETTE.

Tout doucement,
 Plus lentement :
 Mon cher enfant,
 Vous êtes triomphant,
 J'en ai toute la gloire ;
 Et vous devez,
 Si vous avez
 Bonne mémoire,
 Beau Chevalier,
 M'en bien payer.

Oyez,

Ayez

Reminiscence.

Sans vous fâcher,
 Je viens chercher
 Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
 Cette figure surannée ?

ROBERT à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

(A la Reine.)

Grande Reine, elle seule a fait ma destinée.

D

LA

LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton ;

On lui doit réparation.

LA VIEILLE.

Oh ! Marton ! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration ;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIERE.

Paix là ; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, voulait qu'on lui fit grace.

Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier ?

Jeunesse est une excuse ; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas , ma bonne & chere amie ?

BERTHE.

Apprenez-moi par quel moyen

Elle a pu, du péril, garantir votre vie ?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie ;

J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causait le désespoir,

Je m'en suis approchée exprès pour le mieux voir.

C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir :
 Son trouble, son air doux, & son gentil langage
 M'ont fait sentir que ce serait dommage
 De laisser mourir sans secours
 Un beau Chevalier dont les jours
 Pour ceux d'autrui seraient un avantage.
 Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
 (Serment de Chevalier ne peut être frivole :)
 Il a tiré de moi notre secret,
 Et je viens le sommer ici de sa parole.

B E R T H E.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer ?
 Parlez, illustre Chevalier.

R O B E R T.

La Vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre
 L'exacte & simple vérité :
 Quand je sçaurai quelle est sa volonté,
 Ma gloire & mon devoir feront de m'y soumettre.

L A V I E I L L E.

Eh bien donc ! réjouissez-vous,
 Mon doux ami ; vous serez mon époux.

R O B E R T.

Quelle horreur !

L A V I E I L L E.

Cette épithalame
 N'est pas fade ; mais vous verrez
 Qu'avec le tems vous m'aimerez.
 Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard !
Ah ! j'aime mieux subir ma première Sentence.

BERTHE.

Bonne mère, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O ciel ! à quel malheur me trouvai-je réduit !

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échapperas pas : va, ta Vieille te suit.

BERTHE.

C'en est assez ; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENÇEAUX.

Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui parait en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.

L'avez-vous vu , mon bien Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ,

D'amour je fens la flamme.

Gentil

Gentils objets , charmans & doux,
Il est peut-être parmi vous.

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

C'est moi qui suis sa femme :

Rendez-le moi,

Il a ma foi.

Je suis sa noble Dame.

Sans doute vous le charmerez ;

Mais, *toutes tant* que vous ferez,

Vous ne faurez,

Vous ne pourrez

L'aimer , l'aimer d'amour extrême ,

Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé ,

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici ,

Mon feul fouci ?

Est-il ici ,

Mon bel Ami ?

Si vous l'oyez ,

Si le voyez ,

Vous en aurez envie.

Hélas ! hélas !

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté ,

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Est sur son tein ,

Et dans son cœur est l'honneur même :

C'est aussi vrai que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé ;

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,
D'amour je fens la flamme.

Pourquoi ces ris
Et ces mépris?
Eh bien ! eh bien !
Ce n'est pas bien :
Mais j'ai l'espoir
De le revoir ,
C'est ce qui me console ;
Oui, je m'en vais :
Il est Français ,
Il tiendra sa parole (*).

A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille, lui présente la main & se retire avec elle.

(La Fête continue.)

(* En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, si l'on veut, cette Romance, qui n'est placée ici que pour couper le Divertissement.

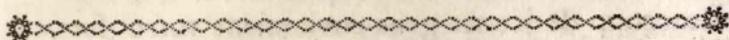
Fin du troisième acte.



ACTE



A C T E IV.



Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Chaumière : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue ; quelques escabeaux délabrés, & dans le fond un grabat () entouré d'une mauvaise courtine (**).*

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

Cette maison n'est ni riche ni vaste,
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

ROBERT.

Quelle est ma destinée ! hélas !

D 4

LA

(*) Châlit , Couchette.

(**) Rideaux.

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
 N'êtes-vous pas heureux, ayant eu tout à craindre ?
 Allons, montrez un esprit fort :
 Beaucoup de jeunes gens envieraient votre fort.
 Pour qui n'a rien, une Chaumière
 Devient la demeure d'un Roi ;
 Une lampe est un lustre éclatant de lumière.
 Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh ! pourquoi
 Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage ?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah ! bien loin de vous affliger,
 Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager ;
 Votre épouse paraît, le devoir vous engage...
 Mon cher maître, prenez courage.

SCENE II.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

ARIETTE.

Nous allons ici
 Souper tête-à-tête,
 Mon doux Ami.
 Pour moi quelle fête !
 J'apporte à mon bras
 Le petit repas.

Ces

Ces mêts
 Sans apprêts
 Ne font pas
 Délicats ;
 Mais
 Un repas frugal
 Est un régal ,
 Quand l'Amour l'affaisonne.
 Le Plaisir donne
 Du goût
 A tout.
 Ah ! ah !
 Voilà

La petite bouteille
 De fine liqueur,
 Qui réveille , réveille ,
 Réveille le cœur.
 Après le repas ,
 Ah ! ah ! (n'est-ce pas ?)
 La petite bouteille
 De fine liqueur,
 Réveille , réveille ,
 Réveille le cœur.

ROBERT.

Madame...

LA VIEILLE.

Quel air froid ! seriez-vous un ingrat ?
 Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah ! si mon maître a peine à rompre le silence,
 C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts
 Pour... & n'en trouvant point alors...
 L'excès de sa reconnaissance...

Lui coupe la parole.

D 5

LA

LA VIEILLE.

Eh ! je l'en aime mieux ;
 Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
 Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.
 Soyez gai, Chevalier.

*(La Vieille tire de son panier les provisions,
 Et prépare la table.)*

ROBERT.

Je suis né sérieux.

(A la Hire.)

Prends mon cheval & mon armure,
 La Hire ; je t'en fais présent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*
 Un plat de buis sert comme un plat d'argent. . .

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,
 L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts
 du repas.*

Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, souviens-toi.
 Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, & je ne sçais pourquoi.

LA

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;

Oui, ne désesperez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien ;

Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers ;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui font des maux passagers.
Au-dessus d'une ame commune,
Par sa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et subjuguier l'Adversité.

Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE III.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

Mon ami, mettons-nous à table :

Nous allons faire un repas agréable.

çà, placez-vous à mon côté.

Vous vous obstinez à vous taire ?

Je n'aime point la taciturnité,

Et je prétends, sans vous déplaire,

Refondre votre caractère :

Vous êtes un enfant gâté.

(Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.)

RO-

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh ! bon ! bon ! votre âge n'est rien.
Si je pouvais changer le mien,
Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même,
Et qu'on est jeune tant qu'on aime.
Qui dit vieillesse, dit insensibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante,
Nous tombons, en naissant, dans la caducité ;
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'Amour, ce vrai présent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse ;
Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et sçait soustraire la vieillesse
A la rapidité du tems.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable ;
Elle pourrait persuader,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable,
Vous êtes de mon sentiment ;
Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement ?

RO-

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,
A son époux adresse ses regards;
Pour lui plaire, saisit la moindre circonstance.
Sa maison seule occupe tous ses soins :
Elle épargne, l'époux dépense;
Elle n'est pas coquette, & comme on lui doit moins,
Elle a plus de reconnaissance.

ROBERT.

Oui; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter;

(Haut, avec sentiment.)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh! mon enfant, voilà tout ce que je demande.
Dans l'âge de l'amour fait-on en profiter?
Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître;
On dissipe le tems souvent sans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter:
L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne;
C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le tems augmente encor les présens qu'elle donne,
Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

RO-

ROBERT.

Oui, mais. . .

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;
Vous voudriez lui consacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah ! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui ; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printemps ;
Si j'essayais des ans l'infaillible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens ?

ROBERT.

Alors. . .

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez-vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis ? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux
aussitôt.*

Cette épreuve ferait terrible. . .
Si Marton devenait. . . la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah ! j'entends ; pour vos feux, l'accueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

RO-

R O B E R T.

Eh!.....

L A V I E I L L E.

Votre gloire en souffrirait ;

Mais si vous me rendiez hommage ,

Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

R O B E R T.

Il est vrai... mais....

L A V I E I L L E.

Toutes les bonnes Dames

Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour,

Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,

Placeraient votre buste au Temple de l'Amour.

Votre fidélité célébrée & chérie

Annoncerait en tout pays

Le modèle parfait de la Chevalerie.

Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

R O B E R T, *se levant.*

Ah ! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire

Que Marton sur mon cœur conserve son empire ?

Pour attaquer mes jours, je sçais ce qu'elle a fait ;

Mais malgré sa trame cruelle,

Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;

Vous avez conservé mes jours,

Je ne les chéris que pour elle.

L A V I E I L L E.

C'en est trop, je ne puis endurer tes mépris :

Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix ;

Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

R O B E R T.

Non, vos jours me sont chers ; mais songez....

L A

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(La Vieille va s'asseoir sur le grabat.)

Ne me fuis pas ; va , je te rends ta toi :

Applaudis-toi de ton ouvrage.

Je cède à mon destin affreux ;

Je m'affaiblis... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille , hélas !

Elle souhaite, au lieu de venger son trépas,

Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux !

Il termine mes jours, rendez les siens heureux.

Adieu, cruel, adieu : j'expire & je t'adore.

Lorsque tu me perces le cœur.

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.*(La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher
aux yeux de Robert.)*

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne ;

La perte de vos jours causerait mon trépas.

Disposez de mon fort... Marton que j'abandonne...

La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne ;

Oui , je jure...

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCE-

SCENE V.

ROBERT, LA FÉE URGELE
sous les traits de MARTON, ROBI-
 NETTE, NYMPHES *de la*
 Suite D'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la
 Chaumiere est transformée en un Palais magni-
 fique, & la Fée Urgele paraît sur un trône
 brillant, environnée de Nymphes de sa Suite.*)

ROBERT.

O ciel! quel éclat m'environne!

LA FÉE URGELE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, foyez heureux.

Mon cœur est satisfait de votre obéissance;

Vous avez rempli tous mes vœux.

Venez, partagez ma puissance.

Fidèle Amant, foyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'est Marton! ô Dieux! par quel
 prodige!...

E

SCE-

SCENE VI. & DERNIERE.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS
amis de ROBERT. LA FÉE UR-
GELE sous le nom de MARTON,
ROBINETTE. Les Acteurs pré-
cédens.

LA HIRE *suit* des Chevaliers errans, amis
de ROBERT.

J'Amene ici vos Chevaliers... où suis-je ?

LA FÉE URGELE à Robert.

J'ai trop joui de ton erreur.

La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,
Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.

Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton cœur,
En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition ;
A mes regards surpris la Fée est respectable :
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes ;

Mais il est des biens plus flatteurs.

Pour fixer, enchaîner les cœurs,

L'esprit, les sentimens valent mieux que les charmes ;

Les fruits durent plus que les fleurs.

*(Robert présente la main à la Fée pour la conduire
à son trône, & se place à côté d'elle.)*

ROBINETTE.

La Hire , je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu forcieriè aussi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complète.

ROBINETTE.

Oui, mais ne soyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouïssons d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne notre ardeur.

CHOEUR.

Jouïssiez d'un bonheur suprême ;

L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfère ton cœur ;

C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;

C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBI-

68 LA FE'E URGELE,

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FE'E.	}	Jouïssons d'un bonheur suprême,
ROBERT.		
ROBINETTE.	}	L'Amour couronne notre ardeur.
LA HIRE.		

C H O E U R à Robert.

Jouïssiez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouïssiez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

(Les Chevaliers Errans dansent avec les Nymphes de la Suite de la FE'E URGELE, & viennent rendre hommage à ROBERT & à la FE'E ; ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.)

F I N.









